



HISTOIRES

COUSUES

DE FIL BLANC

Coulommiers. — Typ. A. Moussin.

JULES CLARETIE

HISTOIRES

COUSUES

DE FIL BLANC

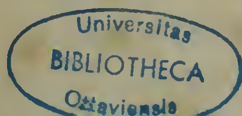


PARIS

LIBRAIRIE DU PETIT JOURNAL

21, BOULEVARD MONTMARTRE, 21

1866



A

EMMANUEL DES ESSARTS.

Un volume de nouvelles sans rime, un livre de contes sans raison, voilà ce que je te dédie, mon cher ami. Me le pardonneras-tu? Sans doute. Prends donc et lis, ce sont là des histoires de toutes les couleurs, que j'ai publiées je ne sais où, qui ont paru je ne sais quand et que je réunis je ne sais pourquoi. Peut-être pour avoir l'occasion de me dire

Ton ami,

JULES CLARETIE.

12 *juillet* 1866.

CHANTEPLEURE

J'ai beaucoup connu l'original, à peu près mort aujourd'hui, que l'on surnomma *Chantepleure*. De son véritable nom, et sur les registres d'une mairie quelconque, il s'appelait Dupont, ou Dubois ou Durand, comme vous ou moi. Mais son humeur changeante & bizarre lui avait valu ce sobriquet étrange : *Chantepleure!*

Figurez-vous un homme qui, dans la même heure, trouve le moyen d'être triste & gai, sombre & souriant, Werther & Carlo Gozzi, de chanter & de pleurer, vous aurez ce garçon-là. Chantepleure devait porter évidemment une marotte dans la poche de son paletot. Mais qui n'a pas de marotte ici-bas?

Chantepleure était un peu peintre, un peu journaliste, un peu poëte, un peu philosophe,

un peu géomètre, un peu médecin. Il savait de tout s'il ne savait pas tout. C'était un Pic de la Mirandole fantaisiste. Il parlait du Déluge en homme qui aurait vu les cataractes du ciel s'ouvrir et contait la Saint-Barthélemy comme s'il avait couru risque de recevoir, au 24 août, quelque coup d'arquebuse. Peut-être Chantepleure était-il parent du comte de Saint-Germain.

C'est fort possible.

Mais Chantepleure était surtout renomm pour ses belles histoires, toujours nouvelles, curieuses toujours. Je lui en ai entendu conter de toutes les couleurs, noires, bleues ou roses! Schéhérazade n'eut pas mieux dit. De tout ce passé, quand j'y songe, il ne reste rien ou peu de chose : le souvenir. Cet esprit rare, qui marchait dans la vie comme sur le fil d'un rasoir, penchant tantôt vers le sanglot, tantôt vers le sourire, a chaviré soudain, un soir, sans qu'on ait su pourquoi ni même comment.

Chantepleure est devenu fou.

Fou par amour? Fou par ambition? Fou par hasard? On l'ignore. Et je ne sais rien de sa vie qui me puisse éclairer là-dessus. Il vivait pauvre & seul, dans un petit logis, du côté de Montmartre. Nous ne lui connaissions point de famille.

Un jour, comme je lui demandais s'il avait un ami, il me répondit :

— Oui. J'ai Montaigne.

— Et une maîtresse?

— Sans doute. J'ai la *Joconde* du Vinci.

Un mélancolique sous une apparence de Triboulet, ce Chantepleure. Mais autant que Musset j'aime la mélancolie :

Elle ne germe pas, cette plante farouche
Sur la majestueuse obésité des sots.

Les redoutables problèmes de la folie avaient d'ailleurs toujours attiré à eux Chantepleure et comme magnétiquement. Parfois, pour se distraire, il allait visiter Charenton, Bicêtre, étudier les aliénés, rêver devant ces gouffres où de la raison s'était engloutie. Puis, c'était un délicat, ce Chantepleure, et les *délicats sont malheureux*, La Fontaine vous l'a dit.

Je me souviens qu'un soir, au coin du feu, entre amis, comme nous causions des nécessités de l'existence, Chantepleure nous tint ce langage :

— Les esprits sages, les gens sensés, les raisonnables, trouvent aussitôt le sens de la vie : il est si simple ! Résignation, résignation morne. Un repos qui a de la graisse, un bonheur modéré qui se tient coi, une félicité frileuse, des

satisfactions naines, les miettes du festin. D'autres sont plus exigeants. Ce sont les rêveurs, les ambitieux, les affamés, ceux à qui la vie promettait tant de choses, et la gloire, et le bruit, et l'éclat & l'amour. Espérant beaucoup, ils demandent trop. La vie est avare. A cette table où ils prennent place, ce ne sont point des mets exquis & des fruits sans tache qui circulent. Les plats ont été souillés par bien des mains ; beaucoup de lèvres ont laissé leur trace sur le cristal ébréché de ces verres ; ils sont gâtés, la plupart de ces fruits. La dent avide y mord & s'enfonce dans la pourriture. Encore si l'on pouvait manger à son aise ! Mais l'on vous presse, l'on vous heurte, l'on vous pousse dans cette table d'hôte de la vie ! Cette chaise où vous êtes assis, un autre l'attend. Il faut se hâter. Bientôt un immense dégoût s'empare des délicats. A quoi bon demeurer là ? Pourquoi boire encore de ce vin frelaté, pourquoi mâcher toujours cette viande corrompue ? Les plus timides demeurent à leur place, regardant autour d'eux les appétits se satisfaire, et repoussant de la main ces plats qui ne nourrissent pas. Les plus irrités se lèvent, jettent leur serviette et s'éloignent en déclarant la cuisine mauvaise & maudissant le cuisinier ! Le maître-queux aurait bien dû, en ce monde, ou faire les mets plus doux ou les estomacs moins

rebelles. Il ne songe pas aux débiles. Le monde n'appartient qu'aux forts. Aussi bien, tant qu'il y aura une faiblesse, une tristesse, une douleur, un épuisement, un sanglot, je les verrai ou les entendrai, j'irai de leur côté, je lutterai pour la souffrance ou plaiderai pour le malade, et à défaut du triomphe je lui apporterai une larme. La règle de la vie, son dernier mot du moins, la suprême vérité, c'est la Pitié. Comprendre & plaindre, tout est là. Et comprendre, c'est plaindre. L'intelligence, c'est le cœur.

C'est peut-être les tempêtes du cœur qui chez lui ont fait chavirer l'esprit. Nous ne le saurons jamais. Tout ce qui fut Chantepleure, le poëte Chantepleure, notre ami, se débat aujourd'hui sous les douches dans un cabanon d'aliéné.

Mais c'est en mémoire de lui que je réunis ici ces nouvelles & ces contes & ces histoires, qu'il m'entendît conter jadis ou qu'il me conta et qui certes lui appartiennent.

Donc, s'il te plaît, mon cher Chantepleure, écoute-moi & causons.

LA DERNIÈRE ÉTAPE

HISTOIRE VRAIE.

I

Un souvenir à un autre pourtant, — avant d'aller plus loin. Je tiens cette histoire d'un ami qui me fut cher. Il me la racontait un jour que nous parlions des hasards de la vie, plus étonnants & plus romanesques cent fois que les inventions du roman. Il avait vu se dérouler ce petit drame, il en connaissait encore les acteurs. « Je vous présenterai, me disait-il, et nous irons ensemble à Mézières, où nous trouverons, vivant encore, un des héros de ce récit. Tous les romans ne sont pas écrits; les plus merveilleux sont encore à publier. Et qui sait combien chacun de nous en emporte profondément enfouis dans le secret de sa conscience, douloureusement

étouffés sous la pierre du tombeau? » Eugène Decary ne croyait pas si bien dire, et l'histoire de Jean Chevaucheux fut la dernière que me conta cet esprit aimé, ce pauvre cœur qui battait si fort pour tout ce qu'il y avait de beau & de bon sur terre; esprit évanoui, cœur muet maintenant.

C'est lui pourtant qui va vous parler.

« Mon père habitait à Réthel, dans la grande rue, une maison que je revois encore, avec son toit d'ardoises et ses poutrelles saillantes; maison hospitalière, s'il en fût. Les pauvres gens savaient s'y arrêter. Ils y entraient le bissac vide, et le bissac en sortait plein. Nous étions assis, un soir, au coin du feu; mon père fumant sa pipe en regardant les tisons, ma mère repassant le linge, moi, lisant, lorsque soudain, vers la porte, un grand bruit se fit, et nous vîmes entrer un gamin, le visage effaré.

— Qu'y a-t-il?

— C'est, dit l'enfant, un soldat bien fatigué qui vient de tomber devant la porte.

Mon père aimait les soldats. Il se leva brusquement, courut au dehors, et le voilà, avant que j'eusse fait un pas, qui rentrait avec un jeune soldat appuyé sur lui, et si bien appuyé, que mon père le soulevait et le portait comme il l'eut fait d'un sac de blé.

Ma mère s'empressa d'approcher du feu le grand fauteuil que j'avais toujours vu au coin de la cheminée, et qui demeurait là de temps immémorial. On y fit asseoir le soldat, on l'y coucha, si vous voulez, et mon père dit en regardant le malheureux :

— Est-il possible! Courir les chemins en cet état!

Le fait est que le soldat était bien pâle, maigre, les cheveux collés sur le front, les veines des tempes grosses comme le petit doigt, la figure noire de la poussière du chemin. Nous étions alors au mois d'octobre & le temps commençait à fraîchir, mais le pauvre garçon suait à grosses gouttes, comme en pleine canicule. Il devait avoir fait longue route : ses chaussures étaient en lambeaux; on voyait sur le cuir les déchirures des cailloux; sur les côtés, les pierres avaient crevé le soulier, et le pied gauche saignait. Il ne bougeait pas, d'ailleurs, le soldat, et demeurait dans le fauteuil, la tête en arrière, les yeux ouverts à demi, blanc comme un linge.

Ma mère avait déjà mis du bouillon sur le feu, sans compter une casserole de vin chaud.

— Bah! dit mon père, l'important ce sont ses pieds!

Et voilà le brave homme à genoux, enlevant, arrachant, coupant les lambeaux de cuir. Les

pieds du soldat, tuméfiés et pleins d'ecchymoses ressemblaient à ces pieds de martyrs qui se gonflent douloureusement, zébrés par les cordes dures, dans les tableaux des peintres espagnols.

Mon père trempa son mouchoir dans du vinaigre, lava les blessures et pansa les plaies.

— Toi, me disait-il, fais de la charpie.

Et je déchiquetais un linge blanc que ma mère avait pris dans la grande armoire.

Le soldat, cependant, était revenu à lui. Il nous regardait, mon père, ma mère & moi, et deux ou trois voisins qui étaient là, les uns après les autres. On voyait ses yeux étonnés interroger toutes choses. Ce n'était plus la route, les pierres du chemin, les grands bois sans maisons qu'il avait devant lui, mais une salle riante, avec un plafond de chêne luisant, une nappe sur la table, un couvert mis, et, dans la soupière de terre brune, une bonne odeur de soupe aux choux.

Alors il se souleva, en s'appuyant sur les bras du fauteuil, et il dit, tout attendri, à mon père qui souriait :

— Comment, monsieur ! mais vous ne me connaissez pas !

— Ah ! bien, fit mon père, nous allons faire connaissance à table.

Nous avions dîné, mais mon père voulait te-

nir compagnie au soldat. Il se mit à table en face de lui, le couvant des yeux, et regardant les boutons du régiment qui brillaient sur la capote. Le soldat mangeait et de grand appétit : c'était ma mère qui le servait. Mon père, lui, se chargeait du vin, et les verres ne restaient pas longtemps vides.

— Voyons donc, dit tout-à-coup mon père en désignant la boîte de ferblanc que le soldat portait suspendue au bout d'un cordon..., mais vous avez fini votre temps, puisque voilà votre congé. Que diable alors faites-vous à vous tuer le corps en suivant les grands chemins? Je vois ce que c'est. Vous n'avez pas d'argent pour prendre la diligence?

— Moi? fit le soldat. J'ai touché ma masse & la mère m'avait bien envoyé de quoi prendre le coupé, si j'avais voulu. Mais voilà, je ne pouvais pas!

— Je comprends, répliqua mon père qui ne comprenait pas du tout.

Puis il redemanda une autre bouteille.

Le repas fini, le soldat voulut essayer de marcher. Il trébucha sur ses pieds, poussa un cri étouffé & retomba dans le fauteuil. Je vis alors une larme dans ses yeux. C'était un jeune homme un peu maigre, mais nerveux, brun, avec un regard énergique. Il ne devait pas

pleurer pour peu de chose & cette larme m'intriguait.

— Allons, fit-il avec un mouvement où il y avait un peu de colère, mais beaucoup de chagrin ; je ne pourrai marcher que demain matin !

— Marcher? s'écria ma mère effrayée.

— Vous remettre en route? dit mon père.

Le soldat hochait la tête.

— Vous ne savez pas, vous autres, dit-il, c'est qu'il le faut.

C'est un vœu !

Dans nos Ardennes, ces âmes primitives ont le respect & la foi. Je vis mon père regarder le jeune homme en face sans étonnement avec une interrogation muette.

— Au fait, dit le soldat, je veux tout vous conter. C'est peut-être vous qui me sauvez la vie. Je vous dois bien de vous dire qui je suis. Je m'appelle Jean Chevaucheux et mon père est fendeur de bois à Mézières. C'est un brave homme, et il vous ressemble, monsieur. Voilà tantôt sept ans, quand j'ai tiré au sort, j'aimais, comme un fou, Marguerite Servan qui est une fille de cœur & une jolie fille. J'avais déjà fait la demande et le père Servan n'avait pas dit non ; mais, voyez, en même temps que moi Pierre Puvioux avait aussi demandé Marguerit e en mariage. Pierre Puvioux est un garçon de

mon âge, l'âme sur la main, comme on dit, gai, bien fait de sa personne avec cela. J'aurais dû le détester, et il est resté mon ami. Jugez!

Le père Servan me dit donc, en me tendant la main :

— Tu es digne d'être mon gendre, sais-tu ; mais encore faut-il que tu plaises à ma fille. Je lui demanderai cela.

— Tope!

Marguerite, interrogée, dit qu'elle consentait volontiers à être ma femme. Mais voilà, elle dit de même quand on lui parla de Puvioux. Elle nous aimait autant l'un que l'autre, elle hésitait, elle n'osait se décider. Elle ne pouvait pourtant pas nous épouser tous les deux.

Avec cela le temps passait. L'époque de la conscription venue, nous tirons au sort, Puvioux & moi, le même jour. J'amène le numéro 3. Il prend le numéro 7. Nous voilà soldats tous les deux. J'eus grandement peur un moment, je vous l'avoue. On disait à Mézières que Puvioux avait une tante riche et qu'elle allait le racheter. Puvioux ne partant pas, Puvioux épousait Marguerite, — et moi, sûr de partir, car j'étais pauvre, j'entendais déjà comme les violons de la noce qui me déchiraient les oreilles & le cœur.

Il faut que vous sachiez que Marguerite Ser-

van n'a pas sa pareille. Si je la perdais à présent que je l'ai attendue sept ans, sur l'honneur, je crois que je me brûlerais la cervelle!

Heureusement Pierre Puvioux ne se racheta pas. Sa tante était morte laissant des dettes, la brave femme! Il n'avait pas un sou, pas plus que moi! Nous étions forcés de prendre le fusil et nous attendions, d'un moment à l'autre, notre feuille de route. Un soir, le père Servan nous prit sous le bras l'un & l'autre, et nous mena dans un cabaret, et voilà ce qu'il nous dit, tout en vidant une bouteille de vin de la Moselle :

— Mes enfants, vous êtes de bons & braves Ardennais, égaux en mérite & que j'aime de tout mon cœur. L'un de vous deux sera mon gendre, c'est convenu. Pour cela, Marguerite attendra sept ans. Elle n'a de préférence ni pour toi Puvioux, ni pour toi Chevaucheux, mais elle vous aime l'un & l'autre et rendra heureux celui que le sort aura choisi. Voici donc quelle est la condition pour épouser ma fille : Vous partez le même jour; il est probable que vous reviendrez de même. Ecoutez. Celui qui le premier sera revenu taper dans la main du père Servan et lui dire : « Holà! me voici, mon temps est avalé, » celui-là, je vous le jure foi de Dieu, sera le mari de Marguerite.

J'étais étonné. Je croyais avoir mal entendu.

Je regardais Pierre Puvioux qui me regardait aussi, et, quoique nous fussions bien affligés, nous avions certainement envie de rire.

Mais le père Servan ne plaisantait pas. Il avait trouvé cette façon de se sortir d'affaire et il y tenait. Que voulez-vous? J'étendis la main, je jurai de n'agir ni par ruse ni par violence et de laisser Pierre Puvioux épouser Marguerite s'il revenait à Mézières avant moi. Lui, se leva & jura de même. Et voilà que nous nous tendîmes la main, pendant que le père Servan disait :

— Maintenant, le reste vous regarde. Il s'agit de n'attraper aucune balle kabyle & de revenir sain & sauf.

Il remplit encore nos verres & nous bûmes la rasade d'adieu.

Avant de partir, je voulus revoir Marguerite. Comme j'arrivais sous ses fenêtres — c'était à la brune, — je vis dans l'ombre quelqu'un qui venait du même côté. Je m'arrêtai net. C'était Pierre Puvioux. Il parut contrarié de me trouver là. Je n'étais pas enchanté de l'y rencontrer. Nous demeurâmes un moment comme deux niais regardant le bout de nos souliers. Puis, ma foi, un mouvement de courage. Je dis à Puvioux :

— Entrons ensemble, veux-tu?

— Entrons.

Nous fîmes nos adieux à Marguerite. Elle nous écoutait sans rien dire, mais il y avait des larmes aux bout de ses cils blonds. Tout à coup, Pierre, qui parlait, s'arrêta & se prit à sangloter et moi de même, et nous voilà tous trois, car Marguerite se mit de la partie, pleurant sans rien dire & nous serrant les mains.

Quand la diligence qui nous emportait de Mézières commença à crier sur le pavé, le lendemain, j'eus envie de me jeter du haut de l'impériale où j'étais & de me faire écraser sous les roues. D'autant qu'il y avait à côté de moi un Lorrain qui chantait d'une voix triste une chanson de son pays et que je me disais : C'est fini, mon pauvre Jean, tu ne la reverras plus!

Eh bien! voyez. Le temps passe. Voilà les sept ans finis et qui sait? peut-être que je ne vais pas seulement la revoir, mais l'épouser.

II

Il y a vraiment des hasards dans la vie, continua Jean Chevaucheux. Partant le même jour, à la même heure, nous fûmes mis, Pierre Pu-vioux & moi, dans le même régiment. D'abord, cela me contraria. J'aurais bien voulu le savoir loin. Je ne pouvais pas l'aimer beaucoup, vous

concevez. Mais je réfléchis à ceci que, Puvioux ne me quittant pas, je pourrais du moins parler d'elle. Ça me consola. — Eh bien! je me dis, en voilà pour sept ans. Après tout, on n'en meurt pas!

Au régiment, je me liai tout à fait avec Pierre Puvioux. Un bon garçon, de l'or en barre. Camarades de chambrée, nous causions bien souvent du pays, du père Servan, de Marguerite, manière de tuer le temps, vous savez.

Nous écrivions souvent à Mézières, mais chacun de nous confiait à l'autre ce qu'il disait dans ses lettres. C'était une lutte, soit, mais elle devait être loyale. Quand Marguerite répondait ou le père Servan, la réponse était pour nous deux. On nous souhaitait également bonne chance, on nous donnait une égale dose d'espoir. Aussi, ma foi, que voulez-vous? nous espérions.

Mais voilà qu'un jour mon colonel s'avise de me nommer caporal. Je fus ennuyé & fier tout à la fois. Concevez donc, je n'étais plus l'égal de Pierre Puvioux. Ces galons-là me donnaient le droit de lui commander, et, aux yeux de nos Ardennais de là-bas, c'était un fier avantage. Je ne suis pas méchant, et la preuve, c'est que je ne tirai aucune gloire de ce grade; au contraire, j'étais mal à mon aise. Je n'osais plus causer avec Puvioux. Mes galons me gênaient. Aussi je réflé-

chis qu'il y avait plus d'un moyen pour s'en débarrasser. Je manquai à ma consigne. On m'enleva mon grade... Mais, voyez la male chance, ce fut pour le donner à Puvioux. C'était à se manger les poings. Seulement Puvioux voulut tâter du dévouement; il ne fit ni une ni deux, et au bout de la semaine il donna sa démission. Il n'y eut pas de danger, dès lors, qu'on nous proposât de changer quelque chose à notre tunique. Nous étions condamnés à demeurer simples soldats.

— Tant mieux! disait Puvioux.

Et moi je disais :

— Quelle chance!

Les sept ans finis, — je ne veux pas vous conter mon histoire jour par jour, — notre feuille de route signée, paraphée, bien en règle, voilà que je dis à Puvioux :

— Eh bien! il faut nous mettre en route?

— Oui, répondit-il, on nous attend.

— Tu sais, dis-je encore, que la partie ne sera définitivement gagnée que lorsque tous deux nous serons arrivés à Mézières, et que le perdant aura déclaré que la lutte a été loyale.

— Tope! fit Puvioux.

Nous nous embrassâmes, et un matin — l'autre jour, — de bons souliers aux pieds, un bâton à la main, nous voilà partis pour Mézières.

— Vous ai-je dit que nous tenions garnison à Angers?

— Comment! vous venez d'Angers? interrompit soudain ma mère en joignant ses mains avec une profonde stupéfaction.

— En droite ligne, répondit Jean Chevaucheux, et je vous garantis qu'il y a du chemin! Oui, ma foi, depuis que j'ai traversé les ardoisières, il me semble que j'ai fait le tour du monde. Une fois partis, nous cheminons de compagnie, ne disant trop rien, songeant beaucoup, marchant davantage. Il faisait terriblement chaud, une poussière effroyable, un temps lourd. A moitié d'une de nos étapes, je me jetai sur le bord de la route, ne pouvant marcher, les jambes raides, écrasé de fatigue.

— Tu restes là? me dit Puvioux.

— Je reste.

— Adieu! dit-il, en continuant sa route.

— Au revoir!

Je le regardai s'éloigner, le pas ferme, comme s'il se fût mis en marche seulement alors. Quand je le vis tourner la route qui faisait un coude, une fois seul, comme abandonné, j'eus vraiment un grand désespoir, une souffrance. Je fis un effort. Je me relevai, je me remis à marcher. Cette petite halte m'avait fait du bien. Je me sentais dispos. Je marchai, marchai, marchai et

tant et si bien, que je rattrapai Puvioux et que je le dépassai.

Le soir aussi, j'avais une grande avance, mais je n'en pouvais plus. J'entrai dans une auberge, je me couchai pour dormir un peu. Ah! bien, oui, un peu! Je dormis toute la nuit. Le matin, je me réveille, je vois le jour bien levé, je suis furieux, j'appelle.

— N'avez-vous pas vu passer un soldat, marchant à pied?

— Un soldat, si, monsieur le militaire, cette nuit bien tard. Il a demandé un verre d'eau.

Ah! comme à mon tour j'étais dépassé! Je partis en hâte. A trois heures de l'après-midi, je n'avais pas rejoint Puvioux. A six heures, pas davantage. Je me reposai, le soir, en mangeant. Le repos pris, vite en route! Cette fois Puvioux n'avait plus sur moi beaucoup d'avance. Je marchai une partie de la nuit, mais les forces de l'homme ont des bornes. Encore une fois je m'arrêtai. Je frappe chez un aubergiste, on m'ouvre. Puvioux était là, dans un fauteuil, pâle comme un mort. Il eut un mouvement de dépit en m'apercevant, c'était naturel. Nous nous parlâmes peu. D'ailleurs que dire? Puis nous étions si fatigués! C'était à qui se lèverait le premier, le lendemain, — et ce fut moi.

Ce lendemain-là, c'était ce matin. Depuis ce

matin, je marche, me reposant de temps à autre, mais bien peu. Songez que nous approchons! C'est décisif. Rethel est la dernière étape d'Angers à Mézières. Je connais ma carte de France, à présent! La dernière étape! Mon Dieu, si j'arrivais trop tard!...

— Et Pierre Puvioux, demanda mon père, vous a-t-il rattrapé?

— Non, fit Chevaucheux. Je tiens la corde! Si je pouvais partir à présent, je serais sauvé!

— Partir? dans cet état! Impossible!

— Je le sens bien... Des pieds gonflés, déchirés... Et pourvu que demain...

— Demain, vous serez reposé. Vous pourrez marcher!

— Croyez-vous? dit le soldat avec un regard ardent comme un éclair.

— Je vous le promets.

— Ah! tenez, dit Jean, vous êtes un brave homme!

— Parbleu! fit mon père.

Il conseilla ensuite au soldat de se coucher. L'autre ne demandait pas mieux. Le lit était prêt. Chevaucheux nous serra la main à tous et monta dans sa chambre. Il était dix heures.

— A cinq heures, je vous éveille! dit mon père.

Il n'était pas encore jour, le lendemain, que

mon père, levé déjà, regardait par la fenêtre le temps qu'il faisait. Comme il était là, interrogeant le ciel, il entendit des pas pesants au-dessous de lui, sur la route — et, dans cette ombre indécise qui précède le jour, il aperçut, marchant péniblement, un soldat qui allait vers Mézières.

— Déjà levé? dit mon père.

Le soldat s'arrêta.

— Eh bien, continua mon père, vous partez?

Le soldat levait la tête, regardait, tâchait de deviner qui lui parlait.

— Vous êtes bien Jean Chevaucheux? demanda mon père.

— Non, dit le soldat, je suis Pierre Puvioux!

Et, comme si ce nom de Chevaucheux lui eût été un coup d'éperon, il se reprit à marcher plus rapidement et s'enfonça dans les ténèbres où se perdait la route. Mon père ne le voyait plus qu'il entendait encore le bruit de ses souliers frappant la terre du chemin, du côté de Mézières.

— Holà! se dit mon père, le Chevaucheux n'a qu'à se hâter s'il veut dépasser ce gaillard-là!

Et il alla droit à la chambre où dormait Jean. Le soldat était déjà levé. Il regardait ses pieds à la lueur d'une chandelle.

— Victoire! dit-il en apercevant mon père.

Je suis frais & dispos et je ne souffre plus. En route!

— Et vite! répliqua mon père. Puvioux vient de traverser Réthel.

— Pierre Puvioux?

— Je viens de lui parler. Il a passé sous nos fenêtres, et il va, il va comme un perdu.

— Ah! mon Dieu! fit Chevaucheux comme terrassé.

Il répéta encore une fois : *Ah! mon Dieu!* Puis il boucla son sac, le jeta sur son épaule et s'écria : — Tenez, au lieu de me décourager, çà me donne du cœur au ventre ce que vous me dites-là! Partons!

— Partons! dit mon père.

Dans la salle du bas, ma mère, déjà levée, elle aussi, remplissait de provisions un bissac qu'elle voulait donner à Chevaucheux. Mais il refusa. Il n'avait pas faim. Il se laissa pourtant remplir une gourde d'eau-de-vie; il chaussa une paire de souliers que mon père prenait pour les jours de longue marche, et plus confiant que jamais, il partit, bénissant ma mère, s'appuyant, pour faire le premier pas, sur le bras de mon père.

Le jour venait. Mon père fit, comme on dit, avec Chevaucheux, un bout de route. Le soldat marchait droit, malgré ses pieds qui devaient le

faire horriblement souffrir. Il parlait peu & songeait. Depuis une demi-heure ils allaient ainsi :

— Allons! dit mon père, il n'est pas d'amis qui ne se quittent. Bonne chance, et Dieu vous aide!

— Monsieur Decary, dit alors Jean Chevaucheux, voulez-vous me permettre de vous embrasser?

Et les voilà dans les bras l'un de l'autre. Chevaucheux pleurait, et les yeux de mon père n'étaient pas bien affermis.

Ce fut mon père qui se dégagea : — Bah? dit-il, nous perdons notre temps... En route, en route!

Alors, il quitta Jean Chevaucheux, qui se remit à marcher...

III

Trois ou quatre ans après, de Chevaucheux nous n'avions pas encore de nouvelles. Nous parlions souvent de cette soirée où le soldat était entré, saignant, brisé, dans la maison de mon père. Qu'était-il devenu? Comment avait fini ce roman d'amour si singulièrement commencé?

Mon père, un jour, dut aller à Mézières pour affaires. Il m'emmena. A Mézières, chez le premier perruquier qu'il rencontra, il voulut entrer pour se faire raser. Sur le pas de la porte du coiffeur un petit enfant assis les jambes écartées, souriait au soleil qui dorait sa chair rose & pailletait d'étincelles l'habit de son Polichinelle.

— Veux-tu me laisser passer? lui dit mon père en souriant.

Et l'enfant répondit avec un petit bégaiement :

— *Non! je veux pas!*

En ce moment, la porte s'ouvrit, un homme en manches de chemise parut, — le père, — qui prit le baby dans ses bras et l'enleva lui disant :

— Pierre, Pierre, tu veux donc chasser les pratiques, malheureux?

J'avais reconnu cette voix, mon père aussi.

Nous regardâmes le perruquier. Il nous regarda aussi et voilà que lui, moi, mon père, nous poussâmes un même cri.

C'était Jean Chevaucheux, ce perruquier.

Il posa vite l'enfant à terre, il nous tendit la main. Il était rouge & tout son visage rayonnait.

— Comment, c'est vous?... Ah! quand je pense que je ne vous ai pas écrit!... Imbécile, va!... C'est que vous ne savez pas?... C'est moi qui ai épousé, je suis arrivé le premier, le premier, entendez-vous!

Et, se précipitant vers l'arrière-boutique :

— Marguerite! Marguerite! cria-t-il... viens... viens donc!

Il avait l'air fou de joie.

Une jeune femme parut, jolie, blonde, les yeux bleus, l'air pensif & doux, un peu triste.

— Tu ne sais pas? lui dit Chevaucheux... Tu vois bien monsieur?... c'est monsieur qui m'a pansé, soigné, sauvé à Réthel, la veille du jour où je suis arrivé chez ton père... Je t'en ai tant parlé... c'est monsieur!

— Ah! dit Marguerite avec un beau sourire.

Elle leva sur nous ses grands yeux calmes, nous salua, nous remercia doucement; puis, comme son mari continuait à évoquer le passé, elle le regarda d'un œil attendri qui suppliait et qui n'était pas sans reproche.

Mais Jean ne voyait rien :

— Ah! disait-il, c'est à vous que je dois tout mon bonheur, monsieur!... mon petit enfant, mon petit garçon, regardez-moi ça! mon petit Pierre! c'est ma femme qui a voulu l'appeler comme ça, vous savez! Est-il bâti! beau comme un Jésus! Ma boutique qui va on ne peut mieux! hein? Ma femme que j'adore, je vous dois tout!...

— Et, demandai-je imprudemment... *l'autre?*

— L'autre? fit Chevaucheux.

Il fronça la lèvre inférieure, ne vit pas que Marguerite détournait doucement la tête, et répondit :

— Pierre Puvioux?... Le pauvre garçon! Il est arrivé second..., et, ma foi, le soir même, — j'ai pleuré, voyez-vous — le soir... il s'est jeté dans la rivière!

SERGE SOMÉNOF

I

L'homme qui a dit un jour : « Le véritable esprit français ne se retrouve plus qu'à Saint-Pétersbourg » avait évidemment connu Serge Pétrovitch Soménof. Jamais officier russe n'illustra plus élégamment l'épaulette, et gentilhomme ne soutint plus vaillamment son titre de comte. Il avait pris d'ailleurs l'habitude de la gaieté & de la répartie à l'École des Mines de Paris, où il avait passé quelques années avant de trouver rang dans l'armée de son pays. Quand on a respiré l'air & parlé quelque temps le langage de Paris, il en reste toujours un atome dans le poumon et un dernier écho sur les lèvres. Jeune, élégant, riche, l'esprit alerte, la parole vive & la voix vibrante, Serge était donc le causeur le

plus étincelant du monde ; sa gaieté parfaitement naturelle avait toujours je ne sais quoi d'original, de mordant & d'imprévu qui la rendait charmante. Joli garçon, il portait l'uniforme de capitaine comme il eût porté le frac noir ; ses mains, toujours gantées de frais, maniaient irréprochablement l'épée et le mâle froncement de ses sourcils corrigeait ce que le sourire de sa bouche petite & légèrement ombragée d'une moustache blonde, avait d'un peu doux & de féminin. Haut de taille, mince, élancé, sa poitrine était pourtant robuste, son corps singulièrement nerveux. Serge avait un jour gravi le Mont-Blanc, au mois d'octobre, en compagnie de deux Anglais dont l'un était redescendu à demi-mort, l'autre avec les orteils gelés. Nul gambusino mexicain n'eût dompté comme lui un cheval sauvage, et, pendant un voyage en Grèce, il avait parié traverser deux fois l'Hellespont, comme Léandre et comme lord Byron. Bref, c'était un original, mais, à tout prendre, sa principale originalité était la grandeur d'âme. Il avait sauvé, en pleine débâcle, alors que les glaçons de la Newa criaient & se fondaient sous ses pas, un pauvre vieux qui se noyait. Pendant huit jours, Serge ne se montra pas au spectacle.

— Le dévouement est si parfaitement ridicule, disait-il, qu'on me raillerait davantage d'avoir

rendu la vie à ce moujick que d'avoir dit ou fait une sottise.

Serge se moquait pourtant des propos du monde. C'était surtout un esprit indépendant, ouvert à toutes les idées généreuses, un de ces esprits que l'empereur Nicolas appelait des *brouillons*, à peu près comme Napoléon les nommait des *idéologues*. Il vivait un peu retiré, lisant beaucoup, « écrivant un peu, » disait la médisance. Le fait est qu'il avait jeté, çà et là, plus d'un sonnet sur les albums. Mais qui n'a pas fait son sonnet aujourd'hui ? Serge avait plus de rivaux que d'années. L'excentricité qu'on pardonne le moins est celle de la perfection, et, à peu de chose près, Serge Soménof était parfait. Ce héros du roman ne cherchait ni les aventures ni les coups d'épée. De duels, point, et comme il n'affichait pas ses maîtresses, on pouvait croire qu'il cherchait ses bonnes fortunes parmi les grisettes de la Perspective. Ses chefs l'estimaient, ils ne l'aimaient guères. Le comte Platen écrivait un jour à la suite de je ne sais quelle action d'éclat de Serge, que cet officier « serait « le meilleur du régiment s'il n'avait conservé « si bien, au fond du cœur, le culte des idées « françaises. »

On n'avait pas oublié la conduite de Serge lors d'un soulèvement partiel de la Pologne.

Un beau matin, le gouverneur général de Varsovie apprend qu'une compagnie du régiment de Serge, qui occupait un petit village à quelques lieues de là, a été massacrée. Grande colère, ordre de se mettre en marche & de brûler le village jusqu'à sa dernière maison. Au moment où l'on approchait des rebelles, les Russes voient venir à eux une députation des plus vieux habitants, des femmes & des enfants. Un des vieillards prend la parole, raconte que l'avant-veille les soldats russes, enivrés de kwass, ont pillé des cabarets, éventré des femmes et mis au feu les pieds des vieillards ; que le village ne s'est point révolté, mais qu'il s'est défendu ; que les hommes d'ailleurs, comprenant toute la portée de leurs actes, sont prêts à subir le sort que l'on voudra, mais que s'ils doiven mourir, ils demandent du moins grâce pour leurs enfants. Le colonel commença d'abord par faire saisir l'orateur. On attacha le pauvre vieux à un arbre et les soldats le fouettèrent jusqu'au sang, jusqu'à la mort. Puis ce fut le tour des femmes ; point de pitié, même pour les enfants. On s'était emparé déjà des hommes valides ; on les avait forcés à regarder le massacre des leurs.

Quand il fallut les punir à leur tour, on les mit en bloc au milieu d'un bataillon de soldats, puis le chef ordonna le feu. Le cercle se resserra. Une

seconde détonation et le groupe des martyrs se trouva réduit à quelques hommes presque tous blessés, qu'on acheva à coups de baïonnettes. Serge avait assisté à tout cela, froid en apparence, mais les poings serrés, l'épée au fourreau et se mordant les lèvres. Comme tout semblait fini, un grand jeune homme à demi-nu, les vêtements en lambeaux, les cheveux épars, bondit au milieu des soldats jusqu'au cheval du colonel et là, découvrant sa poitrine, l'œil étincelant, les lèvres blêmes : « Vous m'oubliez, bourreaux! J'étais bien loin, mais vos coups de feu s'entendent... Me voici. Il n'en restera plus un! — Lieutenant, dit aussitôt le colonel à Serge qui se trouvait à côté de lui, brûlez la cervelle à ce drôle, *je vous prie*. Serge ne fit pas un mouvement. — Feu donc! dit le Polonais. — M'avez-vous entendu? dit le colonel. Serge prit froidement son pistolet, s'avança sur le comte Platen et lui dit : — Je refuse d'obéir. Voici mon pistolet ; tuez-moi! Le colonel pâlit de colère, saisit brutalement le pistolet, regarda Serge qui se tenait immobile levant sur lui ses yeux bleus, puis après un moment de terrible silence : — Vous êtes bien sensible, lieutenant! Il ajusta le Polonais au front & l'étendit raide. — Voici votre pistolet, monsieur! » Serge prit & jeta au loin l'arme fumante. Le colonel eut l'air

de ne point s'apercevoir de ce mouvement, mais huit jours après, Serge était envoyé je ne sais où, près de Tobolsk, en pleine Sibérie, dans un avant-poste sauvage, une façon d'exil où il expia pendant plus d'un an son mouvement d'honnêteté. Et Serge ne s'en montra ni plus fier ni plus triste. On lui demandait à son retour à Pétersbourg ce qu'il avait fait là-bas. — « J'ai lu de Musset et j'ai tué des ours. »

Il était à peine rentré dans les salons qu'on se racontait déjà une nouvelle « *excentricité* » de son humeur. Serge, à son retour, était allé visiter ses terres. Ses esclaves l'attendaient. A la porte d'une cabane, un vieillard et sa femme demeuraient seuls, muets & silencieux. Il s'avança. Ces pauvres gens se précipitèrent à ses pieds. Ils pleuraient.

Qu'as-tu, Péter Apostol? dit Serge.

— Notre fille est mourante, dit le père.

Le comte entra. Il vit la fille d'Apostol qui le saluait d'un pâle sourire, étendue dans son lit. Serge s'approcha de l'enfant, la consola, lui demanda ce qu'elle voulait.

— Des fraises, dit l'enfant avec ce regard ardent des malades, des fraises & je serai guérie.

— Tais-toi, Pétrovna, dit la mère. Notre maître n'est pas fait pour entendre les plaintes folles des malades.

Mais Serge se tourna vers elle :

— Laissez-la parler, mère, au contraire, dit-il. Et toi, Pétrovna, tu seras guérie, mon enfant. Tu auras les fraises que tu demandes.

Le soir même, Serge ordonna à son secrétaire d'écrire à Paris. Le secrétaire fit observer que l'on était alors au mois de janvier, et que le panier de fraises coûtait 125 roubles (500 francs).

— Vous êtes un sot ! répondit Serge. Faites ce que je vous ai dit.

Quand arriva le petit panier de fraises, Serge voulut l'apporter lui-même à Pétrovna, mais la pauvre enfant était morte.

Serge Soménof parlait souvent de Paris. La meilleure partie de ses affections était demeurée là-bas. Il évoquait bien souvent, dans ces heures de songeries que nous avons tous, le souvenir de tant de journées passées au coin du feu, dans la chambre du marquis Hubert de Navailles, ou les parties de chasses en Berri, sur les terres du marquis, ou les longues causeries avec madame la marquise de Navailles, qui disait si fréquemment à Serge :

— Vous êtes le plus raisonnable des deux, M. le comte. C'est à vous que je confie Hubert.

Hubert ! comme ce nom seul rejetait brusquement le comte Serge vers ce passé disparu, un passé qui datait de dix ans et qui semblait déjà

si lointain ! Serge se revoyait alors, le front penché sur ses livres, le compas à la main, étudiant, l'esprit courbé vers la recherche des hardis problèmes scientifiques, à côté de Hubert, consentant, lui aussi, à s'incliner devant ce préjugé démocratique qui demande, à un homme, non pas quel titre il porte, mais quels titres il a conquis. Que de douces & chères causeries ! Comme les espérances mutuelles de ces jeunes hommes déployaient joyeusement leurs ailes ! Et la réalité ne devait-elle pas tenir tout ce que promettait l'espoir ? Hubert était beau, riche & portait un des plus illustres noms de France. Serge allait entrer dans l'armée par la grande porte de la science & du mérite, lui qui pouvait conquérir son grade à la pointe de son titre. Qui eût pu dire tout ce que l'avenir leur réservait de bonheurs ?

Leur amitié, née des rapports banals de la camaraderie, était devenue profonde, grâce à ces confidences intimes, à ces causeries sans réserve que la confiance fait naître. Ils devaient demeurer toujours unis, car ils ne s'étaient aimés qu'après s'être estimés. Hubert avait présenté Serge à la marquise de Navailles, et la marquise avait accueilli en ami cet ami de son fils. Serge qui, privé tout jeune de sa mère, n'avait connu de la famille que les

volontés & les exigences bizarres d'un père farouche, sentit épanouir à ce foyer tout ce qu'il avait refoulé tristement de sentiments ardents, d'amitié sincère, de filial amour. Il aima madame de Navailles comme il eût aimé sa mère, et il en vint à donner dans son cœur à sa mère véritable les traits & le langage de cette mère d'adoption. Puis, un sentiment plus vif était né en lui ; Hubert avait une sœur, Serge l'avait aimée. Plus d'une fois, dans leurs projets sans obstacles, les deux amis avaient songé à s'appeler d'un nom nouveau, sinon plus doux.

— Vous serez mon frère, disait Hubert.

Et Serge pouvait croire que le bonheur était venu à lui, lorsque, dans une promenade à cheval, emportée brusquement par sa monture, mademoiselle de Navailles se brisa le crâne sans que Serge, qui avait tout vu et qui éperonnait son cheval vers elle, pût arriver à temps pour la sauver. Ce malheur affreux sembla frapper à mort la mère de Hubert. Il fallut les baisers & les soins incessants de son fils pour rappeler sur la terre cette pauvre âme ; il fallut aussi peut-être les graves et mâles consolations de Serge, qui ramenait le regard levé vers le ciel de cette mère sur la terre où restait encore pour elle un enfant.

Ce fut quelque temps après que Serge Somé-

nof quitta la France. Il y avait laissé la moitié de son cœur. Le souvenir de cette mort venait parfois traverser sa gaieté, et quand il songeait à Hubert, on ne le voyait plus sourire. Il parlait bien souvent d'un frère qu'il avait à Paris, et il en parlait avec tant de chaleur d'âme que ses amis de Pétersbourg eussent pu à bon droit en être jaloux. Elle était enviable, l'amitié de Serge, et il ne la prodiguait pas.

Serge était encore à Saint-Pétersbourg, lorsque le marquis Hubert de Navailles lui adressa une lettre pressante, le suppliant de faire l'impossible pour venir sur-le-champ à Paris.

« — Je me marie, mon cher Serge, disait M. de Navailles, et je veux que vous portiez ici un toast à mon bonheur. Tenez, vous savez combien je suis superstitieux? Eh bien, je suis persuadé que mon mariage serait malheureux si je ne vous embrassais pas la veille. »

Et au bas de la lettre, madame de Navailles avait ajouté une ligne que Serge lut avec émotion :

« — Venez, mon enfant, disait-elle. Vous savez qu'une mère a le droit d'ordonner, et que je puis vous appeler mon fils ! »

On eût bien ri en voyant le comte Serge embrasser longuement cette lettre et la relire, et puis essuyer ses yeux en la relisant. Il courut

emander un congé. On le reçut assez mal. Il crivit à l'empereur. On parlait beaucoup alors 'une guerre prochaine au Caucase, et le czar eul pouvait accorder ce congé sur-le-champ. erge fut appelé au palais du gouvernement mi-itaire. Le gouverneur lui tendit le congé assez rusquement.

— Singulier moment, M. le comte, dit-il, pour ller en France.

— Pour quelques jours de perdus, répondit Serge froidement, les occasions de servir Sa Ma-esté et de défendre mon pays ne me manque-ront pas.

Il partit pour Paris le soir même.

Hubert l'attendait. Il entraîna Serge au Café nglais où il avait convié quelques amis pour le ouper des funérailles d'une vie de garçon qui n'avait été ni turbulente ni longue, et il pré-enta Serge à ses convives comme il leur eût présenté un frère. Les amis du marquis connais-aient de longue date, mais sur sa réputation seulement, le comte Serge Soménof. Hubert eur avait tant parlé de ce jeune homme ! L'un d'entre eux même, Léon de Rosny, voyageur intrépide qui consacrait une fortune princière à des excursions à travers tous pays, avait rencontré Serge en Turquie ou sur les bords du Danube. La gaieté de Serge, parfaitement commu-

nicative, lui conquit d'ailleurs bien vite ces quatre ou cinq jeunes gens, les seuls amis que M. de Navailles fréquentât volontiers et qui, riches et nobles comme lui, pas plus que lui ne se rangeaient dans le groupe bruyant des jeunes gens à la mode. Serge avait été fort étonné que son ami ne le reçût pas à l'hôtel de Navailles et le conduisît si rapidement dans une façon de cabaret. Mais Hubert s'en excusa bien vite.

— Nous vous attendions, mon cher Serge, dit-il, et ces messieurs avec autant d'impatience que moi. On n'a pas tous les jours l'occasion de se trouver en tête à tête avec un héros.

Un joli sourire souleva la blonde moustache de Serge et découvrit ses dents blanches :

— Mon ami, dit-il, vous êtes toujours flatteur, Français que vous êtes !

— Navailles flatteur ! dit Léon de Rosny. Il est vrai comme la poésie, et je puis l'affirmer. Vous souvenez-vous de nos tziganes, M. le comte, et de la manière dont vous les avez mis en fuite ?

— C'est une histoire que vous voulez raconter, je parie, dit Serge.

— Parlez, parlez ! dit-on à Léon de Rosny.

— Ma foi non, dit Rosny, vous ne me croiriez pas... M. le comte Soménof vous contera cette histoire mieux que moi !

— Histoire banale, dit le comte. J'avais rencontré M. de Rosny à Péra, nous avions causé et déjeuné ensemble. Une mission m'envoyait explorer le Danube. Là, je rencontre de nouveau M. de Rosny. M. de Rosny avait un album à la main ; que dessiniez-vous, M. de Rosny ? La plus pittoresque des masures. Nous voilà nous reconnaissant et causant sans façons de Paris, de Pétersbourg & de vous, mon cher Hubert. Tout-à-coup la porte de la masure en question s'ouvre brusquement. Il en sort six ou sept mauvais drôles armés de fusils et l'on nous couche en joue tout simplement en nous demandant notre bourse. M. de Rosny avait bien choisi son croquis : « L'entrée de la grotte des quarante voleurs ! » Le pis était que j'avais laissé mon cheval et mon planton à dix minutes de là, et que demander du secours était impossible. Je m'avancai tout naïvement vers celui qui me parut être le chef de la bande. « Vous voulez notre bourse ? Nous n'avons point d'argent. Monsieur est un touriste français, je suis un officier russe. Inutile d'insister. Mais si l'un de vous tient absolument à se faire casser la tête, il n'a qu'à risquer un pas en avant. » Et je menaçai le bandit d'un pistolet pendant que M. de Rosny me criait : — Vous m'empêchez de voir ce sacripant, M. le comte. Inclinez à gauche, je vous

prie, que j'achève cette face de bandit. Ils pouvaient facilement nous égorger. Mais aucun d'eux n'avait envie d'avoir la cervelle brûlée. Le groupe déguenillé fit un mouvement de recul. — Ces messieurs se retirent? demandai-je. — Mauvaise prise, les soldats! fit laconiquement le chef. — Il était donc inutile de nous aborder avec un tel sans-gêne, répondis-je en les voyant s'éloigner. » Mais M. dè Rosny était désespéré. « Comment! ils s'en vont!... ils s'éloignent, ils rentrent!... Et moi qui n'ai pas fini mon croquis? » Vous étiez tellement désespéré, M. le baron, que je ne pus m'empêcher de crier à notre bandit : « Seigneur, eh! de grâce, un moment s'il vous plaît! Nous n'en avons pas fini avec vous... Monsieur est non-seulement un touriste, mais un artiste. L'occasion se trouve de rencontrer un modèle superbe (c'est de vous qu'il s'agit), veuillez donc ne pas bouger avant que la séance soit finie. » Le brigand fit un geste de colère. — « Je vous en prie! » ajoutai-je en lui montrant mon pistolet. Il s'arrêta net; ses compagnons nous regardaient d'un air stupéfait et M. de Rosny continuait son dessin gravement. Tout-à-coup, la petite troupe de nos bandits se dissipa comme une volée de perdreaux!... Ces braves gens avaient aperçu, derrière nous, mon planton Sopoff qui me ramenait mes chevaux.

— En vérité, dis-je à M. de Rosny, ce sont là des brigands d'opéra-comique. — Mais leur mise est assez farouche pour inspirer Salvator Rosa, répondit-il en me montrant son croquis, un chef-d'œuvre. Et voilà que vous m'appelez un héros, mon cher Hubert? vous êtes méchant! — Le héros, ce jour-là, ce n'était pas moi, c'était M. de Rosny.

Serge avait parlé avec ce continuel sourire qui allait si bien à sa physionomie, le geste rare, mais d'une élégance parfaite ; point d'affectation ni de forfanterie, le sans-façon le plus noble et le plus charmant. Il parlait de lui comme s'il se fût agi d'un autre, et, dès qu'il eut fini, changeant brusquement le sujet de la conversation, il demanda à Hubert des nouvelles de la marquise de Navailles et le pressa de questions sur son mariage. — Au lieu de m'interroger sur tout ceci, faisait-il avec un empressement amical, que ne me dites-vous ce qui seul m'intéresse et ne me parlez-vous de ma famille parisienne!

Hubert, à son tour, raconta comment, à 25 ans, il se mariait, comprenant déjà le sens & la nécessité de la vie et plaçant son idéal dans la famille qui contient toutes les affections. Non pas qu'il eût eu le premier l'idée de ce mariage. Il n'y songeait guère & vivait heureux à côté de sa mère, parmi ses livres aimés, de la vérita-

ble vie intellectuelle de Paris, saluant le premier l'œuvre nouvelle, livre, drame ou tableau, simple spectateur du tournoi de l'art, mais plein des fièvres & des joies des combattants. Hubert n'avait jamais songé à gaspiller sottement sa vie, sa fortune & son nom ; il voulait, au contraire se faire pardonner par sa science sa richesse, & sa noblesse par son amour du beau & du bien. Ce fut madame de Navailles qui lui parla tout d'abord de mariage. Les mères ne sont heureuses que lorsque leurs enfants ne sont pas des hommes, et pour les grands-mamans, qu'est-ce que les enfants de leurs enfants, sinon leurs fils redevenus petits ? Madame de Navailles avait la nostalgie des têtes blondes. Puis elle voulait voir son Hubert tout à fait heureux. Elle avait découvert, au fond du Berri, une ravissante jeune fille qui ne connaissait du monde que le château paternel, et de Paris que ce que ses amies du couvent lui en avaient dit, et bien vite la marquise avait deviné que c'était l'épouse qu'il fallait à son fils. Hubert vit mademoiselle de Flévieux et bientôt la trouva charmante ; il lui parla et la trouva spirituelle ; il la devina toute dévouement & toute sincérité ; et madame de Navailles demanda la main de mademoiselle de Flévieux quand Hubert arrivait déjà à l'amour par l'estime & la sympathie

— Et voilà mon histoire, dit Hubert. Elle est bien simple, mon cher Serge. Je me marie dans huit jours, je réunis aujourd'hui les amis vraiment chers à mon cœur, je puis vous serrer la main & vous embrasser. Je suis heureux, bien heureux!... Il ne manque qu'un seul front à mes baisers, un seul cœur à mon amour!

Le front de Serge parut s'assombrir; il tendit la main à Hubert, et, pendant quelques minutes, il se fit un silence attristé. Puis M. de Rosny le rompit brusquement en demandant à Serge des nouvelles de la Russie. C'était amener un autre nuage au front du comte. — Il y a, dit Serge, une lettre de Nicolas Gogol à un de ses amis qui vous répondrait mieux que moi. Gogol lisait un jour à Pouchkine les premiers chapitres de ses *Ames mortes*, une satire sanglante & vraie... Et Pouchkine riait, Pouchkine, un de ces rieurs qui savent pleurer. Peu à peu cependont, à mesure que la lecture de Gogol avançait, Pouchkine ne riait plus. Il rêvait... Puis il devint sombre, puis son front se rida, puis ses yeux s'emplirent de larmes, et se tournant enfin vers son ami: « Bon Dieu! dit-il avec une voix étranglée par les sanglots, le triste pays que notre Russie! » Triste pays, en effet, quand on songe que de ces deux hommes, la gloire de notre patrie, l'un devait mourir tué en duel, l'au-

tre expirer misérablement dans un coin de la Sibérie! Nos maux sont grands, nos souffrances terribles. Avez-vous jamais remarqué le rictus contraint des Russes qui traversent si joyeusement votre Paris? Il y a de la fièvre dans leur gaieté, leur mot d'ordre incessant est: Hâtons-nous! Il savourent fébrilement cette existence libre, comme des gens qui savent bien qu'un mot de la volonté souveraine qui est là-bas peut les arracher à cette liberté & courber leurs têtes devant elle jusqu'à les faire tomber. Vos écrivains nous reprochent de tout supporter. Savent-ils que tout est farouche dans ce misérable pays, que la haine est partout, chez le czar contre les grands, chez les grands contre le czar, chez les nobles & chez les bourgeois, et que les paysans ont depuis quelque temps un sinistre mot d'ordre : « Arborons le *coq rouge!* » Or, le *coq rouge,* c'est l'incendie. Aussi bien, les plus libres esprits tremblent de déchaîner toute ces colères et gémissent de supporter toutes ces tyrannies. Et ma foi, si l'on ne prenait pas la vie en riant, on se brûlerait la cervelle où l'on se ferait pendre comme un vilain en proclamant la République!

— Bon Dieu! dit M. de Moirmont, — un des convives, — qui eût dit à mon grand-père que son petit-fils entendrait ce mot-là sans bondir!

— Mon cher Serge, dit Hubert, permettez-moi de boire à la régénération de la Russie !

— Nous lui souhaitons pour sa gloire beaucoup d'hommes comme vous, ajouta M. de Rosny.

Mais on n'avait point porté ce toast que M. de Navailles réclamait le silence de ses amis. Il venait d'entendre, au dehors, une voix connue qu'il désirait mieux distinguer. Une voix de femme, rieuse, métallique, vibrante.

Hubert devint pâle et instinctivement il regarda le comte Soménof.

— En vérité, dit M. de Moirmont, vous ne songez plus à cette femme, Hubert?

— Vous l'avez donc reconnue aussi? dit le marquis.

— *Souvenirs et Regrets*, fit Léon de Rosny.

— Allons donc! reprit Hubert, je n'y songe guère. La vérité est que je la croyais à Londres, à Vienne, je ne sais où.

— Parbleu! dit M. de Rosny, elle y est assurément. Ces créatures-là ont le don d'ubiquité. Je me souviens avoir rencontré à Madras une charmante femme bien connue à Paris... Quelle idée de s'exiler à Madras !... Eh bien ! je suis parfaitement sûr qu'elle n'avait jamais quitté la Chaussée-d'Antin, et que tandis que je l'admirais là-bas, on la lorgnait ici, à la première représentation de l'opéra nouveau.

Hubert s'était levé, et l'oreille collée contre la porte, il écoutait.

— C'est bien elle, décidément, mais je voudrais savoir le nom de son cavalier !

— Et que vous importe? fit Serge.

— Assurément, répondit Hubert, je connais aussi cette autre voix !

Il avait déjà mis la main sur le bouton de la porte ; d'un mouvement brusque, il l'ouvrit et se trouva en face d'un grand et gros homme à longs favoris, qui causait avec une jeune femme de tournure élégante. L'homme promena un regard terne sur Hubert, la femme se retourna, et, apercevant le marquis, elle laissa échapper un petit cri qu'elle étouffa rapidement. Hubert était pâle, un peu troublé, et se tenait immobile, en homme qui ne veut certes pas avancer, mais que retient à sa place un sentiment de curiosité. Le gros homme offrit rapidement son bras à la jeune femme et l'introduisit dans un cabinet voisin en jetant à M. de Navailles un regard de haut en bas qui irrita quelque peu le marquis. Il allait peut-être faire un pas, lorsque la voix de Serge le rappela à lui.

— Eh bien, mon cher Hubert, êtes-vous satisfait, dit le comte, et savez-vous à qui vous avez affaire ?

— N'est-ce pas le baron Verrier qui était là? demanda M. de Moirmont.

— C'était lui, répondit Hubert, qui s'était assis & demeurait un peu pâle, songeant au regard que cet homme lui avait jeté.

— Qu'est-ce que le baron Verrier? demanda Serge froidement.

— Ma foi, dit M. de Moirmont, je n'en sais rien. Paris a de ces types très-répandus que tout le monde connaît & que personne ne pourrait expliquer; de noblesse douteuse, dépensant en prodigues une fortune ramassée je ne sais où, toujours au courant des modes nouvelles et du scandale à l'ordre du jour. Vous en connaissez mille de cette espèce. Le baron Verrier me paraît un échantillon complet de la race. Il est célèbre par ses aventures & ses duels. C'est lui qui s'est battu avec M. de Parthes au pistolet, sur un billard. Les adversaires étaient face à face, le pistolet sur la poitrine et un seul des pistolets chargé. Singulier jeu sur ce nouveau tapis vert! M. Verrier devait tirer le premier : il était l'insulté. Il fait feu. M. de Parthes le regarde en souriant. C'était M. de Parthes qui avait le pistolet contenant la balle. Le baron se contenta de dire : « Tiens! C'est moi le gibier! » Et regardant M.de Parthes dans les yeux : « J'espère bien que vous n'allez pas tirer en l'air, au

moins! » M. de Parthes levait déjà le pistolet vers le plafond ; Verrier l'arrêta par un soufflet : « Vous me tuerez maintenant!... — Croyez-vous ? dit M. de Parthes. » Il prit le pistolet & tira en l'air.

— M. de Parthes fut généreux, dit Hubert, qui avait écouté avec une certaine anxiété ; à sa place, j'eusse visé au cœur.

— A quoi bon ? dit Serge.

Et voilà que, grâce à l'incident, la conversation roula sur les duels. En pareille matière, chacun a ses opinions & ses histoires. On causait devant Serge silencieux qui regardait le visage, devenu pâle, de Hubert.

Hubert était un grand jeune homme au front pur, les cheveux longs & noirs, les yeux doux, la bouche fine, un charme presque féminin répandu sur toute sa personne. Sa main était une main de femme ; il y avait dans cette physionomie je ne sais quoi de nerveux & de timide allié à une fougue irrésistible & entraînante. Le visage mobile du marquis reflétait avec une rapidité extrême toutes les sensations, et Serge l'avait vu passer, en moins d'une heure, de la joie sincère & profonde à la tristesse, puis à la curiosité anxieuse, à une sorte de colère, enfin à une certaine indécision où il y avait à la fois de la crainte & de l'attente. Serge contemplait les

sourcils froncés de Hubert, qui, la lèvre inférieure contractée, avait parfois de petits mouvements fébriles dans la main. Quand on parlait, Hubert semblait écouter profondément, quand on faisait silence, il regardait Soménof avec un œil fixe ou retombait dans une sorte de rêverie somnolente. Tout à coup, il parut secouer je ne sais quel cauchemar, et dit d'une voix un peu altérée :

— Messieurs, si nous parlions d'autre chose? Qu'en dites-vous, Serge?

— Vous avez raison, répondit Serge... Aussi bien je hais les duels dans les romans & dans la vie!...

— Ne vous êtes-vous jamais battu, comte? demanda M. de Rosny.

— Jamais, dit Serge, et je n'ai jamais servi de témoin dans un duel.

On se tut.

Serge avait hâte de se trouver seul avec Hubert pour causer plus librement du passé, échanger comme autrefois ses espérances ou ses déceptions — et combien ses espérances étaient devenues moins nombreuses! Il témoigna bientôt le désir d'un peu de repos, on porta un toast dernier, le toast au bonheur du marquis, on ouvrit la porte, et l'on allait se séparer, lorsque le baron Verrier sortit en même temps, la

femme de tout à l'heure au bras & se trouva une nouvelle fois face à face avec Hubert. Cette fois, la jeune femme regarda Hubert en plein visage, avec un sourire qui n'échappa point à son cavalier, et, laissant tomber son bouquet au pied de M. de Navailles :

— *Oh! baron*, dit-elle, comme elle eût dit : *oh! marquis...* mes violettes du pôle!

Et son sourire devint une prière. Il semblait évidemment s'adresser à Hubert. Instinctivement, le marquis se baissa. Mais, au moment où il allait atteindre le bouquet, le baron Verrier posait brusquement le pied sur les fleurs. Hubert se redressa & regarda le baron dans le blanc des yeux.

— Monsieur, dit Verrier, je vous défends de ramasser ce bouquet!

Hubert devint pâle, recula légèrement, et, les paroles étaient à peine dites, que sa main s'appesantissait sur la joue de Verrier.

A son tour, le baron pâlit horriblement; puis sa grosse face devint rouge, il fit un pas en avant, et se heurta contre Serge Soménof qui lui dit d'un ton calme :

— Monsieur est le marquis Hubert de Navailles.

— Eh bien, soit! Il saura donc ce qu'est le baron Verrier!

Le gros homme disparut, entraînant brusquement la jeune femme à demi évanouie. Hubert demeurait écrasé, l'œil à terre, au milieu de ses amis.

— Messieurs, dit Serge, nous nous reverrons demain!... Je reste avec M. de Navailles. On se sépara en échangeant des poignées de main silencieuses. Quand il fut seul avec Hubert, Serge l'entraîna sur le boulevard, Hubert était muet.

— Qu'avez-vous? dit Serge.

Hubert le regarda avec des yeux fixes.

— Je ne sais, dit-il... je suis fou!... A quoi bon cette sotte affaire? Est-ce que je connais cet homme-là, moi?... Puis, saviez-vous à quoi je songeais, pendant le repas? A des pressentiments, à de folles craintes, à la certitude que j'ai d'être tué en duel!

— C'est de la folie, dit Serge froidement.

— Oui, continua Hubert, je le sais... mais je suis ainsi... niaise organisation. Mais encore une fois j'ai toujours cru que je mourrais tué en duel, mon cher Serge!... C'est ridicule, soit! Cela est ainsi. Et ce soir, je vous le dis, pendant ces interminables récits, je me voyais sanglant au rebord de quelque fossé, la poitrine percée, mort, pendant que ma mère... Ah! faut-il vous le dire, j'ai peur... peur! Mais ce n'est pas pour

moi que je tremble, mon ami... Une balle, un coup d'épée... Eh bien ! après? Mais ma mère..., vous avez vu la mort de Louise. Pauvre mère!... Oh ! tout cela est une chose effroyable, mon pauvre Serge ! Voyez, je vous amène dans ce cabaret où je ne vais jamais, j'y retrouve qui ? Une femme parfaitement oubliée, sinon indifférente, nous causons duels, combats, je me heurte contre un duelliste et demain, au moment où le bonheur m'est assuré, il faut que je me batte, bêtement contraint par un mouvement nerveux que je n'ai pu réprimer. C'est stupide ! Et Rosny qui vous demandait si vous vous étiez battu !... Ah ! tenez, mon cher Serge, n'y pensons plus, hâtons-nous de régler ceci... Je me battrai, parbleu ! et je ne tremblerai pas plus que M. de Parthes devant le baron Verrier... Cette sensibilité ridicule, je la dompterai... Oh ! mais c'est que je tremble réellement... voyez... Vous n'êtes pas nerveux, vous, Serge?... Parlez-moi, mon ami, je vous en prie, dites-moi quelque chose, vous ne me quitterez pas la nuit prochaine, n'est-ce pas ? Nous causerons. Vous avez du courage pour deux, vous.

— Enfant, dit Serge en hochant la tête, les lâches comme vous sont des hommes devant le danger. Sans doute il est dur de s'exposer à l'épée d'un spadassin pour une femme dont vous ignorez le nom peut-être... mais ce qui soutien-

dra votre bras armé du pistolet, c'est ce qui l'a poussé tout à l'heure, — l'orgueil !

— Oui, dit Hubert, en relevant la tête... l'orgueil, c'est ma vertu à moi !

— Vous allez rentrer à l'hôtel, continua Serge avec le ton d'un médecin prescrivant une ordonnance. Il faut dormir. Demain nous aviserons. L'hôtel où je suis descendu, à côté de l'ambassade russe, est proche l'hôtel de Navailles. Je vous éveillerai demain.

— Surtout, s'écria Hubert, il faut que ma mère ne sache rien !...

— Elle ne saura rien, dit Serge avec un sourire.

Hubert monta dans sa voiture qui l'attendait. Serge voulut demeurer encore quelque temps sur le boulevard. Les passants devenaient rares; de loin en loin quelques cafés brillaient seuls parmi les maisons éteintes. Le comte prit dans son porte-cigare un *puros* qu'il alluma & songeant à tout ce qu'il venait d'apprendre & de voir en deux heures :

— C'est bête, dit-il, ce Paris !

II

Le portier de l'hôtel de Navailles n'était pas habitué à recevoir des visiteurs de bon matin et il était à peine sept heures lorsque Serge Soménof lui demanda si M. le marquis Hubert était levé.

— Indiquez-moi la chambre de M. le marquis, ajouta le comte. Il m'attend.

Serge trouva Hubert debout, tout habillé & écrivant. Il lui tendit la main, le regarda bien en face et lui dit avec un sourire confiant :

— Voilà qui est parfait, Hubert. Aucune trace d'émotion. Je vous le disais bien que vous ne vous connaissiez pas.

— C'est que j'ai réfléchi, mon ami, répondit Hubert. Puis, une nuit de sommeil après cette soirée d'émotion a remis mes nerfs en état. Vous avez un ami dont vous ne rougirez pas, je vous le promets.

— Voyons, dit Serge, ce Verrier est un duelliste, n'est-il pas vrai ? Savez-vous quelle est son arme préférée ?

— Le pistolet, dit Hubert.

— Et vous tirez?

— Médiocrement

— Nous irons au tir cette après-midi.

— Pourquoi n'irions-nous pas dès à présent? Ma mère dort encore. Je vous présenterai à notre retour.

— Partons, dit Serge.

Hubert commanda deux chevaux.

— Vous souvenez-vous, mon cher Serge, dit-il tristement, du matin où j'ordonnai de seller aussi les chevaux pour vous, pour moi et pour Louise?...

— Je m'en souviens, dit Serge.

— Ah! fit brusquement Hubert en se levant et marchant à grands pas dans la chambre. Encore une pensée de deuil! Mes papillons noirs me reviennent. Je vous jure de les écarter... et de ne plus parler de tout cela!

— Au contraire, dit Serge lentement, parlez-moi toujours de Louise!

Le domestique vint avertir que les chevaux étaient prêts. Serge se mit en selle avec sa grâce habituelle. Au moment où Hubert montait, le cheval se cabra et le pied du marquis glissa dans l'étrier.

— Mauvais présage, dit-il à Serge avec un rire contraint. Un Romain eût reculé.

Ils allèrent aux Champs-Elysées. On entendait déjà dans le tir les coups de feu de quelques amateurs. Serge regardait Hubert, que les déto-

nations ne faisaient pas tressaillir et qui rĕpondait au muet interrogatoire de son ami par un calme sourire.

— Entrons, dit Serge.

Le marquis demanda des pistolets et choisit sa cible. Serge le vit examiner un moment le pistolet, le soupeser, l'armer et étendre le bras vers le but. Hubert logea sa balle dans la boiserie à deux mètres de la cible.

— Je suis maladroit! dit-il en ricanant et regardant Serge qui ne répondit pas. La seconde balle ne fut pas meilleure.

— Toujours à gauche! fit le garçon de tir froidement. Il rechargea le pistolet. Hubert visa, la plaque fut légèrement écornée.

— Mieux, fit laconiquement le gardien.

Hubert s'était retourné vers Soménof.

— Bah! dit-il, et que m'importe! dans ce duel-là je ne suis pas chasseur, je suis gibier, et s'il ne me tue pas...

— Monsieur se bat au pistolet? demanda le gardien avec un étonnement naïf.

Hubert voulut essayer de rire.

— Parfaitement, dit-il, et je me bats avec le baron Verrier!

— Diable! dit l'homme.

Il posa avec soin le pistolet et regarda Hu-

bert du coin de l'œil, avec un sincère sentiment de pitié.

— Il paraît, dit tout bas Hubert en prenant le bras de Serge, que je ne suis pas seul à me croire perdu!...

Serge paraissait soucieux, ne disait mot, et regardait souvent sa montre. La matinée s'avançait. Il était important de se trouver à l'heure convenable à l'hôtel de Navailles pour recevoir les témoins que le baron Verrier ne manquerait pas d'envoyer. Ils remontèrent à cheval. Hubert demanda à la femme de chambre de sa mère si la marquise était levée, et, sur la réponse affirmative, il introduisit Serge Soménof.

Madame de Navailles, avec ses cheveux grisonnants, son beau visage où le chagrin avait imprimé des rides que le temps n'avait osé tracer, ses yeux de mère & son beau sourire bienveillant & attendri, résumait pour le comte Serge toutes les joies & toutes les affections de la famille, purs bonheurs qu'il n'avait pas connus. Il se sentit ému en revoyant la marquise comme il l'eût été en présence d'une mère depuis longtemps abandonnée. Madame de Navailles le reçut d'ailleurs avec une émotion pareille, baisant au front ce mâle visage qui se courbait devant elle, lui qui portait haut le front devant tous. Puis il y avait entre eux une tacite émotion, et ils

songeaient l'un & l'autre à celle qui n'était plus, à ce lien que la mort n'avait pu briser. La marquise s'était assise dans un coin de la cheminée; Hubert se tenait accoudé au dossier du siége, et, assis devant elle, sur une chaise basse, comme un enfant, Serge Soménof la regardait. Le visage éprouvé de la marquise semblait rayonner doucement d'une joie intérieure, et si quelque souvenir faisait venir à ses yeux ces deux larmes qu'elles essuyait doucement, la satisfaction présente amenait un calme sourire sur ses lèvres qui s'ouvrirent bientôt pour des paroles de joie.

— Le malheur, mon cher enfant, dit-elle à Serge, ne peut loger toujours sous le même toit. Vous m'avez quittée éperdue de douleur; vous me retrouvez apaisée & presque consolée. Que vous aviez raison, mon ami, de me dire de vivre pour Hubert. C'est le meilleur & le plus noble des fils. Rien de médiocre dans cette âme droite & pure, et s'il est un cœur d'or, c'est le sien. J'en suis fière... Qu'as-tu donc, Hubert? dit madame de Navailles, en regardant son fils, qui se détournait pour cacher son émotion. Mon cher enfant, ne puis-je pas dire que je te dois les plus chères & les plus douces heures de ma triste vie?

— Votre mère a raison, Hubert, dit Serge, en se levant, et en serrant fortement la main de son

ami. Vous êtes un homme, et, n'ayez crainte, les gens de votre sorte sont toujours récompensés!

— Mon brave Serge! s'écria Hubert, en se redressant sous la fraternelle étreinte du comte... Et se précipitant aux genoux de sa mère : — Comment ne vous aimerais-je pas, comment ne serais-je pas le meilleur des fils, quand je vous ai pour mère, vous, une sainte, la plus tendre, la plus dévouée, la plus noble des femmes?... Ah! s'il me fallait vous quitter...

— Et pourquoi me quitter? dit la marquise en couvrant de baisers la tête de son fils, en la couchant doucement sur sa poitrine; ce mariage nous unit plus étroitement, mon cher Hubert. Le coin du feu, voilà ce qui nous rend l'amour de nos fils volages. Tu resteras ici pour ta femme, pour tes enfants, pour l'amour d'elle & d'eux. Et qui profitera de ta présence, qui jouira de ton heureuse captivité, qui te regardera joyeux, rieur, aimant, aimé, mon cher ingrat? Ce sera ta mère, la vieille marquise, qui apprendra à tes fils comment les enfants doivent aimer leur père!

Elle pressait contre son cœur le pauvre Hubert qui pleurait, pendant que Serge, retiré dans un coin, les regardait en se mordillant la moustache pour étrangler un sanglot.

Tout à coup la porte s'ouvrit, un laquais parut

et annonça qu'on demandait M. le marquis au salon.

— Qui cela ? dit la marquise.

— Je sais, je sais... répondit Hubert en se redressant brusquement. Je reviens, mère ! Il poussa le laquais devant lui & sortit, pendant que la marquise, inquiète, interrogeait Serge du regard.

— Qu'y a-t-il donc, mon enfant ?

— Rien, madame... rien, en vérité, répéta Serge en s'efforçant de rester calme sous l'œil plein de questions de la marquise.

— Le fait est que je suis folle de ne pas comprendre que mon pauvre Hubert a bien des choses à régler, tout un passé en quelques jours... Veillez sur lui pour tout cela, monsieur Soménof. Hubert, vous le savez, est votre frère cadet.

Serge s'inclina, non sans émotion, s'excusa bientôt auprès de madame de Navailles et alla rejoindre le marquis. Il y avait, dans l'appartement de Hubert, deux hommes à tournure semi-élégante semi-militaire qui, assis, se levèrent pour saluer le nouveau venu. Serge leur rendit le salut avec une politesse froide et se rapprocha de Hubert, qui se tenait debout, appuyé contre la cheminée, un couteau d'ivoire à la main.

— M. le comte Soménof, dit Hubert en dési-

gnant Serge... Monsieur est mon ami le plus intime. Vous pouvez parler, messieurs.

Il se tourna vers Serge & lui nomma les deux visiteurs : M. le commandant Duprat, M. Bernard d'Hauterive.

— Je crois, répondit le commandant, que notre mission s'arrête ici, monsieur. Il vous suffira de nous envoyer deux de vos amis. Mon adresse est sur ma carte.

— Parfaitement, répondit Hubert.

Il frappa sur un timbre & ordonna à son domestique de reconduire ces messieurs.

— Maintenant, dit-il, quand il fut seul avec Soménof, faut-il écrire à M. de Rosny?

— J'irai le trouver moi-même, dit Serge. Ne vous inquiétez plus de rien.

Là-dessus, il sortit, prit une voiture de louage et jeta l'adresse de M. de Rosny au cocher.

— Parbleu, dit Léon, je vous attendais, monsieur le comte. Quels sont les témoins du baron Verrier?

Serge lui tendit la carte du commandant Duprat.

— A quelle heure seront-ils chez eux? demanda Léon.

— A deux heures. Il faut partir.

— Ce duel est absurde, dit M. de Rosny. Se battre la veille de son mariage! Il faut que le

diable s'en mêle, mais il aura beau faire, j'espère bien voir Hubert casser la tête à ce baron!

— Je l'espère aussi, dit Serge.

Le commandant & M. Bernard d'Hauterive attendaient en effet. Le commandant fumait sur son divan une longue pipe turque qu'il repoussa pour recevoir les témoins de M. de Navailles, et M. Bernard d'Hauterive qui venait de déjeûner mâchonnait un cure-dent, en fredonnant un air de vaudeville.

— Je vous demande pardon de vous recevoir ici, dit le commandant en montrant les meubles assez mal rangés et les tables encombrées de romans, de papiers, de pipes, de calottes et de tabac, mais c'est l'appartement d'un militaire. On offre ce qu'on a.

— Asseyez-vous donc, conclut M. Bernard d'Hauterive avec un gracieux salut.

— Mon Dieu, dit Serge avec sa froideur élégante, et tout en restant debout, notre visite ne sera pas longue. Vous avez le choix des armes, et nous vous laissons fixer vous-mêmes l'heure & le lieu du rendez-vous.

— Très-bien, dit le commandant. L'arme? Le pistolet. L'heure? Huit heures du matin, ce n'est pas trop tôt, et quant au terrain, le bois de Meudon me paraît un endroit parfaitement choisi.

— C'est convenu, répondit Serge.

— Vous êtes méthodique, mon cher comte, lui dit M. de Rosny en descendant l'escalier.

— Oui. J'ai pour principe de parler peu & d'agir beaucoup, répondit Serge avec un sourire qui n'était pas exempt de mélancolie.

Puis il demeura silencieux jusqu'à la porte de l'hôtel de Navailles.

Quand il connut toutes les conditions du combat, Hubert, qui n'avait pu surmonter depuis le matin certains tressaillements nerveux, se trouva tout à coup plus calme; il remercia Serge et M. de Rosny, puis, assez gaiement calcula ses chances de victoire, prit un de ses pistolets de salon, l'arma, s'écria en riant qu'il était un dieu pour les maladroits comme pour les amoureux, et déclara en fin de compte qu'il n'avait jamais été si confiant et si dispos.

— Bah! disait-il, et ne faut-il pas avoir eu l'émotion d'un combat? On n'est un homme que lorsqu'on a pu entendre le sifflement d'une balle à un pouce de son front. C'est une fièvre que ne connais pas. Quant à craindre quelque chose, du diable si j'y songe! Comment, voyons, j'aurais le bonheur sous la main, là, j'irais le saisir, et une stupide balle couperait brusquement ma joie & celle de ma mère. Je vous garantis que ce n'est pas possible... Dis, n'est-ce pas, Léon?... n'est-ce pas, Serge?

— Je vous promets, répondit Serge, que ce ne sera pas !

Hubert regarda son ami bien en face avec des yeux enfiévrés, et lui saisissant les mains :

— Tenez, dit-il, vous, mon cher Serge, vous donneriez du cœur à toute une armée !

— Eh ! qui sait? fit le comte.

Peu d'instants après, la marquise de Navailles faisait demander à son fils s'il ne pouvait, ainsi que M. Soménof, l'accompagner dans une promenade au bois. Le marquis donna rapidement un coup d'œil à sa toilette, remercia encore M. de Rosny, le pria de venir passer la soirée avec lui & d'amener M. de Moirmont, puis il se rendit avec Serge dans l'appartement de sa mère.

— Vous me pardonnerez tous les deux, dit la marquise, mais je vous ai vus durant si peu de temps ce matin ! Prenez place dans ma voiture. Nous causerons de vous, monsieur le comte, et de vos héroïsmes ; de toi, Hubert, et de ton bonheur.

Dans la voiture, Serge s'était assis à côté de la marquise, en face de Hubert qui détournait plus d'une fois les yeux de sa mère pour les reporter sur son ami & puiser dans son mâle regard une nouvelle force, un nouvel appui. Madame de Navailles ne voyait rien & parlait ;

sa joie un peu attendrie débordait doucement, et elle semblait remercier Dieu, par toutes ses paroles, de lui avoir du moins conservé un enfant. Elle avait prononcé le nom de Louise et un nuage de tristesse profonde avait passé sur le front un peu pâle de Serge. Il se tenait à présent, tête baissée, l'œil fixé sur les coussins de la voiture, muet, rêveur.

— Mon pauvre enfant, dit alors la mère, en lui prenant les mains, vous ne l'avez pas oubliée!

— Moi? dit le comte avec force, et son visage s'illumina soudain, pendant que sa voix prenait des notes éclatantes... Vous parliez de bonheur, madame? Ah! pour moi, le bonheur, c'était elle! La vie est mauvaise aux âmes confiantes. Que d'espérances anéanties!... Et puis, on me voit gai d'habitude, et je passe pour un fou qui traite la vie par le sourire! Je vous jure pourtant bien que ma vie a été brisée le jour où cette sœur de mon âme est morte.

— Serge! Serge! s'écria Hubert, avec un déchirement plein de prière.

Serge comprit qu'il y avait là une faiblesse qu'il ne fallait pas affaiblir encore.

— Vous avez raison, mon ami, dit-il, en prenant la main du marquis... La résignation est un devoir aussi. Il se tourna vers la marquise

et lui demanda pardon des pleurs qu'il lui faisait verser.

— Mon enfant, dit madame de Navailles, je prie tous les jours Dieu qu'il me donne des larmes. C'est la seule rosée qui fasse refleurir les tombes des morts.

Il s'était fait un silence pénible, profond, cruel. Ils songeaient tous à quelque douleur; elle, au passé ; eux, à demain. Hubert secoua le premier cette torpeur lugubre ; il se pencha à la portière, regarda le ciel, les arbres. — C'est bon, le soleil, dit-il. Puis il poussa un petit cri, et se rejeta dans la voiture.

— Jeanne !... dit-il... Ma mère, Jeanne!...

— La fiancée de mon fils, monsieur le comte, dit madame de Navailles à Serge, en lui montrant une jeune fille qui cheminait dans une allée du bois, appuyée sur un grand vieillard droit comme un chêne, et suivie par un laquais en livrée.

— Mais je veux vous présenter, Serge ! dit Hubert, Jeanne vous connaît... Je lui ai parlé ajouta-t-il avec un sourire, de toute la famille!

Sur un signe, le cocher arrêta la voiture; Serge tendit la main à madame de Navailles et Hubert se hâta légèrement pour rejoindre mademoiselle de Flévieux. Serge le regardait gracieux, alerte ; il entendait la marquise, à qui il

avait offert son bras, dire avec l'orgueil des mères : — N'est-ce pas qu'il est beau, mon Hubert? Il vit mademoiselle de Flévieux se retourner tout à coup, comme si elle eût reconnu le pas du jeune homme, s'arrêter, rougir un peu, sourire beaucoup, dire tout bas un mot à son père; — il vit M. de Flévieux tendre la main à Hubert, Hubert saluer, M. de Flévieux s'avancer vers la marquise, madame de Navailles embrasser Jeanne au front avec amour; — et Serge se disait tout bas : — Est-ce que le destin viendra séparer à jamais ceux qui sont faits pour être unis?

— Monsieur le comte, dit Hubert à M. de Flévieux, je vous présente M. le comte Soménof, dont l'amitié est de celles qui honorent, et qui est mon ami.

— M. de Navailles ne m'eût point parlé de vous, monsieur le comte, répondit M. de Flévieux avec le salut cérémonieux du vieux temps, que j'ignorerais mon histoire si je ne vous connaissais pas!

Jeanne regardait Serge un peu curieusement. Grande, svelte, gracieuse, elle penchait sa blonde tête & ses grands yeux bleus semblaient interroger la physionomie à la fois douce & sévère du comte Quand le regard de Serge rencontra le sien, elle rougit, regarda Hubert qui sourit de son trouble, puis se rapprocha de

son père avec une timidité ravissante. On devinait d'un regard, à ses mouvements, à sa voix pure, à son œil franc, à sa grâce à peine épanouie, tout ce qu'il y avait de séductions dans ce corps souple et de naïves & profondes tendresses dans ce cœur que le nom de Hubert faisait battre pour la première fois.

Serge la vit assez longtemps pour la trouver charmante; il la salua respectueusement, serra la main que M. de Flavieux lui tendait et dit doucement à madame de Navailles en regagnant la voiture :

— Les mères seules savent bien choisir !

Hubert regardait encore, par la portière, Jeanne qui, lentement, marchait au bras de son père; le soleil, à travers les feuilles, éclairait de temps à autre comme s'il n'eût brillé que pour elle cette jeune fille et faisait rayonner ses cheveux blonds, illuminait son doux sourire... Hubert regardait et peu à peu ses yeux se remplissaient de larmes.

— Tu pleures, mon enfant ? dit la marquise.

— Ma mère, fit Hubert, c'est de bonheur !

Et Serge, tout bas, pour lui seul, répétait ce mot :

— De bonheur !

Une heure après, le comte Serge Soménof sonnait à la porte du baron Verrier, Il entra, donna sa carte & attendit. Machinalement il regardait

les tableaux et les meubles ; c'était un luxe miroitant, des bronzes choisis sans goût, une ou deux peintures criardes, des nymphes à chair blanche, des statuettes de Pradier ; sur un guéridon le roman du jour dont on avait coupé les premiers et les derniers feuillets en épargnant ceux du milieu ; dans une coupe, des cartes portant les noms d'hommes ou de femmes à la mode, étalées avec une certaine ostentation, des potiches chinoises, sur la cheminée deux antiques, que le baron avait achetés non point à cause de leur valeur artistique, mais parce que le latin ne brave pas seulement l'honnêteté dans les mots. Au bout d'un court instant, le laquais rentra, priant M. le comte de passer dans la salle de tir. Serge trouva le baron Verrier dans une superbe galerie, garnie d'un divan qui la longeait tout entière et dont les murailles ornées de panoplies étincelaient comme un musée d'armures. Le baron était là, en veste rouge passementée de noir, la cravate lâche, le cou libre, et un pistolet à la main. Il causait avec un élégant à longs favoris qui fumait son havane en s'étendant sur le divan.

— M. le comte, dit-il, en jetant le pistolet & en s'avançant au devant de Serge avec une affabilité un peu affectée, est-il donc survenu quelque changement dans l'affaire en question que

vous venez vous adresser à moi et non à mes témoins ?

— Il n'est rien survenu, monsieur, dit Serge. Je viens vous entretenir d'affaires toutes personnelles.

— Je suis à vos ordres, fit le baron. Parlez, monsieur !

Serge s'inclina.

— Je vous demande pardon, M. le baron, dit-il froidement, mais c'est à vous seul que je voudrais parler.

A son tour le baron Verrier salua.

— Tu entends ? dit-il à l'homme du canapé... Mon cher bon, je te fais mes excuses... Les affaires avant tout. D'ailleurs, tu n'as plus rien à me dire ?

— Rien aucunement. Nous ne soupons point ce soir?

— Impossible.

— A demain donc. Le déjeuner, à quelle heure?

Le baron regarda Serge Soménof, qui semblait ne pas écouter.

— Voyons, dit Verrier... Le duel est à huit heures... Il faut bien deux heures pour revenir de là-bas. Attendez-moi à dix heures.

—A dix heures! cabinet 4, dit l'autre, c'est convenu ! Mais que c'est donc ennuyeux, cher, que

Ce cauchemar d'un homme éveillé devint bientôt si insupportable et si effrayant, que Gontran se leva & quitta la salle à manger sans savoir où il allait. Il se jeta sur le premier fauteuil qu'il aperçut et là, seul, étouffant le bruit, fermant les yeux, il demeura longtemps la tête dans ses mains.

Il lui semblait que son cerveau entrait en ébullition ou qu'une légion de gnômes, — *blue devils*, diraient les Anglais, — s'y ébattaient pour le taquiner.

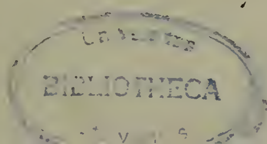
— Mais, en vérité, se dit-il au bout d'un moment, je perds la notion exacte des choses. Pourquoi suis-je dans ce salon? Comment y suis-je venu? Pourquoi ai-je quitté la table?...

Il ferma les yeux & revit aussitôt le sourire railleur de M. de Bermont.

— Oh! cet homme, fit-il, je le hais! Mais qui est-il? Le filleul de madame de Rigny?... On ne m'en avait jamais parlé... Eh! Non, mille fois non, c'est bien le meurtrier d'Hélène; Viecz Baglanovick aussi le reconnaîtrait!

Et il songea que M. de Bermont avait regardé Mlle de Rigny comme autrefois il avait regardé Hélène. Cette pensée fit monter le sang au cœur de M. de Rouvre, qui rentra brusquement dans la salle.

Cette fois, par un singulier contraste, le vi-



sage de M. de Bermont lui parut fort paisible et même avenant. Le pâle jeune homme était en ce moment absorbé dans la dissection d'une aile de perdrix et il ne daigna pas lever les yeux sur son ennemi. Mais mademoiselle de Rigny ne quittait pas M. de Bermont du regard. Le marquis s'en aperçut et brusquement son courroux revint.

Gontran remarqua d'ailleurs que M. de Bermont affectait de refuser certains plats réputés excellents. M. de Bermont dévorait les mets saignants & mangeait à faire rougir un riche négociant anglais ou une jeune allemande couronnée de cheveux blonds & de wergiss-meinnicht. Cet appétit, tout naturel & qui n'avait rien de la boulimie, parut à Gontran une voracité sauvage. A coup sûr, un homme qui avait des mains aussi blanches, qui regardait Louise avec des regards aussi éloquents, un homme qui se nourrissait aussi bien, ne pouvait être qu'un vampire. Telle est la logique des hommes qui changent rapidement en convictions leurs appréhensions ou leurs espérances.

M. de Rouvre rentra chez lui bien persuadé que la Providence, en le mettant en face du vampire de Presteg, lui assignait un rôle important : celui de délivrer d'un tel monstre la famille de Rigny. Et c'était mieux qu'un rôle qu'il avait à

remplir, c'était un devoir. Comment viendrait-il à bout de sa tâche? Là était la question. Il réfléchirait, mais, à coup sûr, il agirait bientôt, et se montrerait parfaitement implacable.

Gontran passa une nuit fort agitée. Toutes les superstitions de sa jeunesse, tous les contes bleus ou noirs dont l'avait bercé sa nourrice, toutes les lectures effrayantes de ses premières années, toutes les études malsaines en matière d'alchimie, de nécromancie & de magnétisme de ces derniers temps se combinèrent pour lui procurer les visions les plus épouvantables et les rêves les plus compliqués. Le matin le trouva brisé, livide, anéanti. Il se leva presque avec peine, courut chez la comtesse & lui déclara tout net ce qu'il pensait de M. de Bermont.

— Allons donc! fit madame de Rigny, ne vous moquez pas de moi, monsieur le marquis. Je lis d'ailleurs dans votre jeu : vous êtes jaloux.

— Moi, jaloux!

— De M. de Bermont, eh! oui, vraiment. Vous savez qu'il m'a demandé la main de Louise et vous trouvez tout simple de vous débarrasser d'un rival en le traitant de vampire.

Elle riait; Gontran devint pâle et lui dit en tremblant :

— Je vous en conjure, Madame, éloignez M. de Bermont de votre maison. Superstition ou

folie, je sens que cet homme apporte le malheur avec lui. Il n'est pas l'inconnu de Presteg, soit, il est le jettatore de Paris. Ce n'est pas lui qui a tué Hélène, je le veux bien, mais c'est lui qui tuera Louise!

— En vérité, marquis, dit la comtesse en pâlissant à son tour, songez à ce que vous dites. Une pareille supposition est insensée, c'est une calomnie, M. de Rouvre...

— Dites aussi que c'est une lâcheté! s'écria le marquis. Mais j'aime Louise, moi. N'est-elle pas ma fiancée? Oh! je la sauverai et peut-être, comtesse, la sauverai-je malgré vous! Ma foi, ce M. de Bermont, s'il le faut, je le tuerai!

— Mais vraiment, dit madame de Rigny, vous êtes fou, M. de Rouvre... Quelle humeur belliqueuse! Ce que Dante appelle *la luxure de sang* vous a-t-il envahi?... Ne savez-vous pas, fit-elle en riant, qu'on ne tue point les vampires?

— Si fait, répondit froidement M. de Rouvre, lorsqu'on leur arrache le cœur pour le brûler & en jeter la cendre au vent.

Cettte fois la marquise frissonna, recula involontairement et regarda avec terreur cet homme, couvert d'une redingote à la mode suprême, et qui tenait, dans ses mains gantées de frais, un chapeau de forme anglaise. Il avait un pantalon coupé par Renard, des bottines vernies, des cols

anglais, & jouait avec un stick de Verdier tout en parlant de tuer un homme, là, simplement parce qu'il le soupçonnait de vampirisme.

Ce fanatique en mac-farlane était réellement terrible ; l'œil fauve, les dents serrées, les lèvres violettes, il eût effrayé une femme moins courageuse que madame de Rigny. A demi-rassurée, la marquise raconta en peu de mots l'existence de Victor de Bermont. C'était l'homme le plus « convenable » du monde, le moins féroce & le plus affable, un peu froid, très-méticuleux, érigeant l'hygiène en dogme, assez enthousiaste pour aimer, assez égoïste pour être aimé, spirituel sans viser à l'esprit, d'une fortune médiocre mais considérable puisqu'il économisait beaucoup; vivant retiré, ne se prodiguant pas, ennemi du monde mais non des hommes, capable de tous les dévouements, qui sait? mais, incapable du plus léger caprice; bref, un parti enviable & peut-être envié.

Gaston se retira sans être convaincu. Il ne vit qu'une chose dans tout cela, c'est que la comtesse songeait à donner sa fille à M. de Bermont. Et sa rage alors fut au comble ; l'amour-propre cette fois venait en aide à l'égarement, & de bonne foi il s'écria qu'il fallait sauver Louise à tout prix avec l'accent des croisés poussant leur *Diex el volt !*

Le soir même, Gontran savait que M. de Bermont habitait dans la rue Rodier un entresol étrangement meublé, disait le portier, — qu'il rentrait régulièrement à minuit et ne sortait jamais de sa demeure avant midi ; enfin, qu'il avait un domestique allemand du nom de Gerder... Toutes ces circonstances parurent excessivement romanesques au marquis de Rouvre. Quelle idée d'abord de s'établir rue Rodier ! Le quartier est presque désert, la rue étroite. Il faut terriblement aimer la solitude pour l'habiter. Puis cette régularité de conduite, ces mœurs réglementées, cette vie disciplinée, — qu'était-ce donc sinon la preuve que M. de Bermont cachait quelque secret terrible ? Encore M. de Rouvre ne disait-il rien de l'allemand Gerder, qui venait corroborer toutes ses suppositions.

Dès ce moment, l'esprit de Gontran ressembla vraiment à une fournaise. Il conçut mille projets disparates ; il eut, comme un publiciste célèbre, une idée au moins par jour pour se débarrasser de l'homme qui le gênait. Il voulait d'abord le provoquer, mettre deux amis à sa disposition & le tuer. Mais quel moyen vulgaire pour se défaire d'un vampire ! Il chercha autre chose.

Ses visites à l'hôtel de Rigny devenaient plus rares. Il remarquait que la comtesse le recevait avec une sorte de froideur. Comme il parlait de

mariage, madame de Rigny lui fit un jour une réponse évasive. Il insista, demanda qu'on fixât la date : Madame de Rigny répliqua que Louise était bien souffrante.

— Parbleu! s'écria le marquis dont les yeux lancèrent des flammes. C'est ce misérable, c'est lui!

— De qui parlez-vous? demanda la comtesse.

— Je le tuerai, fit M. de Rouvre sans répondre.

Il laissa madame de Rigny entièrement convaincue de sa folie.

— Pauvre garçon! dit, le soir, mademoiselle Louise, à qui la comtesse faisait part de ce malheur. Pourvu que M. de Bermont ne finisse pas de même, ajouta-t-elle avec un soupir.

La comtesse embrassa Louise au front en lui jurant qu'il n'y avait pas là de danger.

Gaston était rentré chez lui la tête perdue. Instinctivement, son regard se porta tout d'abord sur une panoplie qui ornait son cabinet. Les yeux de M. de Rouvre ressemblaient à des émeraudes et jetaient des lueurs vertes en se fixant sur les yatagans recourbés, sur les kriks malais et sur les revolvers aux crosses luisantes.

Tout à coup, il bondit sur un petit poignard espagnol, le détacha de la muraille et le regarda longuement.

Le poignard venait de Tolède & datait du XVI[e] siècle. Sur la poignée, en forme de croix, s'enlaçaient les chiffres de la *santa Maria virgen*, & sur la lame un artiste inconnu avait gravé une inscription pieuse :

Por rey, por patria
Por Jesus, por Maria.

— L'arme est bénite ! dit Gontran. C'est avec cela que je le frapperai !

Il sonnait le lendemain à la porte de Victor. Gerder vint ouvrir ; le valet de chambre était seul.

— Combien veux-tu que je te donne pour me laisser pénétrer ici, demain, après minuit? dit Gontran.

L'Allemand regarda le marquis d'un air profondément ahuri. Gontran répéta sa question.

— Mais, *t'abord*, qui êtes-*fous?* dit Gerder.

— Je suis le marquis de Rouvre, je ne suis ni un voleur, ni un malfaiteur... Je veux arriver jusqu'à ton maître pour lui couper une mêche de ses cheveux durant son sommeil. C'est un pari que j'ai fait, comprends-tu-cela?

— Du moment que c'est un pari ! fit Gerder.

Il tendit la main sans façon & Gontran la remplit d'or.

M. de Rouvre arrivait le soir même, dans la nuit. Gerder vint ouvrir doucement sans lumière.

— Est-ce *fous*, meinherr? dit-il.

Il sentit encore quelques louis se glisser dans sa main.

— Oui, c'est *fous!* — *Fenez*, ajouta-t-il.

Il conduisit Gontran à travers une vaste chambre, dans une alcôve qu'une veilleuse éclairait.

— Le voici! dit-il alors en montrant son maître endormi.

M. de Bermont était blême, et dormait les yeux entr'ouverts. Ses mains blanches étaient suspendues au ciel du lit par des attaches de velours, & ses cheveux, enfermés dans une sorte de toque de couleur rouge. La lumière éclairait d'une façon sinistre ce profil maigre que contractaient parfois les étreintes du sommeil.

— Eh bien! dit Gerder en voyant Gontran regarder fixement le dormeur, coupez-lui la mèche!

Gontran sentit une sueur froide le couvrir tout entier; ses cheveux se hérissèrent & un frisson douloureux l'agita; il recula, avança, recula encore.

— Hâtez-vous, dit Gerder. S'il s'éveillait!...

— Il ne s'éveillera pas, répondit Gontran.

Gerder le vit se pencher sur M. de Bermont; il entendit un cri terrible & aperçut le marquis livide, la bouche contractée, qui se relevait & gagnait la porte à reculons.

M. de Bermont était toujours dans son lit, pâle, inanimé. Seulement, ses yeux fixes s'étaient ouverts, & la veilleuse éclairait le manche du poignard qui lui avait traversé le cœur.

Gerder crut prudent d'avertir la police. Le commissaire accourut.

— Mon maître, dit l'Allemand, était un homme rangé, qui vivait scrupuleusement, réglant son appétit, ses besoins, & couchant les bras en l'air pour avoir les mains plus blanches. Il n'avait pas d'ennemis; je ne sais pourquoi cet homme l'a assassiné. Arrêtez-moi, mais ne me tuez pas. Je ne suis pas son complice; je suis innocent!

On arrêta le marquis de Rouvre au moment où il allait se brûler la cervelle. Le marquis ne fut pas même jugé. Après les rapports des médecins, on l'enferma chez le docteur B..., où il est encore. C'est le fou le plus doux et le plus calme de cette maison d'aliénés. Sa fureur s'est calmée; il se croit maintenant l'époux de la fée Urgell & passe son temps à rimer des ballades en l'honneur de sa belle éthérée.

Mademoiselle Louise de Rigny, qui s'est consolée de la folie de M. de Rouvre & de la mort de M. de Bermont, vient d'épouser M. de Langeterre, un de ces jeunes gens chauves qui avaient accueilli par des sourires bienveillants mais incrédules, le récit de Gontran de Rouvre.

Le soir du mariage, le membre de l'Institut, dont il a été question plus haut, déclarait, en matière d'aphorisme, que parfois le scepticisme a du bon.

Sans doute. Mais il ne faudrait pas trop répéter cet adage — par le temps qui court.

LE CONTE D'UN JOUR DE PLUIE

Chantepleure, un matin, s'éveilla dans l'intention *d'accorder sa lyre*. Il se contenta de tailler son crayon, jeta ces verselets sur un calepin, déchira le feuillet & l'envoya à son journal :

Les échotiers, cette semaine,
Enregistreront le retour
Annoncé depuis la quinzaine
A Paris (chef-lieu de la Seine)
Du printemps, ami de l'amour.

Avec une galante pose
Il se promenait, l'œil mutin,
La dent saine, la lèvre rose
Et causant comme Méry cause
Sur le boulevard, ce matin.

Vêtu de vert, couleur de l'herbe,
Quoique vieux il a le pied sûr,
Et ce sempiternel imberbe
Porte sur son blason superbe
De Cupidon sur fond d'azur.

C'est l'enfant gâté de la terre,
Libre, capricieux, changeant,
Donnant ses baisers sans mystère,
Et, comme il aime sans notaire,
Il est adoré sans argent.

« — Or, il faut que les bois feuillissent ! »
Dit-il, et soudain, étonnés,
Rajeunis, les oiseaux frémissent,
Les marronniers épanouissent
Leurs éventails tout chiffonnés.

Ils sont bien timides encore
Les bourgeons ; un instinct secret
Leur dit d'attendre avant d'éclore;
Souvent le soleil qui les dore
N'est qu'un imprudent indiscret.

Mais on hume des maux de tête
Dans l'air chaudement parfumé,
Et le soir, après quelque fête
Un méchant rhume vous arrête.
(Que c'est triste un homme enrhumé !)

Comme un recors il vous accroche
Ce maudit rhume et tout un mois
Il vous faut du jujube en poche,
Puis le terme d'avril approche...
C'est bien le printemps cette fois !

Chantepleure mit ensuite ses bottines & sortit. Il sortit même sans parapluie. Pourquoi? pour cent mille bonnes raisons, & la première c'est qu'il n'en avait pas.

— Et bénie soit cette raison, nous dit le soir Chantepleure. Si j'avais eu un parapluie, je n'aurais pas à vous raconter le *Conte d'un jour de pluie*.

Je l'avais remarqué déjà, dit Chantepleure, dans un petit théâtre où j'allais souvent autrefois. — *Il* y jouait du violon, pendant qu'on chantait, sur la scène, des couplets niais sur des airs de vaudeville, & *il* s'acquittait de sa tâche en conscience ; *il* avait un air de tristesse navrante qui me frappa quand je le vis pour la première fois. Cette tristesse était le caractère distinctif de sa physionomie. Ses traits avaient pris, & pour toujours, le pli cruel de la douleur. C'était un homme jeune encore, trente ans à peine, mais courbé avant l'âge, les cheveux gris, le front ridé. Il avait un certain hochement de tête sénile qui faisait mal ; je l'entendais quelquefois parler, ce qui lui arrivait rarement. Sa voix était faible, plaintive & brisée.

Donc il pleuvait, ce jour-là, il pleuvait à torrents. Les rues inondées devenaient des Rhins en miniature, des Rhins parisiens. Je me réfugiai sous une porte cochère en attendant que l'orage cessât. C'est là que je le revis. Il attendait comme moi. Lorsqu'il m'aperçut, il me reconnut sur-le-champ. Il ébaucha un salut à mon adresse, & je le lui rendis avec une sorte de respect. Il avait en lui je ne sais quelle majesté mélancolique, la majesté du malheur. Il devint un peu rouge, puis se mit à regarder la rue d'un œil fixe. L'eau tombait toujours ; les

passants couraient à toutes jambes pour éviter ce déluge, et, la pluie redoublant, ils se jetaient, désésperés, dans quelque asile semblable au nôtre.

Un gamin vint à passer, mouillé jusqu'aux os, & narguant la pluie. Sa petite blouse bleue se collait, toute trempée, sur son petit corps si frêle, l'eau ruisselait de tous ses membres, & il chantait. Il chantait d'un air narquois ce vieux refrain : *Il pleut bergère !*

Il pleut, il pleut, bergère,
Rentre tes blancs moutons.

A cet air-là, continua Chantepleure, je vis mon musicien secouer la tête, se reculer légèrement dans la pénombre que faisait la porte, et (non, je ne me trompais pas), je vis une larme couler de ses yeux. Instinctivement, je me rapprochai : il murmurait, à voix basse, des paroles sans suite. Il soupirait profondément. Je me sentis ému, je lui pris la main sans trop me rendre compte de ce que je faisais, et je lui demandai : — Qu'avez-vous ?

— Ce que j'ai, dit-il avec amertume, oh ! mon Dieu, rien ; je souffre, je souffre d'un souvenir ! Vous avez bien entendu cet air-là : *Il pleut, bergère !* Cet air me fait bien mal. Quand je l'entends, il faut que je pleure. C'est une sottise, mais c'est plus fort que moi. Si vous saviez !...

Et pourquoi, ajouta-t-il, ne le sauriez-vous pas ? C'est une histoire que j'ai déjà bien souvent contée à des indifférents. Vous me connaissez. Je ne sais pourquoi je me sens atttiré vers vous. Je vous ai vu bien souvent là-bas. Pourquoi n'y venez-vous plus ?

Quant à mon histoire, elle est bien simple. Vous la connaissez, monsieur ; elle est peut-être la vôtre. La banalité, c'est la vie, après tout. Voilà dix ans que je suis au théâtre ***. Dix ans. Il y a dix ans, sur cette même scène, une jeune fille chantait chaque soir d'une voix fraîche des couplets semblables à ceux qu'on y entend encore. Elle s'appelait Madeleine. Je l'aimais. Et je l'aimais bien. Elle n'avait pas une de ces beautés qui fascinent, mais elle me plaisait. Le bonheur, en ce temps-là, pour moi, était de venir prendre place sur une chaise de musicien, et, tout en l'accompagnant de mon violon, de l'écouter quand elle chantait ! On a beau prendre toutes ces pauvres filles de théâtre pour des créatures perdues, il en est de saintes, il en est de sages. Madeleine était sage. Elle jouait ses rôles en petite vierge jetée tout-à-coup au milieu des coulisses. C'était pour sa grâce, pour son charme & pour sa vertu que je l'aimais. Je n'avais garde de le lui dire pourtant. Je ne lui parlais presque pas. Quand sa robe me frôlait, par hasard, dans les

couloirs, je devenais tremblant. Il y avait long temps déjà que je l'aimais ainsi. Ne raillez pas l'amour timide : le véritable amour, voyez-vous, c'est l'amour enfant.

Un jour, (un jour de pluie, comme celui-ci,) je la rencontrai, comme je vous rencontre; nous étions près de mon petit logis, & je lui offris de s'y réfugier. Elle accepta en riant. Nous montâmes. Mon cœur battait. J'étais seul avec elle! Je la regardais, & j'avais envie de pleurer. « — Savez-vous, me dit-elle tout-à-coup, quel est ce jeune homme qui vient, chaque soir, aux fauteuils d'orchestre & qui porte une cravate rose? Voilà deux jours qu'il m'envoie un bouquet. » Je me sentis pris d'un soudain accès de colère, & je lui dis : — « Je le connais, mais que vous importe? C'est un petit sot, riche & prétentieux, comme les autres. Est-ce que vous avez gardé ses bouquets? — Tiens, fit-elle, et pourquoi donc pas? » Je croyais rêver. Quoi! Madeleine!... Je ne la reconnaissais plus. Je demeurai muet. Elle allait de long en large, par la chambre, en chantonnant, et justement cet air de tout à l'heure!

Il pleut, bergère!

Quand la pluie eut cessé, elle voulut partir. — Madeleine, lui dis-je, songez-y! Laissez

de côté les conseils mauvais & les moqueries perfides. Ne les imitez pas, ces pauvres folles qui dépensent sons compter leur vie et leur beauté. Ne les écoutez point. Vous ne leur ressemblez pas, Madeleine. L'existence qu'il vous faut, c'est celle de la famille, le calme, le bonheur paisible. Eh ! regardez-vous donc, si gentille & si frêle ! Que deviendriez-vous, au milieu d'elles ? Il faut être né pour l'orgie, si l'on veut y vivre, si l'on veut en vivre ! — Madeleine, c'est un frère qui vous parle. — Madeleine, ma pauvre Madeleine, ma bonne Madeleine, prenez garde !

Elle se prit à sourire.

Elle me dit :

— Merci !

Puis elle partit.

Il pleuvait encore, huit jours après. Il pleuvait. La nuit était noire. Le spectacle venait de finir. Elle s'enveloppait, Madeleine, dans un petit châle d'été, et fredonnait, fredonnait encore son air favori :

Il pleut, il pleut, bergère !

— Comme vous êtes joyeuse ! lui dis-je.

— Oui, me répondit-elle, je suis gaie. On ne peut pas toujours pleurer. Elle s'éloigna, et je la suivis de loin.

Elle descendait, chantant encore, le petit escalier du théâtre. A la porte, je la vis parler avec je ne sais qui, un jeune homme. Elle lui tendit la main. Il lui donna des fleurs. J'entendis un éclat lointain de son petit rire, & je m'arrêtai suffoqué. Ils montèrent ensemble en voiture. Cette fois, je me sentis faiblir. Le sang me remonta au cœur, je souffris bien, & je m'évanouis. Quand je revins à moi, je dis : — Ce n'est rien! une maladie de cœur! Rien, encore une fois. Cela se passera! Et je partis. Il pleuvait toujours.

Il pleut, il pleut, bergère!

Oh! la lugubre chanson, monsieur; quand je l'entends, vous l'avez vu, je pleure. Quel air navrant, dans son enfantine simplicité! *Il pleut, bergère!* Écoutez quelles notes plaintives; comme cela est triste, mouillé, glacé déjà. Rondes du premier âge, chansons de l'enfance, vous êtes attristées déjà, et vous sentez les larmes!

Il pleut, bergère!

dit une voix de gamin qui passe.

Et une autre voix qui conduit une ronde répond :

Les lauriers sont coupés!

Il pleuvait encore, six mois après, un jour d'hiver, pendant que je suivais, presque seul,

le corbillard du pauvre. Il pleuvait. L'eau était froide. Je tremblais; mais c'était de la fièvre. Ma pauvre Madeleine! Elle était là, dans cette bière que mes yeux ne pouvaient quitter. Elle était étendue, raide, sous ce drap noir, usé & troué. Madeleine, Madeleine, je l'appelais tout bas: Madeleine! Elle ne répondait pas. Elle était morte! Morte de cette vie factice qui consume le sang, la tête & le cœur; morte, de ce qui donne aux autres l'insolence & le luxe; morte, parce que, pauvre oiseau trop jeune, elle avait quitté, sans savoir voler, le nid doux & chaud où elle était blottie! Elle est là-bas depuis dix ans, & je ne l'ai pas oublié. On n'aime en sa vie qu'une fois. Celle que j'ai aimée s'appelle Madeleine. Je l'aime encore. Je me souviens.

Il n'y a que deux seuls biens véritables en ce monde : l'Espérance & le Souvenir.

Il ne pleuvait plus. Le soleil risquait déjà de pâles rayons.

— Au revoir, me dit-il. Au revoir!

Il me quitta.

— Mes amis, conclut Chantepleure, je ne l'ai jamais revu!

HISTOIRE D'UNE GANACHE

I

Il se nommait Jean-Claude Meunier, et demeurait au bourg de Sirian, où son père avait une ferme. C'était un grand garçon déjà, mais un peu frêle & très-timide. Il avait vingt ans, & plus, et c'est à peine s'il osait parler à Catherine Bernard, qu'il adorait.

Catherine était une petite brune, accorte & rieuse, un franc cœur. Elle aimait bien Claude Meunier, mais seulement d'amitié. Ce n'était point cela que demandait Claude. Pourtant, je me trompe. Il ne demandait rien.

Il aimait Catherine, voilà tout. Il l'aimait, parce qu'elle était jolie, & parce qu'elle était bonne, parce qu'elle l'appelait : « Mon ami Claude » & qu'elle ne se moquait point de lui,

comme la plupart des fillettes du village. Il l'aimait parce qu'il l'aimait, quoi!

II

On parlait beaucoup, alors, par tout le canton, du grand Placial, le beau fermier qui ne trouvait point de cruelles.

Placial était un faraud, beau parleur, beau danseur, bruyant chanteur; il n'y en avait pas un comme lui pour animer une frairie. Aussi bien, l'appelait-on la clef des cœurs. Il souriait de ce surnom & n'en était pas moins fier pour cela.

Voilà qu'un jour le beau Placial s'aperçut que Catherine Bernard était jolie. Il résolut de s'en faire aimer, & comme la pauvre fille avait la tête folle & le cœur croyant, elle l'aima bien vite,—& s'en repentit plus promptement encore.

Placial l'abandonna bientôt, & elle devint toute triste & toute pâle. On eût dit une fleur sans soleil. Elle languissait comme pour mourir.

— Or ça, Catherine, lui dit un jour Claude Meunier, vous êtes vraiment affligée & vous gardez pour vous seule le secret de vos peines. Suis-je pas votre ami & ne pouvez-vous point m'en donner au moins la moitié à porter?

Elle le regarda, tout en pleurant. Il avait l'air si affligé & si bon, qu'elle parla. D'ailleurs, on a toujours besoin de confier sa douleur à quelqu'un.

Elle dit tout au pauvre Claude, & Claude, devenu blême, pensa qu'il allait mourir. Son cœur se gonflait & l'étouffait.

— Ah! pauvre Catherine! s'écria-t-il en éclatant en sanglots. Pauvre Catherine!

Elle lui avait dit qu'elle allait être mère, et que son père, à elle, le vieux Bernard, le sergent Bernard, comme on l'appelait, un vieux qui avait fait les campagnes de l'Empire, allait tout savoir.

— Eh bien! non, dit Claude, il ne saura rien.

Il alla trouver Placial & lui dit :

— Tu vas épouser Catherine!

Placial se mit à rire.

— Tu refuses?

Placial riait toujours.

— Eh bien! dit Claude, tu es un lâche & un misérable. Ne me parle plus dans la rue, je te souffléterais.

Il sortit & courut droit au logis du père Bernard. Catherine était là.

— Monsieur Bernard, dit-il, je ne suis pas riche, mais j'ai de l'ordre, de bons bras & de l'ardeur au travail. J'aime votre fille Catherine. Voulez-vous me la donner pour femme?

— Prends-là, dit le vieux Bernard.

Catherine était pâle, & ne disait rien — mais dans un coin de la chambre elle pleurait.

III

La noce eut lieu sans grand fracas, en famille. A la fin, Claude dit à sa femme.

— Ma bonne Catherine, tout le passé est passé, il est oublié, & l'avenir est à nous. — Je t'aimerai toujours beaucoup. Aime-moi un peu & ce sera assez!

Au bout de six mois de ménage, Catherine mit au monde un fils. Ce fut un grand scandale. On en rit beaucoup à Sirian, et Placial plus que les autres. Mais, un jour, Claude, ce petit Claude, aux membres grêles, aux blonds cheveux, au regard doux, prit le grand gaillard par le milieu du corps & le réduisit au silence, à coups d'arguments solides. La scène avait lieu sur la grand'place. Le beau Placial, meurtri, se releva au milieu des huées, et, depuis lors, on ne se moqua de Claude que tout bas.

— J'ai eu tort de me fâcher, pensait Claude cependant; il est vrai que ce n'était pas moi qu'ils insultaient, mais Catherine!

Catherine se montrait toujours une bonne &

digne femme. C'était un ménage heureux en dépit de tout. L'enfant grandissait. Claude avait voulu qu'il portât son nom. Il l'appelait son fils. Catherine aimait son petit à en perdre la raison, ce qui n'est pas commun, chez nous, où les paysans préfèrent leurs bœufs à leurs enfants. Vraiment, elle ne vivait que pour lui. Elle l'embrassait tout le jour durant; né du malheur, le petit Claude lui inspirait peut-être encore plus d'amour.

— Aime-le bien, aime-le bien, disait Claude, — je l'aime peut-être encore plus que toi.

Il aimait l'enfant parce que celui-ci était la joie de Catherine & sa vie même. Le brave homme n'avait pas assez d'attentions & de soins pour sa femme. Les beaux esprits du canton & les philosophes du café Napoléon en haussaient les épaules.

Claude les laissait faire. Il était heureux.

IV

Le petit Claude était poutant devenu un homme, et Claude lui-même allait se changer en vieillard. Ses cheveux grisonnaient. Il avait des rides. Mais toujours jeune d'humeur, et, comme autrefois, naïf & bon, croyant à tout,

excepté, peut-être, au mal ; fidèle, dévoué, rieur à ses moments, légèrement causeur — radoteur, disait-on — en un mot, un bonhomme.

Sur ces entrefaites, le petit Claude tira au sort ; il eut un numéro mauvais. Claude n'était pas riche. Catherine ne lui avait rien apporté en dot. On s'était toujours privé pour faire élever le petit comme un monsieur. Il savait lire, écrire, compter. On lui avait appris la grammaire, l'histoire, la géographie, l'arithmétique. Si vous lui aviez demandé la date de la mort de Néron ou de l'avénement de Charlemagne, sans nul doute il vous eût répondu. Mais l'achat de toute cette science avait coûté gros : Claude était presque pauvre. En hypothéquant ses biens & même en les vendant, on ne pouvait parvenir à rassembler une somme assez forte pour acheter un remplaçant. Il faut vous dire qu'on avait la guerre, en ce temps-là, et que les hommes coûtaient cher. Un soldat à l'armée, c'était presque un homme mort.

Catherine se désolait. Elle disait souvent :
— J'en mourrai, moi aussi !

Et Claude hochant la tête : Non pas, non pas, répondait-il.

Cependant l'époque approchait où les conscrits devaient partir. Malgré toutes les démarches & tous les efforts, on n'avait pas trouvé

d'argent. La mère, toute maigre & effarée, sanglotait à fendre l'âme.

— Pourquoi te désoles-tu, ma bonne Catherine ? lui dit un jour, doucement, Claude. Ton fils est-il déjà parti ?

Et comme toujours :

— Ah ! si on me le tue, je mourrai ! dit-elle.

Un matin, le vieux Claude embrassa Catherine & sortit. Le soir, il ne rentra pas. On le chercha partout. Catherine pressentait un malheur.

On retrouva le corps de Jean-Claude Meunier, dans le grand étang de Marsaloux. Non loin de l'étang, dans l'herbe, un paysan ramassa un papier.

— Qui donc sait lire l'écriture ? demanda-t-il.

Une fillette prit la chose & lut :

« Les fils de veuve ne partent pas, Catherine. »

L'AMPHITHÉATRE

I

C'est une bien horrible chose qu'un amphithéâtre de dissection.

N'entrez pas là, car vous y verriez dans toute son effrayante nudité, dans son déshabillé atroce, cette terrible & pâle mort, si belle quelquefois, lorsqu'elle s'enveloppe du péplum de la tragédie!

Tout y est affreux, tout y est ignoble.

Sur une vingtaine de tables de marbres des cadavres gisent, jetés au hasard, comme des paquets & dans des poses dégoûtantes à voir.

Aucune majesté, aucune funèbre illusion. S'il y a terreur, c'est une terreur sinistre & sale.

O les pauvres gens, qui meurent ainsi pour qu'on étale leurs corps sur ces impurs carreaux, — et pour qu'un carabin leur vienne ouvrir le ventre, tout en fredonnant un air de vaudeville!

II

Une fois, j'y suis entré, — et, presque aussitôt, saisi, écœuré, j'en suis sorti.

C'est qu'ils sont si cruellement laids, si cyniquement étalés, vraiment, qu'on ne peut bien longtemps supporter ce spectacle.

De chaque côté, une rangée de tables, et, sur chaque table, deux cadavres au moins...quand il n'y a pas un *amas* de petits enfants morts...

Oh! les enfants, il y en a beaucoup... pâles, froids, horribles, amoncelés à faire peur...

Pauvres petits êtres, dont les joues étaient roses, et qui se lutinaient peut-être, une semaine avant, sur l'herbe, au soleil!...

Il y a des femmes... il y a des vieillards...

Oh! Hans Holbein, Hans Holbein, oui, c'est là ta danse macabre!...

C'est là ton horrible tableau, tes hideux personnages... Oui, la nuit d'avant, ils dansaient & se tordaient dans une valse infernale, mais le jour les a surpris, et ils sont retombés sur leurs dalles de dissection, éclopés, coupés, tailladés, et conservant encore quelqu'une de ces bizarres contorsions que tu sus leur donner dans ton horrible galop...

III

Des membres épars, des poitrines ouvertes, des crânes défoncés, vous voyez tout cela...

C'est comme un champ de bataille, où vous ne trouvez rien de cette lugubre poésie que la gloire fait encore planer sur le front pâli des héros...

C'est le réalisme de la mort par la misère, par la faim, par la maladie...

Ah ! vous voulez de la majesté, là ? Regardez !

Les troncs sont détachés, les jambes sciées; la chair tombe en lambeaux, les yeux sont vitreux & éteints, les lèvres contournées, les mains crispées...

Loin ! loin ! Allez plus loin !... Il n'y a là que l'affreux, l'horrible, le cynique...

Allez ! il n'y a là que le laid, le repoussant... il n'y a là que le vrai !...

IV

Comment s'était-il endormi là, ce jeune homme ?... Quoi ! pouvait-il reposer dans ce charnier, respirer dans cette sentine, et dormir dans cet enfer ?

Il dormait...

C'était presque un enfant...

Il était pauvre & travaillait... le jour, à l'amphithéâtre, la nuit dans sa mansarde ; la nuit, sur les livres, le jour, sur les corps...

Il était pauvre, et n'avait pas mangé, ce jour-là, car il fallait payer sa chambre...

De fatigue & d'inanition, il s'était endormi. — Il s'était endormi dans l'amphithéâtre...

V

On l'avait oublié...

Les garçons, par mégarde, avaient mal inspecté...

Il dormait, il dormait parmi tous ces cadavres, et d'un sommeil aussi profond que le leur...

VI

C'est une légende qu'on chante en vers, à l'hôpital, lorsque les bistouris taillent les muscles, et que les scies brisent les crânes... c'est une légende...

Quand minuit sonna, il dormait toujours, et, sur les tables de pierre, — lentement, lentement, se soulevaient les cadavres...

A travers les carreaux des fenêtres pénétraient les rayons de la lune qui, toute pâle, regardait cela.

Elle vit les morts bâiller longuement sur leur séant, s'étirer comme de bons bourgeois qui s'éveillent... Elle les vit sauter à bas de leur lit glacé, elle les vit courir & danser debout, sans linceul, sans cris, — en silence.

Il dormait, il dormait toujours.

C'est une légende.

VII

C'est une légende.

Tous en rond, gambadant, sautillant, tressautant, comme des fous épileptiques; tous en rond, se tenant par la main, ils se mirent à courir par l'amphithéâtre, — un tournoiement vertigineux pareil aux rondes des goules & des sorcières aux heures de sabbat.

Il dormait toujours.

Les cheveux au vent, — tout déchiqués, sanglants, informes, les morts s'approchèrent de lui. — Il y avait des hommes & des femmes, des enfants & des vieillards, éclopés, tordus, hachés, rongés, fouillés, vidés...

Ils appuyèrent sur lui leurs mains glacées,

et, aussitôt, il s'éveilla & poussa un grand cri...

— Ah! carabin, carabin, disaient-ils... ah! carabin, tu nous a disséqués, — tu nous a volé notre chair, nos fibres, nos boyaux, notre cervelle... Ah! carabin! carabin! carabin!...

Et, dans leurs mains, il vit des bistouris, des scies, des trocards, des sondes, instruments aigus, longs, terribles... Il se prit à trembler & cria : Grâce!...

Mais les morts ne l'écoutaient pas.

Au jour levant, sur les tables de pierre, les morts avaient repris leur place; mais il y avait dans la salle un cadavre de plus, — un cadavre disséqué par des mains habiles.

VIII

C'est une légende, qu'on chante en vers, à l'hôpital.

A PROPOS DE CHIENS

CONTE HUMORISTIQUE

I

Mon oncle Dominicus, que vous ne connaissez probablement pas, était né en pleine Allemagne, dans une rue étroite de Francfort-sur-le-Mein. Son père était aubergiste à l'enseigne de la *Divine Sauer-Craût*. Quiconque n'a pas mangé de *sauer-craût* chez le père de mon oncle Dominicus n'a, en vérité, rien mangé ; quiconque n'a pas bu de bière fraîche sous les tilleuls de sa grande allée doit s'en repentir toute sa vie car il n'est rien de tel maintenant dans aucune auberge de notre blonde Germanie.

Mon oncle Dominicus était fier de cette gloire paternelle — au reste, sa seule fierté, puisque le

cher homme ne regrettait qu'une chose, à savoir d'être né homme au lieu d'être venu au monde dans la peau de n'importe quel individu de la race chien.

Mon oncle Christophe-Hermann-Dominicus Becker mettait le plus petit des quadrupèdes au-dessus du plus intelligent de ses amis.

Je voulus un jour lui prouver que le plus souvent les animaux se laissent commander par leur instinct, que seul cet instinct les pousse à satisfaire leurs appétits, que ces appétits sont égoïstes, que l'égoïsme... Mais je n'eus point le temps, hélas! d'achever ma dissertation.

J'avais reçu de mon oncle Dominicus un coup de pied violemment appliqué; la porte de sa chambre s'était bruyamment refermée derrière moi. Je sortis dans la rue, et, de rage, je rendis à un chien qui passait le coup de pied que je venais de recevoir.

— Eh! mein heir, s'écria aussitôt une grosse voix, vous en agissez librement avec Méphisto! Demeurez donc, s'il vous plaît!

C'était un gros major, à longue moustache qui me saisit par le collet, tandis que l'abominable Méphisto aboyait en me mordant les jambes.

— Lâchez-moi, tarteifle!

— Je vous tiens, et vous me rendrez raison!

— Eh! mille excuses, parbleu!... Vous m'étouffez!

— Oui, oui, ce n'est pas tout. Ah! vous maltraitez Méphisto!

— Prenez-vous-en, mille diables! à mon oncle Becker... avec ses manies!...

— Que le diable emporte votre oncle Becker et vous aussi! Voyons. Des excuses à Méphisto. De suite!

— Hein?

Je demeurai abasourdi & je regardai le major. Il ne riait pas!

— Des excuses à Méphisto! répéta-t-il.

— Moi? des excuses... à un chien? Vous êtes fou!

Grand Dieu! Je vis mille lumières assemblées du coup que je reçus au milieu du visage. Quelle était lourde, la main furieuse du gros major!

— Ah! je suis fou, dit-il. Chien d'étudiant! Canaille!

Je lui rendis son soufflet sur la face.

— Allons! allons! battons-nous, dit-il.

— Battons-nous, répondis-je.

Et cet affreux Méphisto, qui aboyait toujours en sautant après moi! Mon pantalon se frangeait horriblement sous ses dents aiguës, et j'aurais volontiers étranglé le maudit animal.

II

— Monsieur, servez-moi de témoin, je vous prie. Je vais me battre.

— Oh! volontiers! dit le passant. Je suis homme de lettres. Il me faut un duel pour la nouvelle que je vais publier dans l'*Arminius, revue de Germanie.* Je suis enchanté de vous rencontrer. Là, j'ai mon calepin. Je prendrai des notes. A vos ordres, mein herr!

Nous arrivâmes au clos de *Alte Jacob Strasse.*

Le major avait rencontré un officier de son régiment. Celui-ci tenait les épées.

Nous nous battîmes bravement, et, comme j'avais amplement raison (je le crois du moins), je reçus un grand coup d'épée dans la poitrine.

— Pauvre jeune homme! dit alors le major Krüdner... Ah! combien je regrette... Ah! mon Dieu!

Et il se désolait, et il levait les yeux au ciel. Moi, je lui serrais la main, car il faut, dans ces sortes d'affaires, déclarer que celui qui vous tue ou celui que vous égorgez, est le meilleur, le plus brave, le plus digne de vos amis.

Je demeurai trois semaines au lit, entre la vie & la mort. Quand je fus guéri, je me rendis chez

mon oncle Dominicus. Il m'ouvrit ses bras, et je l'embrassai avec effusion.

— Et dorénavant, me dit-il, ne t'avise plus de frapper de faibles êtres qui... que...

III

Il y avait alors, dans la maison de mon oncle, une demoiselle charmante & que j'aimais beaucoup.

Elle se nommait Gretchen & vivait avec sa mère. Oh! comme Gretchen était jolie! Figurez-vous la Marguerite de Goëthe avec notre costume moderne, Marguerite sortant de l'église, Marguerite avant le Docteur.

J'ai compté que je lui ai fait plus de vers qu'Homère n'en a mis dans son *Iliade* & son *Odyssée* réunies; mais je vous jure que je n'ai jamais osé lui en montrer un seul. Depuis longtemps je voulais d'ailleurs lui parler & lui dire que je l'adorais : l'occasion me manquait toujours. Une fois, cependant, je la rencontrai dans l'escalier. Elle allait, je crois, à la messe. Je m'approchai. Elle baissa les yeux. Je tremblais, et pourtant j'allais parler, mais Freyschütz, le gros chien de mon oncle Becker, descendit tout à coup & Gretchen se recula pour lui faire place.

Je montai un degré pour me garer, et quand le chien fut passé, *elle* était déjà à l'étage inférieur.

Une autre fois, je la surpris à sa fenêtre, qui faisait face à la mienne : elle chantait. Je pris ma flûte & j'accompagnai son *lied*. Elle s'arrêta. Je me tus alors. Puis elle reprit son chant, et je l'accompagnai encore.

Sa voix était émue, troublée, mais elle continua. Elle se trompait quelquefois, elle s'arrêtait, puis prenait la mesure sur moi. J'étais, sans contredit, l'homme le plus heureux du monde, lorsque tout à coup, un des dogues de mon oncle vint japper sous la fenêtre, et cela pendant si longtemps, que Gretchen impatientée, s'arrêta tout court & ferma aussitôt la fenêtre.

Je bondis, je saisis un pot de fleurs qui se trouvait là, sous ma main, et je le lançai sur le chien maudit, qui s'enfuit en grognant, la queue entre les jambes.

Mon oncle me blâma, comme bien vous pensez, de cette action qu'il qualifia modestement du nom de guet-apens. Puis il me demanda si je regrettais, consciencieusement, de l'avoir commise.

— Sans doute, répondis-je.

La vérité est que je me mordais les poings de n'avoir point assommé l'affreux dogue.

Un jour, enfin (ou plutôt un soir, puisque la

nuit commençait à venir), je me trouvai seul, bien seul, avec Gretchen.

C'était au fond du jardin, sous l'allée de tilleuls, où s'étendait l'ombre. Tout était silencieux. On n'entendait, par les airs, que le sourd bourdonnement des phalènes, des sphinx & autres insectes du soir.

Je me sentais ému, mais je ne manquais cependant pas de hardiesse. Je lui parlais tout bas. Je lui pris la main. Elle tremblait, ma belle Gretchen! J'enlaçai dans mes bras sa taille souple. O ivresse!

Je la sentais défaillir frissonnante. Tout bas je murmurais des paroles d'amour. Mon visage s'approchait de son visage, mes lèvres de ses lèvres. Mon cœur battait. Elle se pâmait d'émotion & sans doute d'amour, quand...

Oh! mon oncle Dominicus, vous porterez toujours le fardeau de ce crime!

Je me sens âprement mordu à la jambe. Je pousse un cri. Je tombe à terre, maugréant, criant, hurlant, furieux! C'est un des chiens de mon oncle Becker qui vient de sauter sur moi. Il aboie. Je crie. Il mord. Je frappe. Il se roule sur moi. Je me roule sur lui.

Et pendant que je lutte à terre contre le molosse en furie, au-dessus de moi j'entends un rire argentin, frais, implacable, un rire de jeune

fille qui se moque, le rire de mon amante, le rire de mon idole, le rire de Gretchen!

Elle rit. Elle rit toujours. Elle rit sans trêve, elle rit sans pitié!

Puis elle s'enfuit, elle s'enfuit en courant pendant que, d'un effort puissant, je repousse mon bourreau, et je me relève meurtri pour la suivre.

IV

Mes amours étaient envolées!

Gretchen se maria quinze jours après avec un lieutenant de la garde de l'empereur.

Je me désolai. Je voulus mourir. Je chargeai même, je crois, un pistolet, et puis j'oubliai à la fois mes pensées de suicide & d'amour, parce que je fis la rencontre de mon ami Franz Bohbenger, qui m'entraîna loin de Francfort pour me consoler.

V

Quand je revins, je ne pensais plus à Gretchen.

J'allai trouver mon oncle qui me reçut avec contentement & me fit bon visage. Il était entouré, comme auparavant, de ses chiens maudits.

Un matin, je lui fis visite dans sa chambre.

— Je vais à la chasse, lui dis-je. Lequel de vos chiens dois-je prendre ?

— Ah! ah! dit le vieux Dominicus, avant de répondre, tu reconnais donc, entêté, l'utilité du chien ?

Et son visage s'épanouit joyeusement.

— Sans doute, lui dis-je, il est certaines occasions...

— Ah! ah! ha! ha! tu es vaincu, *mein gott*, vaincu!... Prends *Der Teufel* & tu m'en diras des nouvelles. C'est un limier consommé. Il découvre le gibier, et comme un chasseur tyrolien débusque l'isard. Va! n° 149. A droite, dans le chenil. Adresse-toi à Christian.

Je partis avec *Der Teufel*, grand chien à poil ras, noir comme le démon dont il portait le nom, vif comme du mercure & bruyant comme la cloche de notre cathédrale, et je sortis de la ville avec mon fusil en bandoulière.

Une fois en plaine, nous nous mîmes en chasse, et *Der Teufel* fit lever, presque coup sur coup, deux compagnies de perdreaux que je ne pus tirer, car j'avais le soleil sur le visage.

Ces deux occasions une fois manquées, il ne s'en présenta plus une seule durant le jour.

Je revins vers la ville, harrassé, altéré, affamé, car mon compagnon maudit avait profité d'une

halte pour happer les provisions que contenait ma carnassière.

Je passais devant une ferme, songeant au repas qui m'attendait, l'esprit plein de soupe à la bière & de sauer-craût fumantes, les narines humant par avance les parfums de ces plats succulents, lorsque, derrière moi, j'entendis des cris furieux d'hommes & d'animaux.

Je me retournai.

C'était *Der Teufel* qui poursuivait, la gueule ouverte, les oies, les canards & les poules de la ferme.

Les volatiles fuyaient en poussant de grands cris devant le quadrupède ; leurs ailes battaient, leurs pattes couraient. Les mères essayaient de défendre leurs petits, et ceux-ci se pressaient tout effrayés contre elles.

— Arrière, chien maudit! criait le fermier.

Et il courut sur *Der Teufel*, lorsque parut un molosse énorme qui se précipita sur *mon compagnon*, pendant que le fermier piaulait : Ksiss! ksiss! Allons! allons! hardi! Arrange-moi ce coquin comme il le mérite, Gerl!

Je ne pus m'empêcher de secourir le chien de mon oncle Becker, et je lançai un coup de crosse à Gerl, le gros dogue.

Aussitôt le fermier, armé d'un bâton, s'élança sur moi. Il me frappa. Je ripostai. Il appela ses

gens. J'étais seul. On me roua de coups, et on me laissa étendu sans connaissance sur la route.

Quand je revins à moi, je vis, gisant à mes côtés, le fatal *Der Teufel,* qai geignait à fendre certainement l'âme de mon oncle Dominicus. Il était blessé, morsuré, tout sanglant. Mais j'étais si furieux que je le laissai hurler & que je l'abandonnai sans remords.

— Qu'as-tu fait de *Der Teufel* ? dit mon oncle dès qu'il me vit de retour.

Je montrai mes coups & mes blessures.

— Voilà ce qu'il m'a valu, dis-je.

— Bon. Mais où est-il ?

— Là-bas... Je ne sais où... Sur la route.

— Tu l'y as laissé ?

— Comment donc ! Et il y est mort sans doute.

— Misérable ! homme sans entrailles ! indigne neveu !

Et me voilà encore une fois bousculé, rudoyé, meurtri. C'était un homme nerveux que mon oncle Dominicus. J'allai rouler au bas de l'escalier & j'eus toutes les peines du monde à me relever. Puis je m'enfuis en courant comme un fou, poursuivi par la voix glapissante du vieux *canophile* qui, de sa fenêtre, m'accablait d'invectives & fulminait sur moi toutes ses malédictions.

Je dus, dès-lors, renoncer à le revoir jamais,

car il ne me pardonna de sa vie, et quand le vieillard trépassa, j'appris qu'il avait laissé tous ses biens à mein herr Johann Costermans, le célèbre médecin des animaux, à charge pour l'héritier d'entretenir la meute entière du testateur, clause que je ne regarde point comme légère.

VI

Ainsi j'étais déshérité!

Triste chose.

Depuis, sans fortune aucune, je me retirai à Pforzheim, où je vis plus que modestement avec les quelques thalers que me procure ma place d'employé dans les bureaux de MM. Otto, Beghem sohn & Compagnie.

L'ÉDITION PRINCEPS

Toqués! toqués!

(Gavarni.)

I

Il y avait, une fois, à Paris, deux bibliomanes. L'un se nommait Hovius, je crois ; l'autre Jean Macrin.

Une haine corse, implacable & féroce, les divisait depuis longtemps & les a divisés toujours.

Vérone a eu ses Capulez et ses Montaiguh, Florence ses Gibelins et ses Guelfes, Paris — les quais de Paris ont eu Jean Macrin et M. Hovius.

Hovius avait enlevé à Macrin une édition elzévirienne d'Horace.

Macrin avait ravi à Hovius un volume *aldin*, contenant je ne sais quel roman de Longus, dont le titre vous intéresserait fort peu, si je me le rappelais assez pour vous le citer.

Qu'il vous suffise de savoir (et cela vous suffira, j'en suis persuadé), que Macrin haïssait Hovius, et que celui-ci, dans son humeur bilieuse, se promettait d'illuminer sa bibliothèque le jour de la mort de son implacable rival.

II

M. Pierre-Paul Hovius se promenait, — plutôt stationnait, un jour, sur le quai Voltaire, bouquinant, flairant, cherchant, fouillant, dérangeant, faisant une véritable chasse aux livres avec un acharnement au moins égal à celui des chasseurs de perdrix ou des tueurs de lions.

Qui ne les a vus, les bibliomanes, dans leur tâche incessante ? L'œil au guet, le cou tendu, le front penché, les mains avides, hâletant d'espoir & de craintes, pâles d'émotion, respirant à peine, les pupilles dilatées, la bouche entr'ouverte, ils se penchent sur l'étalage poudreux du bouquiniste, lisant, en hâte, les titres des livres en vente, et si leur vœu le plus ardent se réalise tout à coup, s'ils déterrent, dans cet amas de vieux papiers rongés de vers où moisissent tant de gloires, quelque édition avidement cherchée, leur regard s'allume, leurs joues blafardes

se colorent, leur poitrine, rétrécie par leurs attitudes penchées, se dilate, et, plus fiers qu'Archimède, ils poussent alors, comme lui, un triomphant, un orgueilleux : *J'ai trouvé*!

III

Maître Hovius, tout entier à ses recherches, la face appliquée contre les bouquins, ne faisait guère attention à certain personnage qui, à deux pas de lui, comme lui courbé sur les boîtes du marchand, furetait, avec une égale ardeur, dans les feuilles de papier noirci.

Cependant, si notre dit Hovius eût regardé ce personnage, il l'eût certainement reconnu, car s'était son acharné rival, Jean Macrin, ce Macrin qui lui avait enlevé l'édition aldine de Longus.

Vous vous figurez, j'en suis sûr, mes deux bibliomanes vieux, cassés, parcheminés, ratatinés comme la belle Baldour au retour de son Pécopin. — Vous ne vous trompez qu'à demi, mais vous vous trompez.

Hovius était bien, à la vérité, âgé de soixante ans au moins, mais il avait encore de la prestance, une figure pleine quoique pâle, une carrure athlétique & un ventre de Gargantua.—

Mais Macrin était jeune, assez bien tourné, élégant autant que sa passion lui permettait de l'être.— Il avait, en trois mots, trente-deux ans, trente-deux dents, et trente-deux mille livres de rentes. De tout cela, il n'utilisait guère que les rentes, qu'il entassait dans ses vingt ou trente bibliothèques. Quant à ses dents, et à sa jeunesse, il mangeait peu, et prouvait encore moins qu'il savait être jeune.

IV

Après avoir remué une centaine de brochures et autant de livres reliés, nos deux collectionneurs se redressèrent presque en même temps et, faisant ensemble un geste qui signifiait : il n'y a rien pour moi, là-dedans, — ils se dirigèrent l'un vers l'autre sans le savoir.

Quand ils s'aperçurent, chacun d'eux fit un soubresaut & recula d'un pas ; — puis, réprimant leur ardeur peu amicale, ils se saluèrent, et d'une voix où il y avait comme du miel versé dans du vinaigre :

— Comment vous portez-vous ? dirent-ils.

Le propre de ces haines terribles est la dissimulation.

— Je ne vais point mal... au contraire...

— Tant... *mieux !*

— Cela me fait bien plaisir !

— Ah ! à propos, monsieur Hovius... le ballet des Franchois et Hollandois en Brabant, copie de 1635, in-12 — vous savez ?...

— Eh bien ?... fit Hovius, l'œil hagard.

— Eh bien ! je l'ai découvert, mon cher ami.

— En vérité ! et ou cela sans indiscrétion ?

— Chez un épicier, mon excellent Hovius, au moment où cet ignare allait en faire peut-être des cornets de tabac ou des papiers à chocolat !

— Vous avez toujours de la chance, Macrin !

— J'ai le *flair*, voilà tout ! Mais cela suffit.

— Oh ! le flair, le flair ! — Je dis la chance ! — et je le repète, la chance ! ... Après tout, mon très-cher, la trouvaille n'est pas si éclatante !

— Hem ! hem ! est-ce bien votre avis ?

— Que répondriez-vous, si je vous disais que j'ai chez moi la ballade d'Eustache Deschamps : *Quand reviendra notre Roy à Paris ?* — 1389, mon bon !

— 1389 ! vous dites ?

— 1389, Eustache Deschamps. Ballade authentique !

— Ah ! mille Elzévirs ! ...

— Hein ! qu'en pensez-vous ?

— Moi ?... moi, ce que j'en dis ?... Mais, je.... Rien ! rien ! Vous avez de la chance, voilà tout !

— Dites de l'intelligence, mon ami!

Là-dessus ils se séparèrent — plus irrités que jamais, & chacun se disant à part soi :

— Étrange chose, la jalousie! — Eh bien ! il se couperait deux doigts de la main pour avoir fait ma trouvaille !

V

Un mois après—(peut-être deux, qu'importe) ! — Hovius & Macrin se rencontrèrent encore:

— Eh bien ! dit Hovius, — qu'avez-vous découvert, cette fois ?

— Oh ! oh! bien des choses, fit Macrin, qui n'avait rien trouvé.

— Comment, bien des choses ?

— Eh oui, les *Commentaires de César* —édition de Trivulce—les *Fastes d'Ovide*, les... les... Ah! justement, l'édition *princeps* de *l'arbre des Batailles* — in-4° —Mayence, 1398...

— *L'Arbre* de Honoré Bonet? fit Hovius.

— Justement !

Hovius éclata de rire, de ce rire pantagruélique qui ferait pâmer un pendu.

—Eh bien ! balbutia Macrin tout déconcerté... qu'avez-vous donc?

Il regardait Hovius d'un air hébété, et maître Hovius riait toujours.

— Expliquez-vous !

— Ma foi, dit Hovius, quand son hilarité se fut calmée, c'est bien simple.

— Mais enfin...

— Vous ne pouvez avoir l'édition *princeps* de l'*Arbre des Batailles*...

— Et pourquoi cela ?

— Pour une raison bien simple.

— Et, cette raison ?...

— Est que je possède, moi, cette édition, *corvo albo rarior* ... Ah ! ah ! ah ! ami Macrin, ah ! ah ! ah !

Et le vieil Hovius de rire — mais de rire... Et Macrin de devenir blanc, puis rouge, puis blanc encore, puis vert... C'était un spectacle curieux.

VI

Macrin ne pouvait parler, tant son émotion était grande. Le fou-rire empêchait Hovius de prononcer une parole.

Ils demeurèrent ainsi, tous deux, face à face, l'un, comme l'incarnation bruyante de la gaité; l'autre, comme la morne statue de la tristesse. A vrai dire, ils n'avaient aucune raison sage pour être ainsi.

VII

—Il faut pourtant que j'aie ce livre, se dit Macrin, dès qu'il fut seul dans son logis, aussi plein de bouquins que les landes le sont de broussailles. — Oui, il faut à tout prix que cet ouvrage m'appartienne, ouvrage unique, splendide, inappréciable. Ah ! sur quelle herbe enchantée a donc marché ce maudit Hovius ?

La possession de l'*Arbre des Batailles* était donc l'idée fixe du bibliomane Macrin. Il lui fallait à tout prix ce livre, il ne pouvait vivre sans lui, ou plutôt ce livre était sa vie, son âme. — Là où était l'*Arbre des Batailles*, là était aussi le cœur de Macrin.

Il alla trouver son adversaire acharné, Hovius, car il s'était mis en tête de *voir* cet angélique in-4o. Malheureusement voir n'est pas avoir, et si ce proverbe est vrai pour quelques-uns, combien encore est-il plus vrai pour les collectionneurs !

Après avoir dévoré des yeux le livre d'Honoré Bonet, mais seulement à travers les carreaux de la bibliothèque du triomphant Hovius, Macrin s'en revint chez lui, plus découragé et plus amoureux que jamais !

VIII

Tortures inexprimables que n'a pas pu prévoir le terrible poëte qui écrivit l'*Enfer* ! — Incessants désirs, toujours inassouvis ! Appétences démesurées, mais impuissantes. Rages convulsives. Désespoirs de damnés. Telle était la vie du lamentable Jean Macrin, depuis qu'il savait l'édition *princeps* de l'*Arbre des Batailles* entre les mains de l'infernal Hovius.

— Cet Honoré Bonet, se disait-il quelquefois, a bien composé, outre l'*Arbre*, un livre intitulé : le *Songe du Prieur de salon* ou l'*Apparition de Jehan de Meun*, et ce livre doit, lui aussi, avoir une édition *princeps* — édition qu'on pourrait trouver ; mais est-ce que ce livre est quelque chose, comparé au trésor sur lequel, comme un idiot, Hovius a été mettre la main ? — Non ! non ! Après l'*Arbre des Batailles*, il n'y a plus de livres. Il n'y en a plus. Ah ! comment pourrai-je jamais posséder cette perle précieuse ?

Il cherchait, il cherchait, mais en vain.— Problème impossible auquel la patience ou le génie ne pouvaient apporter de solution. Hovius irait-il se dessaisir jamais de ce qu'il appe-

lait une chose plus rare qu'un corbeau blanc? Il eût été sot de le penser. — Mais, que faire?

Il y avait, il est vrai, un moyen assez simple, de se procurer l'*Arbre des Batailles*. Seulement cette simplicité était par elle-même encore bien compliquée. Tout simplement il s'agissait d'enlever par la force ce qu'on ne pouvait avoir par la légalité.

Je vous jure bien que cette pensée-là était venue à l'esprit de Macrin.

IX

Sur ces entrefaites, maître Hovius mourut. — Macrin avait déjà remarqué que cet homme avait le cou gros. Une attaque d'apoplexie emporta, en une nuit, l'infatigable collectionneur.

En apprenant cette nouvelle, mons Macrin tressaillit & songea aussitôt à l'*Arbre des Batailles*.— Il lui sembla que le ciel s'ouvrait, car, à coup sûr, la veuve d'Hovius allait mettre en vente la bibliothèque de son mari, et alors dût-il sacrifier une partie de sa fortune, il aurait, en toute propriété, le livre d'Honoré Bonet.

Mme veuve Hovius fit, en effet, une vente après décès, et les livres de feu Hovius, catalogués par lui-même, furent mis à l'encan, et, pendant six soirées de suite, les salles de l'hôtel

de la rue des Bons-Enfants ne se désemplirent pas d'amateurs.

Mais l'infortuné Macrin n'y parut pas. Il avait vu, dès la publication du catalogue, que l'édition *princeps* de l'*Arbre des Batailles* ne figurait point dans cette vente, et, de suite, il était allé en demander la cause à la veuve Hovius.

— C'est, lui avait répondu la vieille, parce que mon mari m'a fait jurer de ne jamais me dessaisir de ce livre.

X

Macrin maigrissait, jaunissait, s'ossifiait à vue d'œil. De nuit en nuit, il devenait plus triste. Il se promenait quelquefois sous les fenêtres de la veuve Hovius & les regardait avec une telle expression que plus d'un se disait que c'était là un amant épiant la demeure de sa maîtresse. — Ah ! la belle maîtresse qu'une édition *princeps* in-4° !

Un jour, la veuve Hovius lui dit :

— Il y aurait un moyen d'arranger tout cela.

Macrin faillit devenir fou de joie. Il la pressa de s'expliquer ; mais elle s'y refusa, et il partit comme de coutume, le cœur ulcéré, les yeux pleins de larmes.

Le malheureux ne se prit-il pas à rimer des alexandrins en l'honneur de l'édition *princeps?*

Il lui disait :

Ah ! je t'aime, vois-tu, je t'aime, chère idole,
Dont le titre en ma nuit vient, brille et me console.
Je t'aime, livre pur, et gémis comme toi
De me voir loin de toi, de te voir loin de moi !

Je veux bien croire que ce pauvre Macrin faisait, à ses moments lucides, de meilleurs vers que ceux-là.

XI

— Enfin, dame Hovius, vous me direz quel était ce moyen dont vous m'avez parlé !

— Vous le voulez? fit la vieille femme. — Eh bien ! ce moyen est de m'épouser !

— Vous épouser ? Vous !

—Moi ! J'ai juré que ce livre n'appartiendrait jamais qu'à mon mari. Or, si vous devenez mon mari...

— Vous épouser ?

— Encore une fois, oui. — Vous ne le voulez pas?

— Moi ? — Oh ! s'écria Macrin ; mais j'accepte, mais je suis heureux, mais... Comment, n'est-ce que cela?... Ah ! que ne le disiez-vous

plus tôt !... Vous épouser !... Marions-nous, mère Hovius, marions-nous !

Et, ce disant, il sautait, il dansait, il embrassait à l'étouffer la veuve Hovius, qui devenait rouge lie-de-vin sous ses baisers.

XII

Voilà, déjà, je parie, cher lecteur, un quart-d'heure que vous vous êtes dit :

— Allons donc! tout cela n'est-il pas impossible ! Est-ce que cela peut arriver ?

Et vous avez raison, ma foi. Ces choses sont impossibles.

Pourtant, je vous le dis, — ce conte n'est pas un conte.

Passons.

XIII

Le 18 juin d'une année quelconque M. Jean Macrin épousa, par devant M. le maire et M. le curé, Mme veuve Marguerite Hovius.

Tout le jour durant, il fut pâle, agité, inquiet, impatient, car il attendait anxieusement l'heure de minuit !

C'est qu'à cette heure-là, faute d'autre chose, sa femme devait lui accorder enfin l'édition princeps, la seule ambition de ce mari d'espèce rare.

Macrin regardait, à tout moment, la pendule qui n'avançait pas à son gré, et certes il eût voulu que le temps prît, par hasard & pour une fois, une allure plus vive que de coutume.

Si le temps se laissait influencer par nos éperons, il prendrait le galop. Mais il a peur de s'essoufler et *se hâte lentement.* On dit que le temps est un grand maître. J'en suis persuadé.

Enfin minuit sonna.

Macrin poussa un cri de joie bruyant, victorieux.

Puis il sauta sur le bras de *son épouse* & l'entraîna *vertigineusement* dans la chambre nuptiale.

XIV

— Eh bien, dit alors le bibliomane, ce livre... Où est-il ?...

— Attendez, *mon ami*, fit l'ex-veuve Hovius. Attendez.

Elle prit, dans un tiroir, une petite clet que Macrin vit briller tout à coup comme une étoile

et ouvrit un petit coffret dont elle tira, avec précaution, un vieux livre relié en rouge.

Macrin bondit & arracha ce livre des mains de sa femme; puis le regardant d'un œil illuminé par un feu étrange :

— Le voilà ! le voilà ! dit-il en le feuilletant avidement... Oui... c'est bien lui ! *L'Arbre des Batailles!* Il est à moi !— Le beau, le splendide volume! Reliure veau, exemplaire unique, non rogné,—et là, là, cette date ineffaçable... 1398!... Ah ! madame Hovius, madame Hovius, embrassez-moi, je suis bien heureux !

— Cher ange, dit la vieille en se précipitant dans les bras du jeune fou.

Ils se tinrent un moment embrassés, hélas !— puis Macin repoussa sèchement sa femme et se reprit à feuilleter l'*Arbre des Batailles*.

Il n'en pouvait croire ses yeux. Il dévorait ce livre, il le respirait, il l'embrassait. — Il riait comme un enfant, il chantait, il disait des vers... il parlait d'amour à ces feuillets imprimés ! Jamais, depuis des années, jamais il n'avait ressenti une pareille joie. C'était l'apogée de la félicité, le sommet du bonheur, le faîte de la joie. Il n'y avait plus qu'à en descendre. Il en descendit.

Tout à coup, au milieu de son rire, de ses éclats de gaieté, de sa folie, il poussa un cri, pâlit affreusement, et se leva tout d'une pièce.

Son œil était égaré : il s'approcha de la lampe qui l'éclairait, et regarda attentivement le titre du livre.

Sa main tremblait ; il avait la fièvre. Il poussa un grand cri, mêlé de rage & de douleur, et tomba sourdement sur le parquet. — La vieille alors s'élança vers lui, le prit dans ses bras, et s'efforça, tout en pleurant, de le ranimer par ses caresses sexagénaires.

Quand il revint à lui, il balbutia, d'un air hébété :

— Edition *fac-simile* de l'édition princeps de 1398, publié par J.-P., bibliophile... Ah ! ah ! ah ! — Les caractères étaient imperceptibles. Ce n'est pas l'édition princeps, c'est son pastiche ! — Hovius m'a volé ! Hovius m'a volé ! volé ! volé ! volé !

— Oui, dit alors la vieille d'une voix mielleuse ; mais je te reste, moi !

Il la regarda. Elle lui sourit. Aujourd'hui, M. Jean Macrin, âgé de quarante ans à peine, est encore le mari de l'ex-veuve Hovius, qui a bien soixante-dix ans.

LES FOUS

LA MÊCHE DE CHEVEUX

I

Je vais, nous dit Chantepleure, vous conter trois histoires de fous. Écoutez-moi.

Elles valent la peine d'être entendues.

La boutique du vieux juif Jacob Kreütz était petite, noire, enfumée. — On pouvait encore la voir, à Francfort, il y a deux ans, dans l'*Alte Hermann Strasse,* cette infâme rue qui ressemblait à la fois à une sentine et à un charnier. Depuis, le feu, qui a comme cautérisé cette verrue poussée au visage même de notre ville, a fait disparaître avec elle la boutique du vieux juif Jacob Kreütz.

Jacob Kreütz, Jacob-le-Borgne, comme on

l'appelait, était marchand d'antiquités, usurier, en même temps traducteur-expert, et, je crois, professeur d'hébreu & de syriaque. — C'était, chez lui, un pandémonium bizarre des plus disparates objets. — L'univers entier, toutes les nations & tous les temps y étaient représentés. — Rembrandt-du-Rhin, l'antiquaire de génie, eût passé de bien longues heures, en contemplation devant ces armures rouillées, devant ces riches étoffes entassées, comme au hasard, dans les coins obscurs. Là, partout quelque curiosité, quelque étrangeté. — Des morceaux divins de la sculpture grecque, de vieux vases étrusques, des fresques arrachées à Pompéï ou à Stabies, les villes mortes. — Ici des armes de toutes façons : criks malais, dagues italiennes de la Renaissance, yatagans, ciangars, masses d'armes, — là des étendards en guenilles, des bannières de chevaliers en poussière, comme les chevaliers eux-mêmes. — Et des meubles du moyen âge, des tableaux de maîtres, des pièces d'orfèvrerie qu'eût signées Benvenuto, des faïences dignes des della Robbia... Merveilles sur merveilles. Tout cela, pêle-mêle, tout cela sali, brisé, enseveli dans une ombre épaisse & noire comme un brouillard anglais

II

Christian Gooz, l'étudiant, demeurait comme fiché en terre l'œil fixe & la bouche béante devant cette boutique étrange, qui portait cette inscription sur son enseigne :

JACOB KREUTZ

ANTIQUITÉS — PRIX RAISONNABLES

TRADUCTIONS

INDUSTRIE — BEAUX-ARTS

Christian était un garçon de vingt-cinq ans, timide, maigre, aux membres anguleux. — Son œil bleu, rêveur, semblait s'ouvrir sur l'infini. Ses longs cheveux blonds flottaient au vent comme de la soie dorée. — Les passants s'étonnaient de voir ainsi un grand jeune homme en contemplation devant la demeure du vieux juif.

Au bout d'un moment, comme un ours sortant de sa tanière sombre, Jacob allongea son museau long & ridé hors de son taudis, lança sur Christian un de ces regards acérés, froids & perçants, pareils à ceux des oiseaux de proie.

Christian ne voyait pas le juif. — Il regardait toujours l'enseigne. — Celle de Krook, le mar-

chand d'habits, n'intriguait pas plus les pupilles de l'affaire Jarndyce contre Jarndyce dans *Bleack-Housse* de Charles Dickens. — Ces simples mots : *Antiquités-Beaux-Arts* qui vous semblent peut-être fort simples, représentaient pour Christian, *studiosus* assidu des Écoles-Libres d'Heidelberg, tout un monde étrange, intéressant, inconnu & qu'il lui importait d'étudier.

Ce Christian était, à vous parler franc, un original. Il estimait qu'un vieux burg tout démantelé, mais plein de ce bon parfum du moyen âge qu'on rencontre si rarement, vaut mieux qu'une maison neuve, quelque époussetée, quelque grattée, quelque étincelante et éclatante qu'elle soit.

Et ce qu'il aimait surtout dans le passé c'était la vieille Grèce, toujours jeune avec ses doux poètes, ses sages immortels, ses amours souriantes, ses souvenirs tout imprégnés de poésie, tout illuminés de soleil.

Ne vous ai-je pas dit que c'était un fou ?

... Quand il eut bien examiné l'extérieur de la demeure, Christian entra brusquement chez Jacob Kreütz.

III

Il faisait sombre dans cette hypogée qui sentait, pour ainsi dire, la moisissure des siècles &

les yeux du jeune homme ne s'habituèrent que peu à peu à l'obscurité. Il découvrit alors maître Jacob Kreütz, enfoui, perdu dans l'assemblage hétéroclyte de ses richesses. En pareil lieu cet homme, je vous le jure, n'était point déplacé : sa peau ridée, séchée, parcheminée ; son front osseux, ses yeux fixes, enfoncés profondément dans de caverneuses orbites ; ses petites lèvres minces, pincées, surmontées d'une barbe blanche & rare, se terminant, sous le menton, en deux pointes, comme la queue d'une hirondelle — sa pose même, roide, silencieuse, immobile, tout le faisait ressembler à quelque momie égyptienne vêtue à la moderne et préposée par le maître de céans à la garde de toutes ces défroques précieuses. Christian cherchait autour de ce front jaune & poli comme l'ivoire les bandelettes sacrées & le *pchent* mystérieux lorsqu'il vit la momie se lever & marcher à lui, gravement, et comme en glissant sur les dalles de pierre.

— Que désirez-vous, meinherr ? dit Jacob Kreütz — ne serait-ce pas un tableau ou une statue !

— Par ma foi, répondit Christian, ce que je désire, je ne le sais guère. Mais les florins ne me manquent pas pour le moment, et je ne partirai point d'ici sans emporter quelque curiosité !

— Très-bien. Parfait. A votre aise. Les cu-

riosités ne manquent pas. — Tenez, ajouta-t-il en guidant le *studiosus* à travers le dédale de son pandémonium — ceci est un Raphaël garanti — regardez-moi la tête de cette vierge — n'est-ce point là un chef-d'œuvre? Ces cheveux blonds sont admirables, et par Israël, c'est à s'agenouiller devant cette madone! — Ne craignez, ici, en aucune façon, la fraude, les copies. — Ces statues grecques sont des statues grecques. Ce Ruysdaël est un original. — Et ce morceau de l'Albane, je l'ai bel & bien payé 10000 florins à mon cousin Mosé Graft. Mauvaise affaire! — l'Albane doit toute sa célébrité à son nom, doux & pur, et qui fait bien dans une pièce de vers. — Euh! — Loin, ces maîtres de la décadence, les Guerchin, les Carrache! — Place à Buonaroti; place à Raphaël! — Oh! meinherr, regardez bien... ce morceau de marbre provient de la frise du Parthénon, aussi vrai que je suis Allemand...

— Meinherr, interrompit Christian, de tout cet assemblage d'objets divers quel est le plus précieux et le plus rare?

— Est-ce donc celui-là que vous voulez acquérir? fit Jacob Kreütz dont les yeux se mirent à briller comme des vers luisants.

— Peut-être.

— Ah! ah! ah! dit le juif.

Il alla chercher dans un recoin un coffret de Venise qu'il ouvrit et tendit à Christian une bague chevalière surmontée d'un chaton, sans ornement, et faite de simple argent. Christian la prit et la retourna en tous sens. Sur le chaton une figure de femme était gravée ainsi que des caractères grecs qui formaient ce seul mot : Vénus — ΑΦΡΟΔΙΘΗ.

— Eh ! eh ! eh ! eh ! fit le juif. — Eh bien ?

— Quelle est cette bague, demanda Christian.

— Un simple anneau ? grec comme vous voyez.

— Un simple anneau ?

— Ouvrez-le chaton... ouvrez...

Le jeune homme hésitait. Son cœur battait, sans raison, sans réflexion, il était ému. Jacob lui prit des mains la bague & l'ouvrit.

— Voyez !

Il y avait dans le chaton, une mèche de cheveux, noirs comme de l'ébène & brillants comme un éclat de jais. Ces cheveux étaient longs, réunis délicatement en une tresse microscopique ; ils s'enroulaient sur eux-mêmes et se déroulaient comme un serpent. Ils répandaient même une odeur singulièrement pénétrante et qui surprit Christian.

— Ces cheveux ! Ces cheveux ! s'écria-t-il ! à qui sont ces cheveux?

— Eh ! eh eh ! fit Jacob, voilà l'incroyable — cette bague, écoutez bien, cette bague, que je tiens de mon bisaïeul a été trouvée dans un tombeau Grec, aux environs de Thespies. — Le *tertre* contenait en même temps une urne, cette urne un rouleau de papyrus, et sur ce papyrus j'ai pu déchiffrer des caractères à demi-effacés qui disaient : « Dipylos, de Milet, fils d'Archémore, en mourant a voulu que demeurassent avec lui ces cheveux qu'il tenait de son amante, l'hétaïre belle en tous les endroits, ἐν τις μή βλεπομένοις. — Phryné, de Thespies. »

Christian poussa un grand cri, un cri surhumain. Il bondit. Il saisit Jacob par le bras.

— Me jures-tu que tu viens de dire la vérité? s'écria-t-il.

— Par le Saint-Talmud, dit le juif je le jure...

Christian était fou déjà. Il jeta au vieux juif ses florins, s'engagea à payer le soir même une somme énorme, puis, comme un voleur, il s'enfuit, emportant la précieuse bague.

Quand il fut seul, il s'enferma dans sa chambre & colla doucement ses lèvres sur les beaux cheveux de Phryné.

IV

Et maintenant commence la triste histoire de la folie de notre pauvre Christian — histoire que je vais abréger, fit Chantepleure, & pour vous & pour moi car, vous l'ai-je dit? ce Christian était mon ami, un ami véritable, et vous devez savoir, par expérience, combien ces originaux, sont rares.

Allons!

Et, d'abord, croyez-vous au magnétisme? Les savants vous ordonnent de n'y pas attacher d'importance, et notre raison tend à nous persuader que c'est véritablement là une folie. — La belle chose que la raison humaine! Enfin, doutez ou croyez, c'est là votre affaire. Christian, lui, avait la foi.

Il se rendit, le lendemain, chez dame Kate Kœrner, la somnambule, & ce qui se passa dans cette maison, sur l'honneur je l'ignore. Mais Christian en sortit exalté, l'esprit troublé, tout enfiévré d'un amour impossible.

Il erra dès ce moment par la ville tout le jour, se heurtant aux passants, reconnaissant à peine ses amis ou leur parlant de la Grèce & de ses mystères, et des séductions de ce doux

pays où l'oranger fleurit, et des divines hétaïres — & de Phidias et de Phryné.

Puis il disparaissait, le soir — où allait-il? Nul ne savait. Je voulus le suivre, une fois — mais je m'égarai dans les rues basses et le perdis de vue.

Quelques-uns disaient qu'il avait rendez-vous avec Satan et que le Walpurgis le comptait parmi ses hôtes.

Je vous laisse d'ailleurs à penser comme on riait!

V

Mais Christian avait un oncle. Vous devez connaître son nom. Il s'appelait Meyenborsen. — L'oncle s'inquiéta de la disposition d'esprit de son neveu et le fit, un beau jour, enfermer dans une maison de santé destinée aux aliénés.

Christian parti du point que vous savez, s'était tellement enfoncé dans ces sentiers bourbeux de l'inconnu et du mystère qu'il n'en devait plus sortir. Il y laissait déjà sa personnalité.

L'abordiez-vous en l'appelant par son nom, il se fâchait tout rouge et vous répondait, en criant, qu'il se nommait Dipyle, Dipylos, de Milet.

Sa maîtresse, c'était Phryné, — son pays, la

Grèce. — Il s'y rendait chaque soir, à minuit, et cela, grâce à ce talisman magique qu'il avait découvert — grâce à cette boucle de cheveux qui lui ouvrait, comme le mot des contes orientaux, la porte des mondes évanouis.

De jour en jour augmentait sa folie. — Cette vieille Canidie de Kate Kœrner, il l'appelait maintenant sa bienfaitrice, « car, disait-il, c'est grâce à son art surhumain, à sa science magnétique, qu'il m'a été donné de presser dans mes bras cette morte illustre, ressuscitée aujourd'hui pour m'aimer. »

Cette histoire ne vous intéresse guère, je le crains. Vous ne connaissiez pas Christian. Je vais m'arrêter.

VI

C'est toujours le même dénouement lugubre, la même fin tragique. Le rêve s'en va & cède la place à la réalité qui tue.

Maître Meyenborsen avec son gros bon sens, dit un jour à Christian :

— Mon neveu, savez-vous que vous êtes un sot?

Christian souriait.

— Vous dites, continua le digne monsieur Meyenborsen, professeur de l'Université, que ces

cheveux sont les cheveux de Phryné ? — Ah ! ah ! ah ! réfléchissez mon neveu... Ces cheveux sont noirs...

Christian bondit.

— C'est vrai, s'écria-t-il avec un cri déchirant, terrible... Ah ! malheur !... il m'a trompé !

— Oui, acheva M. Meyenborsen, car Phryné, vous le savez, était blonde... Ah !... Voyez-vous, ce vieux renard de Jacob Kreütz !

Christian était tombé de sa hauteur sur un siége & ne bougeait plus.

— Or ça, dit l'oncle... vous allez vous guérir, j'imagine, de tous vos tourbillons ?... Répondez ! Eh ! par le diable, je vous parle, mon neveu !

Il s'approcha de Christian & lui prit la main. — Mais il la laissa retomber aussitôt, inerte.

— A moi !... à moi ! s'écria le professeur tout effrayé... Venez !.. Holà ! quelqu'un ! C'est mon pauvre Christian qui est mort !

La main crispée du *studiosus* serrait encore étroitement l'anneau d'argent qui contenait la mèche de cheveux.

L'AMOUREUX DES ÉTOILES

I

Comment s'appelait-il ? Je l'ignore. Nous l'avions surnommé Sulpicius.

C'était un homme encore jeune, mais sec, maigre, long comme le David-la-Gamme de Cooper.

Il allait, un peu au hasard, par les rues, vêtu toujours d'une méchante souquenille bleue, la tête coiffée d'une sorte de calotte dantesque, tenant invariablement à la main un volume d'astronomie ou quelque vieux bouquin, découvert je ne sais où, et traitant de magie ou d'astrologie judiciaire.

Pauvre Sulpicius ! — C'était un philosophe content de peu, vivant à l'aventure, comme les oiseaux du ciel. — C'était un poëte ; quand il parlait, il nous disait des choses surprenantes.

— Que nous disait-il? — Demandez-moi plutôt ce qu'il ne nous disait pas. — Eh! bien, je vous le jure, nous ne l'appelions jamais que Sulpicius-*le-Fou*.

II

Un jour, il y a bien de cela dix ans — il y a un siècle! je rencontrai dans les champs Sulpicius.

La campagne, fraîchement attifée, souriait au mois de mai, et comme une accorte paysanne, elle étalait complaisamment sa verte beauté, pleine de si bonnes promesses.

Au détour d'un chemin, contre une haie, au bord d'un étang, Sulpicius était assis. Il regardait le ciel.

Il songeait.

Je m'approchai bien doucement — mais trop brusquement encore. — Les grenouilles qui ne craignaient point Sulpicius, s'effrayèrent de mes pas et se jetèrent brusquement à l'eau.

Lui, me regarda d'un air hébété, comme s'il m'eût vu pour la première fois.

III

Puis il me reconnut.

— Et que fais-tu là, Sulpicius ?

— J'attends la nuit.

— Elle viendra bientôt. — N'as-tu point peur de rester ici seul la nuit?

— Peur ? Et de quoi aurais-je peur ? Est-ce que j'ai fait du mal à quelqu'un pour qu'on m'en fasse ? — Je suis l'ami de tout le monde. Non, je n'ai point peur. Je *les* attends.

— Qui donc attends-tu, Sulpicius?

— A vous, je le dirai — fit-il — mais à vous seul. Vous le savez, chacun aime à confier ses secrets... Eh bien! ici, à l'affut, j'attends... ne le répétez pas... mes étoiles !

Je demeurai stupéfait.

— Oh! merci, tenez, dit le pauvre fou avec un accent qui me toucha. Vous n'avez pas ri!

Et il continua :

— Mes étoiles, voyez-vous, ce sont mes amies, — mes seules amies. — Elles me manquent quelquefois & ne paraissent pas là-haut. Elles croient me décourager. Moi, je suis là, toujours, l'hiver, l'été, là. — Je les connais toutes, je sais leurs noms... et je leur parle. Ces sa-

vants, ils les ont baptisées d'affreux mots grecs ou latins... Ce sont de bien mauvaises gens, les savants... J'ai souvent été tenté de les haïr! — Mais pourquoi? — Ils sont nés, eux aussi — avec leur étoile — mauvaise étoile — incolore, sans éclat... Pauvres savants!

Donc je me mets ici — monsieur. — La nuit venue, les voilà qui accourent, une à une coquettes — et qui me regardent... oh! mais avec des scintillements si charmants... Vous ne me comprenez pas? — Elles me savent ici. Elles viennent. Je suis leur ami, leur amoureux... et si vous me voyez si souvent gai, rieur — c'est que je suis sûr qu'elles m'aiment.

IV

— Chacune est, sachez-le, l'âme brûlante de quelque femme à jamais célèbre. — Celle que vous appelez l'étoile de Vénus est Vénus elle-même. Cette autre si brillante, c'est Hélène; cette autre, Laïs. — Il y a Francesca, là-haut; il y a Juliette; — mes amantes s'appellent Cléopâtre, Aude-aux-Bras-Blancs, la fée Viviane, la reine Geneviève, et j'oubliais Valléda, — et j'oubliais cette création divine du grand poëte — la Esmeralda, l'Emeraude!... On me dit fou...

Suis-je fou ?.. Vous appelez fous quelques gens pour faire croire aux autres qu'elles ont leur bon sens... Je ne suis point fou... J'aime & je suis aimé... Savez-vous qui viendra vers moi ce soir. le savez-vous ?.. C'est Aspasie...

V

Il se leva tout à coup & me dit :

— La nuit vient...

Il répéta un peu plus brusquement :

— La nuit vient...

Je compris — et je m'éloignai.

VI

Je quittai le pays, je vins à Paris. — J'oubliai Sulpicius... j'oubliai bien d'autres souvenirs encore!

Quelquefois pourtant — quand tombait la nuit — lorsque s'allumait au ciel la première étoile, ma pensée revenant tout à coup vers lui, — je me disais :

— Là-bas, là-bas — s'il vit encore — il *les* attend!

VII

Quand (il y a deux mois) il me fallut revenir à L... — la première figure connue que j'aperçus fut celle de Sulpicius.

Hélas! pauvre Sulpicius, comme il était changé! — Oh! il n'était plus gai, Sulpicius!

Ravagé, pâli, plus maigre encore qu'auparavant, il courut vers moi, en oscillant comme un grand peuplier que le vent tourmente.

Il me saisit les mains avec effusion, et, sans préambule :

— Mon ami, me dit-il, je ne suis plus fou!

— Est-ce que vous l'avez jamais été, Sulpicius? (je ne le tutoyais plus — je n'osais).

Il me répondit :

— Oui, oui — j'étais fou. Oh! c'est fini, allez! — Savez-vous cela, vous? *Elles* me trompaient.

Et il ajouta les larmes aux yeux :

— Ce n'était pas pour moi qu'elles venaient... — Oh! les perfides!.. Ce n'était point pour me voir... La nuit, la nuit — elles venaient simplement pour se regarder, se mirer, se sourire — dans l'étang!...

VIII

On me dit qu'il est mort, Sulpicius — mort, peut-être, à côté de sa haie, le regard fixé sur ces étoiles, les menteuses...

Sages ou fous, nous sommes tous ainsi le jouet d'une illusion qui nous égare et que nous devons chérir, puisqu'elle nous fait vivre...

Mais qui donc — qui a tué ainsi le pauvre Sulpicius en lui disant :

« Elles te trompent ? »

JACQUES

I

Cette fois l'histoire est lugubre. Si vos nerfs sont à fleur de peau, vous dit Chantepleure, rentrez-les ou ne m'écoutez pas.

Au collége, continua-t-il nous étions, Jacques & moi, dans la même classe. — C'était un garçon un peu rêveur, ami de la solitude et n'aimant pas les jeux bruyants de ses camarades. Je l'aimais beaucoup, chose toute naturelle ; il était doux, affable, plein de cœur. — Il n'avait guère que mon âge — (je m'en souviens, il avait mon âge justement) et cependant je le respectais comme je respectais les *grands*.

Je me trompe : on ne s'incline, étant enfant, devant les *grands*, que parce qu'ils sont les *forts*. — Et ce n'était point parce que je le craignais que je respectais Jacques. C'était plutôt parce que je le plaignais.

Il y avait, sur sa figure, je ne sais quelle tristesse qui faisait mal, dans ses yeux pleins d'une souffrance intime, et comme cachée, une précoce amertume.— Je le vis, une fois,—c'était un jour de sortie, un jeudi soir — je le surpris, la tête dans ses mains, seul, dans un coin... il pleurait...

C'était alors un enfant encore...

Jusqu'à l'âge de vingt ans, je ne le quittai pas. Nous nous séparâmes, nos études achevées. — Je le perdis de vue, un an ou deux. — Je le croyais parti pour l'Italie ; je savais son goût pour les voyages... Quelquefois je me prenais à l'accuser de ne m'écrire point. — Pauvre Jacques !

II

Il y a un an, — oui, il y a eu un an hier — je vis passer sur le boulevard, au bras d'un vieux monsieur, un jeune homme, qui marchait rapidement et ressemblait à s'y méprendre à mon

ami Jacques. — Mais Jacques, me disais-je, est de beaucoup plus jeune que lui!

Puis, un instant après :

— Et si c'était Jacques? m'écriai-je.

Je courus. — Je rejoignis les deux promeneurs. Je ne m'étais point trompé : c'était Jacques.

Il m'embrassa avec effusion ; je vis des larmes dans ses yeux. Puis il me présenta au vieux monsieur, qui était son père.

— Par ma foi, me dit celui-ci, je suis bien charmé de vous voir, mon ami — permettez-moi de vous donner ce nom, c'est celui que vous donne mon fils. Je vous connaissais par Jacques, qui parle de vous bien souvent. — Je vous savais à Londres, et j'en gémissais...

— A Londres?... interrompis-je, tout étonné.

— Sans doute, dit vivement Jacques — et depuis quand es-tu de retour?

Je ne comprenais point ses paroles, mais je compris son regard — et je répondis :

— Depuis deux jours.

— Pardieu, dit le père, nous fêterons ce retour au château.

— Êtes-vous libre demain, êtes-vous libre lundi? — Fixez votre jour, nous sommes à vos ordres!

Je surpris dans les yeux de Jacques je ne sais quelle hésitation, une tristesse, une crainte... Je répondis au hasard... J'acceptai, pour le lendemain, l'invitation de monsieur de B...

Jacques, aussitôt, s'approcha de moi, et tout bas me dit :

— Une lettre de moi t'expliquera tout.

— A demain! fit M. de... en me saluant. Gardez notre adresse, monsieur.—Il me mit dans la main une carte.

Je les regardais s'éloigner, immobile, étonné, atterré.

III

Rentré chez moi, j'examinai la carte de M. de... que j'avais roulé, tout en marchant, sans la regarder.— *Arnaud de B...* disait-elle — *au château de Lussan, près l'Isle-Adam.* — Ces derniers mots étaient écrits au crayon, probablement de la main de M. de B...

Je ne reçus point de Jacques la lettre qu'il m'avait annoncée. J'étais, le lendemain, exact au rendez-vous — M. de B... me reçut lui-même, à la porte de son parc. — Il jardinait, en ce moment, comme un bon bourgeois de Paris épris d'horticulture.

Il me parut d'une rare gaieté, et m'embrassa avec de grands éclats de voix.

—Salut à l'ami de mon fils ! C'est chose rare que l'amitié ! — L'amitié est un présent des dieux. *Ole-de amicifia !* Vous avez lu Cicéron, n'est-ce pas ? Croyez-vous qu'il pût parler mieux que Berryer ? Allons, je dis des sottises, et l'on nous attend. Venez.

Jacques, en ce moment, accourait. Il me sembla pâle, égaré.

— N'as-tu point reçu ma lettre ? me dit-il à voix basse.

— Non... non, répondis-je.

— Ah ! malheureux !

Et il frappa du pied la terre.

— Mais qu'y a-t-il donc, mon Dieu ? lui demandai-je.

— Tu le verras, tu le verras, me répondit-il avec douleur...

Sa voix était grave, vibrante, étrange... Elle me fit mal.

IV

Tenez, abrégeons cette histoire... J'aurais voulu l'oublier à jamais, et à l'heure qu'il est, j'hésite si je ne dois pas m'arrêter et vous laisser là... Mais non, j'éprouve un amer plaisir à me

souvenir de ce drame et à le revoir en le racontant.

M. de B... me présenta à sa femme. — Elle me salua d'un léger mouvement de tête... Son visage était pâle, osseux, elle leva les yeux sur moi.— Je reculai, ces yeux étaient atones, sans expression, sans flamme, sans regard. — Elle me dit :

— Vous êtes le bienvenu !

Et c'était une voix rauque, sourde, étranglée qui parlait.

Je regardai autour de moi.

Je vis Jacques, plus pâle encore que tout-à-l'heure, courbé et le front dans ses mains.

M. de B... s'approcha de moi :

— Ne craignez rien, me dit-il, sa folie n'est point dangereuse. — C'est de l'atonie, de l'inertie, mais rien de plus.

Involontairement, je poussai un cri... C'était terrible, cela.

La folle me regarda :

— Ne craignez rien, dit-elle, *il* ne vous fera pas de mal.

V

De qui parlait-elle ? — On se mit à table. — Triste repas, j'étais à côté de Jacques. Je n'osais

lui parler. — M. de B... seul, lançait, de temps à autre, quelque saillie. — C'était un bon vivant, qui me parut grand ami des gaietés champenoises et des mots salés de notre rieuse Gaule. — Il ne buvait pourtant que de l'eau. Il n'y avait que de l'eau sur la table.

Au dessert, M. de B... appela le domestique.

— Des vins fins, dit-il, des liqueurs.

— Oh ! mon père, s'écria Jacques...

— Ah ! ah ! ah ! ah ! fit la folle avec un éclat de rire perçant, enfin !...

— Des vins, des liqueurs, dit M. de B...

Il se leva, l'œil courroucé.

— Ne suis-je pas le maître, ici? — Du vin, morbleu ! — Madame, ne riez pas... J'irai chercher ce vin moi-même... Je boirai toute ma cave, ce soir... Jacques, laissez-moi... M'avez-vous entendu, Gauthier ?

Le valet sortit.

— Ah ! je saurai bien , continua M. de B... en marchant à grands pas dans la chambre, je saurais bien vous mâter tous ! — Et pourquoi ne boirais-je pas de vin? Le médecin ? ah ! le médecin ! c'est un fou, le médecin ! je le tuerai, le médecin !

— Ah ! ah ! ah ! ah ! dit encore la folle, il le tuera !

M. de B... bondit comme un tigre—mais Jacques s'était élancé.

Il repoussa brusquement sa mère et saisit M. de B... par les mains. — M. de B... tenait un long couteau de table, Gauthier le lui arracha bientôt et entraîna Mme de B... qui riait toujours de son rire funèbre.

VI

Oh ! la triste histoire !

Le soir, je trouvai chez moi ces simples mots .

« Tu me verras demain. Ne viens pas.

« JACQUES. »

C'était la lettre qu'il m'avait promise. Elle était arrivée trop tard.

Je savais toute la vérité maintenant.

Je vis Jacques le lendemain. — Jacques, les vêtements en désordre, le regard perdu —fou lui-même...

— Il l'a tuée, mon ami, me dit-il, il l'a tuée !

Et, il m'étreignit dans ses bras nerveux, grinçant des dents, hurlant de douleur, — une bête fauve.

Ma tête s'égarait. — Je tremblais de compren-

dre et, lui, demeurait sur une chaise, abîmé dans son horrible souffrance...

On relevait, cependant, au château de Lussan, deux cadavres — celui de Mme de B... pourtant au cou une entaille profonde, celui de M. de B... suicidé après avoir commis le crime où le poussait sa folie.

Avant que personne eût pu s'éloigner de Jacques (le monde est ainsi !) — Jacques s'était éloigné de tous.

On retrouva son corps dans la Seine.

Et, maintenant, vous me demanderez le mot de cette terrible énigme, le sens de ce drame, la clef de cet enfer...

Laissez-moi, là-dessus, me taire — cherchez comme j'ai cherché.— Combien autour de nous de mystères non expliqués, de problèmes non résolus, insolubles peut-être d'ailleurs et combien d'histoires en ce monde dont le dernier mot est : « *Pourquoi?* »

LES CAPRICES DE GÉRARD

I

La figure du baron Gérard de Tournière était une de celles qu'on se montre habituellement au Bois, et qui apparaissent inévitablement aux premières représentations, gourmets de primeurs dramatiques, que ce soit un vaudeville de la Comédie française ou une opérette du théâtre Déjazet.

Il était élégant ; ses cheveux étaient assez frisés, ses dents assez blanches, ses yeux assez grands pour que les femmes le trouvassent joli garçon ; et son nez trop busqué, son large front déjà dégarni, ses joues un peu creuses, corrigeaient suffisamment toutes les qualités qui lui eussent fait infliger le titre terrible de *bel homme*.

Gérard avait trente-cinq ans tout au plus, mais sa vie était déjà bien remplie. A propos

d'un duel où le baron avait servi de témoin à un de ses amis, Jules Reynaud, le chroniqueur, avait tracé de Gérard le portrait suivant :

« Le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un homme, par le temps qui court, c'est de dire de lui qu'il n'est pas de son époque.

« Gérard aurait dû naître au moins cent ans avant ce siècle de plaqué.

« Il a toutes les élégances d'autrefois, toutes les délicatesses de langage, tous les élans, toutes les ardeurs d'un héros de roman ; mais, à l'étroit dans cette vie où chacun de nous se débat si lugubrement, il va, vient, crie, se lamente et cherche, toujours en quête d'un idéal toujours envolé.

« Dans un monde incertain où il a souvent mis le pied, pour voir de quel *humus* est fait le sol, on a une singulière façon de peindre ce caractère.

« On dit simplement :

« — C'est un capricieux !

« Les *caprices* du baron pourraient porter un autre nom et s'appeler des *convictions*, peut-être.

« Gérard est un homme de foi, le malheureux ! il croit à trois impossibilités cruelles : la *Gloire*, l'*Amour*, et la *Liberté*.

« Il y a soixante-quinze ans, il eût accompagné Lafayette en Amérique et reçu gaiement

une ou deux balles sous le drapeau de Washington.

« Je l'ai souvent entendu dire que la mort de Byron à Missolonghi valait mieux que toutes ses œuvres.

« Il n'aime pas ce poëte du désenchantement.

« La vie a beau user peu à peu, une à une, toutes ses illusions, il en conserve encore de splendides trophées, et son cœur est si plein que tous les désenchantements du monde ne pourront le tarir.

« Le baron Gérard n'en est pas moins confondu, par ceux qui ne le connaissent point, dans cette foule turbulente qui n'a qu'un dieu : le plaisir, et ne semble avoir qu'un but : l'oubli. »

II

Un matin, Gérard se leva de fort méchante humeur.

Il s'était endormi, la veille, en lisant un mauvais livre, et il avait fort mal digéré cette lecture pendant son sommeil.

Son premier coup d'œil fut pour la couverture du volume qui étalait sur la table, à côté du lit, un titre flamboyant.

— Oui, dit-il tout en s'habillant, on trouve des titres... mais où sont les œuvres?

Il n'avait pas achevé sa toilette, que son domestique lui annonçait M. Louis Bonnard. Ce nom, que cache au public le pseudonyme d'un vaudevilliste illustre, était celui d'un ami.

— Qu'il entre, dit Gérard.

Louis entra, tendant les deux mains au baron.

C'était un homme assez grand, l'œil intelligent, la bouche railleuse & un peu amère, la démarche légèrement brusque.

Il avait le même âge que Gérard, qu'il avait connu dix-huit ans auparavant au collége.

— Mon cher ami, dit-il en se jetant sur un fauteuil, il y a longtemps que je voulais te venir voir. Impossible! J'étais entraîné je ne sais où, par je ne sais qui; les journées filaient comme des hirondelles, et j'avais dépensé des semaines entières sans avoir accroché une minute à moi. Tu ne m'en veux pas?

— En aucune façon.

— Ma foi, je t'avoue que j'ai besoin de causer avec toi; ta parole me retrempe, elle me rajeunit.

— Quel âge as-tu?

— Trente-cinq ans, dont quinze ans de *vaudevillisme*, total: cinquante ans. De temps à autre, une longue causerie avec toi m'enlève dix années, que je regagne, il est vrai, le lendemain

en taillant du dialogue pour Gil-Pérès; mais c'est autant de pris sur l'ennemi. Cette fois, en sortant de chez Vachette où nous avons soupé jusqu'au jour, je me suis fait jeter à ta porte; je suis monté et je viens te dire : as-tu une journée à perdre?

Gérard tendit la main au vaudevilliste.

— Allons, dit-il, tu ne m'oublies pas tout à fait.

— Moi? t'oublier? jamais de la vie!... Ah! si songer à toi équivalait à vivre avec toi, j'aurais fait un chef-d'œuvre dans l'année, et l'amusant faiseur de gaudrioles Bonnard deviendrait M. Louis Bonnard, auteur de***, comédie taillée sur le patron de Balzac.

— Pourquoi ne travailles-tu pas?

— Je ne travaille pas! fit Bonnard, que dis-tu là, malheureux?... Mais je m'épuise, mais je me consume... Toutes les affiches de Paris sont ornées de mon pseudonyme; je donne à la fois trois actes aux Délassements, une bouffonnerie au Palais-Royal, une parodie aux Variétés, j'entame un petit acte pour le Gymnase & cinq grands actes pour les Folies-Dramatiques. Je noircis des rames de papier, je fais gémir la presse dans les deux Mondes — Je ne travaille pas!... Mais si j'avais su qu'entre l'auteur dramatique et le bureaucrate la distance était si

petite, mon cher Gérard, j'eusse simplement pris la succession des affaires de mon père. Je gagnerait honnêtement dix fois davantage, je m'agiterais dix fois moins, et je serais « ce cher monsieur Bonnard, » qui dirige, rue du Sentier, un si grand magasin de draperie, au lieu d'être Louis Bonnard, le rival de tel & tel, qui tient boutique d'argot à l'usage du public intelligent des petits théâtres.

« Je te dis cela, à toi, mon ami, parce que tu me comprends, je le sais. Pour un empire, je ne me livrerais pas ainsi à un confrère. On se moquerait bien trop de moi ! Nous sommes tous ainsi, Gérard ; regarde-nous, un soir de première représentation : sur tous nos visages, des sourires ; sur nos lèvres, des bons mots, de jolis scepticismes, d'*attiques* railleries. On va, on vient, on salue, on brille, on parade, on papillonne ; mais quand, les uns & les autres, il ont regagné leurs logis, ces beaux comédiens ; lorsqu'ils ont déposé leurs masques, ces fanfarons de gaieté, de contentement, de bonheur, c'est alors qu'il faudrait les voir. Ah ! que de pleurs sous ces rires ! que de douleurs déchirantes sous cette joie ! Cela me rappelle ce chef-d'œuvre de Préault qui représente une gracieuse femme tenant un masque devant son visage ; le masque sourit, mais, derrière, le visage se creuse de rides

sinistres, et sur des joues creuses coulent lentement des larmes amères.

« Je ne sais pas pourquoi je me plains ; c'est bien fait pour moi ! L'esprit m'a tué. Je me suis lassé de rouler toujours le rocher de Sisyphe du travail sérieux & solide. On paye deux cents francs dans une Revue un travail complet sur quelque question d'économie politique à un pauvre diable qui a pioché trois mois là-dessus.

« Un de mes vaudevilles, fait en fumant, broché en causant, bâclé en soupant, me rapporte trois mille écus. C'est affreux, cela ; j'en rougis. Mais le pli est pris ; je n'en sortirai pas. D'ailleurs, j'ai tout escompté ; je suis jugé, jaugé : — homme d'esprit, rien de plus. Et je monnaye mon esprit, — puisque j'en ai, — et j'aurai des rentes, et je ferai rire mes contemporains ; mais, comme tous les bouffons, passés et futurs, je les ferai rire aux dépens de moi-même. Tu l'as voulu, George Dandin !...

« Et maintenant, ajouta Bonnard, n'en parlons plus. — A propos, Gérard, j'ai reçu mon service pour le Vaudeville ce soir. Tu en prends la moitié ?

— Dispose de moi, dit Gérard. »

Un quart d'heure après, nos deux amis, attablés chez Bonnefoy, déjeunaient de fort bon ap-

pétit & continuaient à l'envi la conversation commencée le matin.

— Mon cher Gérard, disait Louis, tu es, en dépit de tout, un homme heureux. Tu as la foi. Voilà qui vous soutient largement dans les tempêtes de la vie! Figure-toi un cercle de liége qui vous enserre; le vaisseau peut bien se briser & l'océan faire rage; on surnagera toujours. Voilà la foi. Lorsque Jésus-Christ marchait sur la mer sans enfoncer, c'est qu'il avait la foi, tout simplement. Mais, pour en revenir à toi, mon ami, la flamme intérieure qui t'anime doit suffire amplement à ton bonheur. Tes souffrances, si tu en as, n'ont rien de mesquin. C'est quelque chose, que de souffrir avec grandeur. Être assommé dans une ruelle par un goujat qui veut vous enlever votre montre, c'est affreux; mais tomber sous le poignard de conjurés, après s'être couvert la tête de sa toge, c'est *convenable*. Au fond ce comédien de César n'était pas fâché de finir ainsi.

— Allons donc! fit Gérard, toutes les souffrances se ressemblent.

— Je ne suis pas de ton avis.

— Crois-tu que le travailleur qui passe sa journée à sa forge & s'abrutit auprès d'une fournaise n'est pas plus heureux que moi, qui ai passé ma vie à chasser des chimères?

— Je ne le crois pas, fit Bonnard. Le forgeron a ses chimères aussi, qui l'ennuient, qui l'obsèdent, et de plus, la forge qui l'exténue lorsque le temps est chaud comme aujourd'hui. Mais tu parles de tes chimères, malheureux! Tu te plains d'en nourrir tout un troupeau. Ce sont là, mon cher ami, les seuls parasites utiles. Me permets-tu deux ou trois questions?

— Quelle idée!

— Gérard, mon ami, depuis le moment où nous avons quitté le collége, toi pour jouir de ta fortune, moi pour fondre les épargnes que m'avait laissées mon père, dis-moi, n'as-tu pas aimé?

— Si fait, dit Gérard, et cruellement trompé...

— Je t'arrête... Tu as aimé, cela suffit. Je n'ai pas aimé, moi, et j'ai été trompé autant que toi, plus que toi... Et par qui? non point par des grandes dames de la Tour de Nesle mais par de jeunes ingénues sans cœur & sans orthographe Donc tu as aimé... De plus tu as suivi le mouvement artistique de notre temps. Tu as encouragé les arts, ô Mécène! Tu as acheté des tableaux, applaudi des musiciens, encouragé des littérateurs...

— Soit.

— Quoi encore? Tu as fait bravement le coup de feu en Juin : tu voulais, comme Cicéron, sauver la République! Bref, tu as aimé, agi,

vécu, en un mot. Ton oisiveté féconde vaut mieux cent fois que mon inutile mouvement. Moi, pendant que tu voyageais ici et là, au Caire, en Amérique, dans l'Inde, étudiant les mœurs, dessinant des costumes, déposant à Bombay des couronnes sur la tombe de Victor Jacquemont et envoyant ton or à Raousset-Boulbon pour l'aider à conquérir la Sonora, moi, cher, après avoir jeté aux orties ma confiance dans le grand art (hélas ! j'avais rêvé d'être Schiller, d'être Byron, d'être Hugo), j'allais m'inspirer des vaudevilles et des féeries de mes confrères, le soir, et je sentais jaillir de mon cerveau des conceptions sublimes telles que les couplets que chante mademoiselle Amanda, dans *Oh! hé! les autres,* pièce en trois actes et quatorze tableaux :

Je suis l'imagination,
La fée ardente et vagabonde,
Qui bouleverserait le monde,
Etc.

Ou ceux de mademoiselle Berthe, qui remplit le rôle de l'*Asperge* et donne si gracieusement la réplique à l'*Artichaut* sur l'air de *Ne raillez pas la garde citoyenne :*

Oui, sachez-le, c'est moi qui suis l'asperge,
Qu'on aime à l'huile, à la sauce, et qu'on sert
Au riche, au pauvre, au mat'lot sur la berge,
Aux Tuil'ries comme au Café-Concert.
Ne crois donc pas que je cède la place
A toi, banal légume, car il faut
Que je proteste ici contre la race
Qu'on peut nommer les vrais cœurs d'artichaut.

Oui, c'est par de tels rondeaux qu'il faut arriver à corriger les mœurs, et je moralise sur ce ton pendant une demi-heure. Ah ! mon cher Gérard, comme tu es loin de mes ennuis !

De nous deux, le plus malheureux, ce n'est pas celui qui porte avec lui la maladie de l'infini ou de la *désespérance,* — le beau nom, si cruel ! — mais celui qui a laissé fuir, par faiblesse, par paresse peut-être, toutes les occasions, toutes les convictions fortifiantes, et qui se voit médiocre, après s'être senti presque grand.

Maintenant, ajouta Louis Bonnard, brisons là, s'il te plaît, et allons faire un tour de Bois.

— Allons ! dit Gérard.

III

On était alors aux premiers jours de juillet.

Le soleil rendait supportables les arbres poudreux des allées du Bois, et les attelages se croisaient au milieu de nuages de poussière.

Étendus dans une voiture découverte, Gérard et Louis regardaient, presque sans parler, la longue file d'équipages qu'ils eussent pu toucher en étendant leur main gauche.

De temps en temps ils rencontraient un visage de connaissance et saluaient gracieusement, tan-

tôt à l'espagnole, en agitant le bout des dogits, tantôt à l'anglaise, en portant la main au rebord du chapeau, — quelquefois aussi à la française.

Gérard est peut-être un des derniers grands seigneurs qui aient su galamment arrondir les bras pour le salut.

Peu de gens savent saluer.

Le roi Louis-Philippe y mettait, dit-on, une grâce exquise.

Parfois Gérard échangeait avec Louis quelques mots rapides.

— Quelle est cette personne ?

— Une actrice.

— Elle est jolie. Je la croyais brune.

— Elle l'était ; mais son petit vicomte n'aime que les blondes.

— Elle s'est fait teindre les cheveux ?

— Elle en a pris d'autres.

Ou bien encore.

— Quel est ce cavalier ?

— Le colonel Worden, un des plus élégants gentlemen de Paris et de Londres.

— Je le connais.

— Il voltige de salon en salon pendant que son remplaçant, qui porte son nom, donne la chasse aux thugs dans les jungles de l'Inde, et lui gagne des grades en recevant des blessures.

— De telle façon qu'on peut féliciter à Paris sir James Worden de s'être couvert de gloire à Cawnpore.

— Parfaitemant

Gérard tout à coup poussa une petite exclamation mêlée d'admiration & de surprise.

— Regarde cette femme.

— La séduisante créature !

— Quel est son nom ?

— J'allais te le demander.

— Elle est charmante.

— Blonde, blanche comme du lait, les mains fines, le cou onduleux : c'est une princesse russe.

— Allons donc, fit Bonnard. C'est une Walkyrie.

Celle que Bonnard appelait ainsi ossianiquement regardait en ce moment Gérard.

Couchée dans une calèche élégante, elle se laissait comme bercer par le trot de deux magnifiques chevaux noirs. Sa main droite jouait avec un petit éventail chinois.

Elle tournait vers Gérard un doux visage, fin, régulier, encadré dans des cheveux blonds, qui semblaient parfois lancer des rayons fauves.

Gérard était assez rapproché d'elle pour lui parler.

Son regard rencontra l'œil bleu, grand & élec-

trique de cette femme, et ne put en supporter l'éclat.

La voiture de la jeune femme dépassa bientôt celle de Gérard.

— C'est une apparition ! dit-il alors en souriant ; c'est une fée !

— Ta fée, en tout cas, est comtesse, dit Bonnard. As-tu remarqué les armoiries de sa voiture ? Un lion d'argent rampant sur champ d'azur !

— Je n'ai vu que ses yeux, dit Gérard.

— Oh ! des yeux superbes, longs comme ton petit doigt, ovales & pleins d'une vive flamme... sans compter une nuque ravissante : Edith au col de cygne ! Toilette charmante, un cocher qui ressemble fort à un Kalmouck, et chevaux d'un prix excessif...

— As-tu remarqué cela d'un coup-d'œil ?

— Certes. N'est-ce pas mon métier? L'analyse, mon cher ami, il n'y a que ça. Puis, si tu veux de l'induction, je te dirai que ce cocher, évidemment russe, a été amené par elle de là-bas. Elle ne semble pas connaître grand monde : donc elle n'appartient pas au monde officiel. Elle est cependant riche & fort riche. Il faudrait savoir pourquoi elle a quitté la Russie... Ah ! dit-il au bout d'un moment, j'y suis : cette Russe est une Polonaise !

— A quoi vois-tu cela? demanda Gérard.

— Mon ami, une Russe est aussi distinguée & aussi belle qu'une Polonaise, lorsqu'elle est belle & distinguée. Toutes les femmes du Nord ont la même séduction : blonde & neigeuse. Mais une Polonaise est en quelque sorte une Française sous le rapport de la grâce. As-tu vu comme elle agitait gracieusement son éventail, comme elle regardait languissamment & spirituellement à la fois autour d'elle? Il n'y a qu'une Parisienne pour avoir cette attitude comment diraï-je? aiguisée! Or, les Polonaises sont les Parisiennes du Nord.

— Ah ! ça, mais tu sais tout, tu vois tout...

— Ah ! ça, mais, dit Louis, tu ne vois rien. Allons, c'est que tu es amoureux de cette femme!

— Es-tu fou ?

— Je m'en vante. Franchement, mon cher Gérard, si tu veux sur la belle inconnue tous les renseignements possibles, voici Oginski, — un de mes amis et le tien, parbleu ! — qui nous en donnera de reste.

Il désignait un piéton qui marchait à leur gauche.

Louis l'appela & lui fit signe de monter dans la voiture.

— J'ai à vous parler, lui dit Gérard.

Oginski prit place à côté de Gérard, en face de Louis, qui avait pris le strapontin.

Cet Oginski, dont le nom est célèbre en Pologne, avait quarante ans passés.

Sombre dans sa pauvreté, il savait faire énergiquement respecter son exil.

Il travaillait, donnant ici et là des leçons de mathématiques ou de sciences naturelles, écrivant des notices pour les dictionnaires biographiques, copiant de la musique comme Rousseau, faisant des traductions des classiques latins, — et trouvant encore le temps de s'occuper de loin des intérêts de la patrie.

A le voir passer, grand, légèrement courbé, les yeux noirs & vifs, le nez gros, les cheveux noirs, la barbe presque inculte, toujours boutonné dans un paletot noir, et marchant l'œil à terre, on eût deviné le vaincu qui n'a pas encore pardonné sa défaite ni renoncé à la revanche.

IV

— Quelle est donc cette femme? dit Gérard en désignant à Oginski l'équipage de la Walkyrie.

— Je soutiens que c'est une Polonaise, dit Bonnard, mais dans tous les cas elle vient du Nord ; vous devez la connaître, Oginski.

— Certes, fit le Polonais avec un triste sourire, qui vint comme rafraîchir sa rude physionomie. C'est la comtesse Mynska.

— J'en étais sûr, dit Louis. Nous aurions dû parier.

— Elle est bien belle, dit Gérard.

Oginski hocha la tête.

— La beauté n'est rien, dit-il ; mais la comtesse est bonne & son âme est grande. On l'a chassée de là-bas. Les Russes en avaient peur. Le courage est contagieux.

La comtesse, continua-t-il, est une Polonaise de sang & de cœur. Elle hait l'oppresseur comme nous le haïssons tous. Riche, elle avait des serviteurs nombreux. Les laboureurs ne manquaient pas sur ses terres & les faucheurs non plus. Or, une faux est redoutable. La comtesse recevait bien des gens chez elle. On causait ; le bruit des voix effraie les amis du silence. Le gouverneur de Posen s'est plaint.

La comtesse a compris sans doute que les vexations commençaient. A quoi bon résister quand l'heure n'est pas venue ? Elle est partie.

— Y a-t-il longtemps qu'elle est en France?

— Un mois tout au plus.

— Et son mari?

— La comtesse est veuve.

— Ah ! fit Gérard.

Et Louis remarqua une certaine préoccupation sur son visage.

— La connaissez-vous intimement? dit Gérard.

— Les Oginski & les Mynski étaient frères d'armes. La comtesse est ma sœur par l'âme. Son arrivée ici m'a comblé de joie. Je l'ai connue bien jeune, et elle ne se souvenait pas de moi ; mais les amis sont rares, et elle savait qu'elle pouvait se fier au fils de Ladislas. — Je la vois presque chaque jour, et nous causons du pays, de ses douleurs, de ses désespoirs, de ses espérances.

Oginski se tut.

Il parut réfléchir.

Gérard le regardait.

Il eût voulu savoir encore de nouveaux détails sur la comtesse, il eût écouté ainsi bien longtemps encore.

Louis le devinait sans doute.

— Comte, dit-il au Polonais, — et le pauvre Oginski tressaillit en entendant ce titre qui semblait ne plus lui appartenir depuis que le comté lui avait été arraché, — vous voyez là (il montrait Gérard) un admirateur de la comtesse... Il l'a aperçue tout à l'heure pour la première fois, et l'amour coup de foudre...

— Louis, dit Gérard. Je t'en prie...

— Soit, fit le journaliste. Ne plaisantons pas. Mais je suis sûr que ta secrète pensée est de sa-

voir comment tu pourras revoir la comtesse Mynska.

Oginski hocha la tête en souriant.

— Mon Dieu, dit-il, je conçois bien cela. Elle est la séduction même. Mais ne connaissez-vous pas la princesse Cz..., monsieur de Tournière?

— Si fait, dit Gérard.

— Vous reverrez, en ce cas, la comtesse chez elle... La princesse donne, dans quelques jours, une fête d'été en son hôtel, et n'aura garde de vous oublier.

— Allons donc! dit Bonnard. Vous rendez ce pauvre Gérard le plus heureux des hommes, Oginski.

— Ma foi, dit le Polonais presque gaiement, je vous présenterai moi-même à la comtesse, monsieur de Tournière. Et l'on n'a pas tous les jours à se faire le parrain d'un homme tel que vous!

Gérard tendit la main à Oginski.

Le comte sauta à terre, salua & s'éloigna lentement du côté de Paris.

— Sais-tu où il va? dit Louis.

— Non.

— Dans quelque hôtel des Champs-Élysées, rue de Balzac, je ne sais où, enseigner la grammaire à des enfants. Le pauvre homme! ajouta-t-il en soupirant.

— L'honnête homme! dit Gérard.

V

Par un de ces hasards dont fourmille la vie parisienne, Gérard & Louis aperçurent, en entrant le soir au Vaudeville, la comtesse Mynska, seule dans une loge.

— Voilà, dit Louis, ce qui peut s'appeler jouer de bonheur. Tu pourras détailler à ton aise cette beauté septentrionale. Je plains l'auteur, dont tu n'écouteras la pièce que mo érément.

Le fait est que Gérard, durant toute la soirée, jeta du côté de la comtesse autant de regards que le lui permettait la plus stricte convenance.

Elle s'en aperçut, sans aucun doute, et quand ils sortirent, Louis soutint à Gérard que la comtesse les avait lorgnés.

— Ce qui ne constitue pas, dit-il, une bien grande victoire. — Nous n'en avons pas moins passé une soirée charmante. Je suis abreuvé d'esprit.

— N'est-ce pas, qu'elle est ravissante?

— Le troisième acte surtout.

— Eh! fit Gérard, je te parle de la comtesse & non de la comédie.

— Songe à tes amours, répliqua Bonnard. Il est bien naturel que je pense à mes *charpentages*.

Oginski ne s'était pas trompé.

Quelques jours après, Gérard recevait une lettre d'invitation à la fête donnée par la princesse Cz...

Il allait donc la voir, lui parler!

Gérard, l'homme de toutes les élégances, était encore un valseur achevé.

Ce qui se dit en valsant est long comme un chapitre de roman. On entre dans le cœur d'une femme en la faisant tournoyer pendant dix minutes autour d'un salon bien mieux qu'en lui sauvant la vie ou en défendant son honneur.

Donc, il valserait avec elle.

La fatuité n'était pas le péché mignon de M. de Tournière.

Son originalité, il la plaçait dans son âme & non dans la coupe de son habit.

Et pourtant il demeura bien longtemps devant son miroir à faire son nœud de cravate.

Il y avait, accroché à la muraille, à quelques pas de lui, un portrait de Gérard de Tournière, en costume de gaucho mexicain, qui, avec ses dents blanches tranchant sur un visage bronzé, semblait railler profondément cet élégant Gérard, jadis occupé à la chasse au bison ou à la poursuite du tigre, et maintenant absorbé par les plis de son gilet & la glaçure de ses gants.

Une heure après, le baron Gérard entrait dans le jardin de la princesse Cz.., converti pour la

circonstance en un salon où toute la flore terrestre s'était donné rendez-vous.

Il y avait à peine mis le pied que Louis accourut vers lui, accompagné du comte Oginski.

— Eh bien, dit Bonnard, elle est ici. Vite, que ton cœur batte & que ton émotion se traduise par une pâleur d'Antony.

Gérard haussa les épaules.

— Bah! j'ai tort de rire, fit le journaliste; Oginski me racontait il n'y a pas cinq minutes comment un général russe a osé faire pendre l'autre semaine un gentilhomme lithuanien. C'est atroce!

Les fêtes de la princesse Cz... ressemblent quelque peu à ces soirées du Directoire, les *bals des victimes*, et où l'on se rendait avec un liseré rouge au cou pour figurer la coupure du coutelas.

La plupart des invités portent le deuil de leurs parents, de leurs amis; tous portent le deuil de la patrie.

Quelques Français seulement semblent égarés au milieu de ces exilés.

On cause, on danse.

La musique de l'orchestre empêche d'entendre les conversations éparses, et étouffe, çà & là, plus d'un soupir de regret & plus d'une plainte.

Si l'on interrogeait ces hommes & ces femmes qui valsent & sourient, que de terribles secrets

on découvrirait soudain ! C'est le sort d'un peuple dispersé d'avoir toujours devant les yeux le fantôme du pays égorgé, et le proscrit semble passer dans la vie sombre comme s'il essayait de cacher la plaie qu'il porte au flanc.

Au milieu d'un groupe rieur, la comtesse Mynska s'avançait, rayonnante, lorsque le baron Gérard l'aperçut.

— C'est elle, dit-il à Oginski, sans prendre la peine de dissimuler sa joie.

— Oui, fit le comte ; je vais vous présenter.

Il prit Gérard par la main & le conduisit à la comtesse.

— Madame, dit-il, permettez-moi de vous présenter M. Gérard de Tournière, un de *nos* amis.

La comtesse sourit gracieusement, et, pendant que le baron s'inclinait :

— Monsieur le baron, dit-elle, je vous connaissais avant de vous avoir vu.

Il sembla à Gérard que la voix qui parlait avait la douceur d'un cantique.

— J'ai lu, comme tout le monde, le récit de vos aventures au Mexique.

— Permettez-moi donc, dit Gérard, de maudire l'indiscrétion d'un ami. Ces aventures sont de l'invention du chroniqueur Jules Reynaud.

— Sont-elles donc si mal inventées ? fit Bon-

nard en riant. Combats, captivité, délivrance ; il y aurait là de quoi faire de toi un héros de salon, si tu n'étais un héros des pampas.

— On voit que vous êtes l'ami de l'auteur, dit la comtesse en regardant Louis avec un petit hochement de tête.

La conversation devint bientôt plus sérieuse.

Gérard causa comme il savait causer.

La comtesse paraissait charmée.

Lorsque l'orchestre joua un air de valse, elle fit plusieurs tours avec Gérard, puis s'arrêta, demanda grâce en souriant, et s'assit.

— Voilà si longtemps que je ne danse plus! dit-elle.

Il y avait un peu de mélancolie dans ces paroles.

Gérard risqua une question.

— Oui, dit-elle, toute fête nous est interdite : vous souvenez-vous avoir lu que lorsque la duchesse de Berri donnait aux Tuileries des bals costumés, avant les journées de Juillet, le Palais-Royal lui reprochait de danser sur un volcan ? Eh bien ! M. de Salvandy trouverait aujourd'hui que le volcan n'est pas éteint en Pologne. Ses grondements sourds étouffent le bruit de l'orchestre. On ne danse plus.

— On attend, n'est-ce pas? dit Gérard.

— Oui, répondit la comtesse, — on espère & on prie... .

Gérard subissait auprès de cette jeune femme, si pleine d'une grâce exquise, une véritable impression de bonheur. Il était de ces natures facilement impressionnables qu'un charme pénètre, qu'un rayon éblouit, qu'une parole enivre.

En quittant la comtesse, il ne dissimulait point sa joie. Je dis *sa joie* quoique Gérard eût passé l'âge de Chérubin.

Mais elle l'avait invité à la venir saluer chez elle, avec Oginski & Louis.

— Elle est adorable ! disait-il.

Louis le regarda bien en face.

— Écoute, Gérard, dit-il, je sais ce que sont tes caprices : ils sont bel & bien des affections profondes. C'est dangereux. Une âme ardente est terrible à porter. Si elle allait te consumer tout entier ! La comtesse Mynska est la grâce même, je le veux bien, mais je me défie de ces statues immaculées. Ma parole, une femme blonde me fait peur. Elles ne bougent pas & vous enveloppent dans des nœuds inextricables. Que si tu veux la courtiser à ton aise, soit ; mais je te connais : tu fais de l'amour une chose sérieuse, ô poète qui vis tes poëmes au lieu de les écrire. Encore une fois, prends garde !

— Que veux-tu dire ?

— Rien, je suis sceptique, voilà tout, et lorsque je rencontre un brave garçon qui va devenir amoureux d'une femme, — elle est charmante je te le répète, et d'autant plus dangereuse, — je ne puis m'empêcher de lui crier : Casse-cou !

— Bast ! fit Gérard, je ne l'aime pas.

Louis se prit à rire.

— Ah ! dit-il, il ne manquerait plus que cela ! Mais veux-tu un conseil, Gérard?

— Parfaitement.

— Tu as assez jeté ta vie aux quatre vents de la fantaisie & de l'enthousiasme ; il faut faire une fin.

— Me marier ?

— Le conseil te surprend ?

— Non, d'autant plus que je me l'étais donné à moi-même.

— En vérité?

— Certes. Et sais-tu qui je veux épouser?

— La comtesse Mynska, peut-être?

— N'est-elle pas veuve ?

— Si fait.

— Eh bien?

— Harnibieu donc ! Et monsieur de Cupidon à la rescousse !

VI

La comtesse Fœdora Mynska avait vingt-trois ans.

Elle était venue à Paris au printemps après son année de veuvage.

Le comte Ladislas Mynski, forcément demeuré en Pologne, avait emporté tous les regrets dans sa tombe : je veux dire qu'il n'en avait laissé aucun. Homme dur, robuste comme un Hercule et sauvage comme un Tartare, il avait l'élégance d'un Huron et les agréments d'un Cosaque. Il fallait que tout tremblât devant lui. Partisan de la liberté de la Pologne, il aimait également beaucoup le despotisme & l'appliquait pour son propre compte. Ses serviteurs le craignaient comme le feu. Le comte Ladislas eût fourni peut-être, en temps de guerre, un héros à la cause libérale. La paix durant avec persistance, il ne donna qu'un mari bourru de plus à la famille des mauvais ménages.

Il avait épousé la fille d'un gentilhomme de ses amis, et en avait voulu faire, selon l'antique usage (la féodalité n'est point morte partout), non sa femme, mais sa servante.

Seulement Fœdora, élevée avec amour par une mère dévouée, habituée à tous les soins, se révolta devant cette tyrannie : elle avait de l'énergie & s'en servit.

— Bref, j'ai épousé une poupée, dit un jour le comte Ladislas.

Une autre fois il ajouta :

— Si elle ne plie pas, je la briserai!

C'était un homme à carrure athlétique, le cou gros, ramassé sur lui-même, fauve comme un lion.

Fœdora était mince, blonde & élancée.

Cinq ans après, le comte mourait.

Fœdora ne s'en réjouit pas trop : au moment où un coup de sang retranchait Ladislas du nombre des tyrans, son père à elle était emporté par la fièvre.

Elle porta le deuil de son père.

La douleur lui fit bientôt prendre en haine le château qu'elle habitait, et ce coin de terre qui lui rappelait ou ses joies d'enfant, cruelles, puisqu'elles étaient passées, ou ses souffrances de jeune femme.

Elle était orpheline. Rien ne la retenait là-bas que des tombes; elle quitta les forêts, où se cachait son château, pour la capitale, et partit pour Varsovie.

Dans le cœur de toute femme, cherchez bien, il y a une histoire d'amour ou un roman d'amour. Je suis avare : il y en a bien souvent plusieurs.

Fœdora s'était mariée : voilà pour l'histoire.

Le roman, elle le feuilleta à Varsovie.

Elle le feuilleta si bien qu'elle le sut par cœur, qu'elle s'en pénétra, qu'elle en fit sa vie.

Elle avait aimé son mari huit jours.

Ladislas n'avait pas su conserver plus longtemps ce cœur vierge.

Il en avait laissé échapper le parfum, mais il en restait encore assez pour embaumer une vie.

Ce qui en restait, Fœdora le donna à un jeune homme qui s'appelait Micaël Zan, et que les salons se disputaient parce qu'il était poëte, musicien, peintre, sculpteur, causeur, valseur, beau, spirituel & sceptique, un héros de Dumas qui aurait lu Stendhal.

Avec toutes les qualités banales de l'homme à bonnes fortunes, Micaël n'était pas vulgaire. Il avait pu se composer une physionomie attachante & qui plaisait au plus grand nombre.

Comment cet esprit délicat qui s'appelait Fœdora, alla-t-il se consumer à ce flambeau plus scintillant que brûlant?

Réponde qui pourra.

Je constate un fait historique.

Désillusionnée bientôt, Fœdora se replia sur elle-même, comme froissée dans les replis les plus intimes de son âme. Cette méprise la fit cruellement souffrir, puis elle se consola, non pas en essayant une aventure nouvelle, mais en oubliant.

Un beau matin, Varsovie apprit que le beau

Micaël Zan avait été tué en duel par un mari outragé.

Fœdora s'étonna beaucoup en allant à son miroir pour se regarder ; la nouvelle n'avait aucunement altéré sa physionomie. Point de pâleur; au contraire l'incarnat le plus séduisant.

Fœdora mit la main sur son cœur.

Il ne battait pas trop vite.

— Décidément, je suis méchante... dit-elle.

Et elle se prit à sourire.

Elle partait trois jours après pour Paris.

VII

Gérard n'attendit pas longtemps pour se rendre à l'invitation de la comtesse.

Mais il redoutait d'y aller seul.

— Espères-tu donc, lui dit Bonnard en l'accompagnant, qu'elle va te dévorer?

La comtesse habitait un délicieux hôtel dans une des rues transversales des Champs-Elysées.

Tout y était luxe intelligent, et la grâce féminine de Fœdora avait signé l'agencement de la demeure.

Assurément, elle avait présidé au désordre

charmant des mille objets précieux qui venaient de Pologne.

— Ceque peut une femme de goût est incroyable !... disait Louis en attendant la comtesse. Moi aussi, j'ai rapporté des richesses de mes pérégrinations, et j'en avais parsemé mon logis de vaudevilliste. Te souviens-tu de ma coupe de cristal ? J'avais à Ems abandonné bien des thalers pour l'arracher des mains d'un digne Israélite qui m'appelait « *mon tous vranzais* » gros comme le poing ; eh bien, pas plus tard qu'hier, Angela me l'a cassée.

— Qui cela, Angela ? fit M. de Tournière.

— Oh !... dit Louis, une passante.

La comtesse entra.

Elle était vêtue d'un peignoir rose qui dessinait admirablement sa taille, et ses cheveux, légèrement dénoués, semblaient n'attendre que son ordre pour s'échapper en cascades blondes.

Gérard, qui ne songeait pas à Vénus depuis longtemps, compara mentalement Fœdora à la statue de Canova qu'il avait vue au Palais Pitti.

On causa.

Louis était bavard ; il prit le dé de la conversation.

Gérard ne s'en plaignait pas.

Comment eût-il trouvé le moyen de parler :

toutes ses facultés s'absorbaient dans son regard.

Fœdora le vit bien, et l'en récompensa par un sourire.

Naturellement, on parla de l'amour, des femmes & du mariage.

Louis, qui avait plus de pittoresque que d'atticisme dans les propos, déclara que le mariage, comme l'opium, était un *dormitif*.

Où avait-il pris ce mot?

La comtesse se mit à rire.

— Je vois bien, dit-elle, que vous autres hommes vous préférez la poligamie.

Louis hocha gravement la tête.

— Non, dit-il, nous aimons mieux la liberté.

— Ah! le grand mot! dit Fœdora.

— Oui, l'idéal... réalisable.

— En vérité?

— J'ai un ami, dit Bonnard, un poëte, ma foi, qui a l'habitude de passer six mois de l'année au bord de la mer. Il quitte Paris le 20 avril, il quitte ses coquillages le 20 septembre. Or, il dit à sa compagne, — car l'homme n'est pas fait, assure l'Écriture, pour vivre seul — il dit : — C'est demain le 20 avril. — Eh bien! le 20 avril? .. — Le 20 avril, je pars pour mon rocher. — Eh bien! encore?... — Le 20 avril, je

pars pour mon rocher, et je pars seul. — C'est impossible!... — C'est comme cela. Vous voyez les gestes, vous entendez les cris. Bref, tous les ans mon ami quitte Paris, strictement seul. — Seul il vit là-bas; la veille, il était M. le comte Hubert de Ronchaud, auteur de poésies aimées; le lendemain, il est tout simplement Hubert, pêcheur, chasseur, rêveur, et patron du bateau *le Tap'-moi là-d'sus!* — Au retour, le 21 septembre, le comte Hubert de Ronchaud s'installe jusqu'au 20 avril de l'an qui suit. Et voilà comment mon ami n'a jamais connu de déceptions ni de misères : ses passions ne durent que six mois : cela suffit bien pour s'aimer !

— Matérialiste! dit la comtesse; cela ne suffit pas pour se connaître.

— Eh bien! interrompit tout à coup Gérard, je ne suis pas de votre avis, madame. Six mois, six mois de vrai bonheur, mais c'est une éternité, songez-y bien. Mes bonheurs, à moi, n'ont jamais duré ce temps-là. Et que dites-vous qu'il faut six mois pour se connaître? Une heure suffit, une minute aussi, quelquefois. Un regard, un sourire vous dévoilent une âme. On laisse échapper tout son cœur dans un mot. Il suffit d'un signe, parfois, pour décider de toute une vie, et je crois fermement que l'on passe à côté du bonheur sans le voir, parce que le hasard n'a

pas voulu qu'un rayon — si mince qu'il fût — l'éclairât subitement. Aussi bien, faut-il se contenter des pénombres, puisque l'éclair ne vient pas ; et, si le rayon a jailli ne pas laisser loin de soi le diamant qu'il aurait fait briller.

— Ah ! le pathos, s'écria Louis. Style haché menu, style français, style clairet, style de Voltaire, où es-tu ?... Je ne comprends pas.

— Et vous, madame ? dit Gérard.

— Moi, dit-elle, peut-être.

Gérard vit une réponse dans ce mot et se retira fort satisfait.

Il était à peine dans la rue que sa joie déborda en exclamations vraiment juvéniles.

Louis l'écoutait froidement.

— Eh bien, dit-il lorsque Gérard eut fini, voilà qui est convenu : c'est un ange... Ah ! mon ami, dirait-on jamais que tu as trente-cinq ans !

Gérard se mit à rire.

— Tu te moques de moi, homme sage ! Oui, j'ai trente-cinq ans ; mais on n'a jamais que l'âge de son cœur, et le mien...

— Le tien a quinze ans, cher enthousiaste !

— Eh ! ma foi, oui, mon philosophe, dit gaiement Gérard.

Au mot de philosophe, Louis se récria.

— Vas-tu bien te taire !... fit-il. Ah ! si un

directeur de théâtre t'entendait !... Philosophe! Tu veux donc me perdre ?... Figure-toi Eugène Pelletan ou Jules Simon essayant de se faire aussi gros que Lambert Thiboust : on ne leur confierait pas un lever de rideau. Des philosophes?... Hors du temple, les inutiles!

Ils devisèrent chemin faisant de tout un peu, et toujours leurs propos aboutissaient au même point : la comtesse Mynska.

— Enfin, dit Gérard, franchement, mon ami, qu'en penses-tu ?

— Je pense qu'elle est charmante.

— Et seulement charmante?

— Spirituelle.

— Mais encore ?

— Blonde.

— Je le sais.

— Blonde avec des yeux bleus.

— Je te parle de son caractère.

— Des mains qu'envierait cette pauvre Vénus de Milo, née comme Ducornet, le peintre.

— Tu railles.

— Pas du tout.

— Mais enfin l'épouserais-tu ?

— Pourquoi pas ?

Il regarda Gérard bien en face et lui dit :

— Mon cher ami, il y a dix ou douze mille ans que l'homme se prosterne devant Ève;

qu'elle soit blonde ou brune, petite ou grande, et qu'elle vous présente une pomme de calvi ou une pomme d'api, qu'elle s'appelle Angela ou Fœdora, c'est toujours la même pomme & c'est toujours la même femme. Bonsoir !

Il tendit la main à Gérard et s'éloigna.

M. de Tournière, demeuré seul, médita profondément sur le *Peut-être* de la comtesse, qui valait cent fois, à ses yeux, le *Que sais-je?* de Montaigne.

VIII

Le bois est charmant, en été, lorsque vient le soir.

La comtesse n'avait garde de manquer sa promenade quotidienne autour du lac.

Elle rencontrait souvent Gérard de Tournière, qui caracolait savamment au milieu des équipages, et put se convaincre qu'il était bon & élégant cavalier.

Elle le voyait aussi deux fois au moins par semaine chez elle, et elle s'aperçut bien vite que M. de Tournière savait causer comme on ne cause plus.

Elle avait un album où plusieurs noms célèbres avaient signés quelques lignes.

M. de Tournière le parcourant un jour, elle se dit qu'elle allait bien l'embarrasser en le prenant au dépourvu.

Elle lui demanda un sonnet.

— Ah ! madame, dit-il, tant pis pour vous : je suis comme le poëte Méry : on ne saurait me prendre sans *vers*.

Et la comtesse put se convaincre que toutes les jolies rimes qui se commettent en France ne sont pas signées Théodore de Banville.

Elle lui demanda encore un dessin, un croquis, un aquarelle, un rien à son choix.

Il choisit à la fois l'aquarelle, le croquis & le dessin.

Elle vit alors que Bida, Gavarni & Eugène Lami ont des confrères.

Peu à peu le baron Gérard de Tournière prenait aux yeux de la comtesse les proportions d'un héros de roman.

Si elle avait eu un an de moins, comme elle l'eût aimé !

Mais elle avait connu Micaël Zan.

Micaël Zan était, lui aussi, peintre, poëte, artiste, musicien...

Ce dernier titre de gloire manquait à Gérard.

Elle l'installa, un beau jour, devant une sonate de Mozard et lui dit :

— Voici où l'encyclopédiste est em
Pas du tout.

Gérard exécuta divinement la sona
ravie & quelque peu étonnée, elle

— Quel homme êtes-vous donc ?
elle.

— Un désœuvré, tout simplement,
Gérard.

Cependant on ne joue pas impuném
la passion ; on ne badine pas avec l'am

Fœdora se sentait parfois troublée
souvent elle se prenait à regarder la p
jours où elle pensait que M. de Tourn
venir.

Quant à Gérard, il était littéralemen

— Je parie, lui dit un soir dans son
marquis de Cerbières, je parie que vou
tête un caprice nouveau, cher baron ?

— Un caprice ?

— Voulez-vous que je dise une passi
mettrait à rire, vous tout le premier. D
primesautiers, enthousiastes comme
n'ont que des caprices.

— Croyez-vous ?

— J'en suis sûr.

— Caprices politiques, caprices littér
prices amoureux. Vous êtes trop char

véritable passion est puritaine. Or çà, puisque caprice il y a, comment s'appelle celui-ci?

Gérard ne répondit pas.

— Soit, dit le marquis, appelons-le l'*innominato;* mais est-il blond?

Gérard, sérieux, ne dit pas un mot.

— Allons, vous êtes amoureux du mystère, baron. N'en parlons plus.

— J'aime mieux cela, dit Gérard qui sortit bientôt.

— Eh bien! dit alors M. de Cerbières aux habitués qui se trouvaient là, voulez-vous que je vous dise le nom du caprice de Gérard?

— Voyons! répondirent-ils tous.

— Je vous le donne en cent, dit le marquis.

— Clara Peplum?

— Pas du tout.

— Amanda Dillon?

— Moins encore.

— Marjolaine?

— Cherchez plus haut.

— Madame de Rigny?

— Plus haut encore.

— La baronne de Sergy?

— *Sursum corda!* Le cœur de M. de Tournière soupire pour le bon motif.

— J'y renonce.

— Nous y renonçons tous.

— Le caprice de Gérard, messieurs, dit M. de Cerbières, s'appelle la comtesse Mynska.

On était là entre amis et le marquis plaisantait. Ce n'était pas une médisance, mais une nouvelle du jour tout au plus, quelque chose comme l'annonce d'un prochain mariage. N'importe, il avait eu grand tort de parler. Défiguré, son propos devint une épigramme dans la bouche d'un autre, et comme les épigrammes vont vite, celle-ci parvint rapidement à la comtesse elle-même.

Comment?

Tant de chemins mènent à Rome !

IX

La comtesse aussitôt, dépêcha vers Gérard le comte Oginski.

Gérard accourut. Elle le reçut froidement, n'aborda pas aussitôt le sujet de l'entretien, puis, rapidement, raconta ce qu'elle avait appris et accusa Gérard d'avoir inventé lui-même ce bruit.

Elle était vraiment irritée.

Gérard devint pâle, demeura un instant muet

et demanda à la comtesse comment elle avait appris ce qu'elle savait.

— Madame, ajouta-t-il gravement, je suis un homme d'honneur, et Dieu m'est témoin que je n'ai confié à personne le secret de mon âme; mais puisque le sort fait que le mot d'amour a été prononcée entre nous, laissez-moi vous dire ici, tout haut, que je vous aime du plus profond de mon cœur, et que ma vie est à vous.

Fœdora fit un petit mouvement gracieusement étonné.

— Vous ne m'aviez pas habituée à un ton sérieux! dit-elle.

— Je sais, répondit Gérard, que jusqu'à ce jour j'ai passé devant vous, frivole, et cherchant pour vous parler des paroles dans mon esprit lorsqu'il fallait interroger mon cœur. Je sais que vous m'avez confondu dans cette foule qui vous entoure & bourdonne autour de vous comme un essaim autour d'une fleur. (Il ne songeait pas à ce qu'il disait, car jamais il n'eût, de sang-froid, risqué une pareille image.) Mais dès aujourd'hui je veux me montrer à vous tel que je suis, je veux vous consacrer toute mon existence, je veux vous aimer tant, madame, que vous consentirez enfin à m'aimer un peu.

— A combien de femmes avez-vous dit les mêmes mots? fit la comtesse avec un sourire si

divinement ironique qu'il était charmant.

— Ah! s'écria Gérard, vous ne me croyez pas!

— Je suis vieille, fit Fœdora avec une moue coquette.

Fœdora étudiait ce grand beau garçon qui allait, venait et lui semblait si sombre qu'il risquait fort d'être sincère.

Tout à coup, il s'avança vers elle et la regarda fixement.

— Voulez-vous, dit-il, que je casse la tête à celui qui a su deviner mon secret et qui a osé le dire? Quel est son nom?

— Oh! fit dit la comtesse. Que dites-vous là? Du sang, et pour un bavardage. Croyez-vous me convaincre ainsi de votre amour? Tout au contraire, promettez-moi de ne pas chercher à savoir qui a parlé.

— Eh! quelle preuve vous faut-il donc? s'écria Gérard. Ecoutez, ajouta-t-il, je vous aime comme je n'ai jamais aimé. Il y a peu de temps que je vous ai vue, et je vous ai toujours attendue. Celle que je cherchais, que j'appelais, que j'aimais dans mes rêves de songeur, c'était vous. Lorsque, seul dans le désert, désespéré, souvent je songeais à me coucher sur le sable, en attendant que le simoun vînt m'engloutir; lorsque, dans mes folles expéditions à travers le monde,

lassé parfois de mes courses inutiles ou de mes enthousiasmes déçus, je pensais à me faire tuer le lendemain par les Mexicains ou les sauvages, une voix me retenait, me disait d'espérer. D'où venait-elle? Qui me parlait ainsi? Je l'ignorais alors. Je le sais maintenant. Cette voix, c'était la vôtre, c'était vous qui me disiez de croire & de vivre. J'ai vécu en vous attendant, et maintenant que vous êtes venue à moi, ne me fuyez pas, si vous ne voulez point que je meure.

X

Le malheureux parlait comme un roman de cabinet de lecture! Tant il est vrai que les sentiments se teignent du style du moment.

Il crut bien faire en terminant sa déclaration par l'offre de sa main, de son titre & de sa fortune.

Ce qui aurait pu tenter mesdemoiselles Peplum & Marjolaine ne devait produire que peu d'effet sur la comtesse Fœdora Mynska.

C'était logique.

Voilà justement pourquoi l'amoureux Gérard n'y songea pas.

Fœdora le congédia d'une façon charmante,

sans avoir répondu, sans lui avoir laissé lire le plus petit mot de son âme, et après l'avoir pénétré ou du moins avoir cru le pénétrer à fond.

Gérard s'éloigna assez attristé de sa démarche, pendant que Fœdora, étendue sur sa causeuse, songeait que, dix-huit mois auparavant, à Varsovie, Micaël Zan lui avait parlé de la même façon que tout à l'heure le baron Gérard de Tournière.

XI

M. de Tournière courut chez Bonnard.

Il trouva le vaudevilliste en train d'écrire, se jeta à son cou & lui cria qu'il était le plus malheureux des hommes.

— Allons, bon! dit Louis. La comtesse fait déjà des siennes. J'écoute ton odÿssée, mon ami.

Gérard raconta tout au long la conversation qu'il venait d'avoir avec Fœdora.

— Diable! dit le vaudevilliste. Une déclaration aussi brusque, tu as joué gros jeu... Mais rien n'est perdu!

— Que veux-tu dire?

— Mon cher ami, la comtesse ne t'aime pas.

— Comment?

— Ne te fâche pas de mes paroles. Mais tu

comprends qu'à son âge, veuve, et par conséquent désillusionnée quelque peu, la comtesse ne peut pas se laisser séduire comme une jeune fille, par ton esprit & ta beauté.

— Ne ris pas, Louis, dit Gérard. Je suis réellement affligé.

— Je le vois bien. C'est pour cela que je veux te consoler. Donc, la comtesse ne t'aime pas ; mais elle n'est point de glace. Ton amour sincère est celui d'un honnête homme. Elle t'a écouté une fois, elle t'écoutera encore. A force de t'entendre parler, elle te croira. Et une femme qui se sait aimée ou se croit aimée, n'est pas bien éloignée d'aimer à son tour. Et je ne sais vraiment pas pourquoi je te parle ainsi, mon cher ami. Tu as bien autant que moi la science des choses de la vie, et si tu voyais clair, tu comprendrais parfaitement que ta belle dédaigneuse d'aujourd'hui deviendra ton amie demain, et après-demain ta femme, puisque tu rêves mariage.

— En es-tu sûr?

— Quelle idée!

— Après tout, c'est bien ce que je me dis aussi, fit Gérard, mais j'ai peur de me tromper moi-même, par faiblesse.

Louis haussa les épaules en souriant.

— Et voilà pourtant, dit-il, l'homme qui

chassait les panthères avec sire James Steinbock, au milieu des jungles!

Amour, amour, quand tu nous tiens !...

En ce moment, un petit coup de sonnette féminin, — car les coups de sonnette ont des sexes — retentit, et Louis dit à Gérard :

— Tu arrives justement bien pour voir ton pédagogue redevenu disciple.

Il ouvrit la porte, et une femme entra.

— Mademoiselle Angela! dit Louis en la présentant à M. de Tournière.

— Et mes titres? fit mademoiselle Angela.

— C'est juste : Mademoiselle Angela, artiste dramatique, a créé avec distinction le rôle de la *fée des Épingles*, dans la féerie de M. d'Ennery — vingt lignes et deux couplets, dont un *ensemble*. — Pleine d'espérance, d'ailleurs, et étudiant Molière à ses moments perdus.

— Mais, oui, dit Angela. Et j'espère bientôt jouer le *Misanthrope* à l'École-Lyrique.

— Quel rôle jouerez-vous, mademoiselle? demanda Gérard par politesse et ne songeant pas à ce qu'il disait.

— Ah! s'écria Louis, je parie pour Célimène

— C'est justement Célimène que j'étudie.

— Tiens, parbleu!

— Pourquoi, parbleu? dit Angela.

— Parce que c'est le rôle le plus difficile, et celui que vous jouerez le plus mal.

Angela ne se fâcha point de la boutade.

Elle se mit à causer & même gaiement. Elle connaissait Gérard & savait qu'il était l'intime ami de Louis. Puis, elle avait entendu parler, dans son monde hybride, d'une liaison de M. de Tournière avec une actrice, Thérèse Dornay, liaison qui avait fait un certain bruit. Elle crut être agréable au baron en lui donnant des nouvelles de Thérèse.

Gérard remercia avec la froideur polie du galant homme. Ce passé était si loin de lui, si bien éteint! Il n'y songeait plus.

Angela, curieuse, lui demanda s'il avait tout à fait oublié cette femme qu'il avait sincèrement aimée.

— J'ai oublié le mal qu'elle m'a fait, dit-il avec un sourire qui semblait vouloir conclure tout propos à ce sujet.

Angela ne comprit pas, et ajouta que Thérèse songeait encore à lui sans doute, car elle en parlait souvent.

Gérard n'ajouta pas un mot.

Bientôt Angela partit.

Louis se tourna vers son ami et lui dit :

— Eh bien !qu'en penses-tu?

— Elle est charmante.

— Comme une oie.

Louis n'entendait jamais parler sans un certain agacement de Thérèse Dornay. Il haïssait cette fille qui avait fait beaucoup de mal à Gérard.

— Petite sotte! dit-il en songeant à Angela, qui va évoquer ce spectre malsain de mademoiselle Thérèse! Ah! mon ami, prends garde à la comtesse. Ton amour pour mademoiselle Dornay est une leçon.

— Le fait est, dit Gérard, que je l'aimais bien. C'était une folie. Donner son cœur à ce genre de femmes, c'est le jeter à des oiseaux de proie. Elles le rongent... Mais, bah! ce temps-là est oublié! Le présent seul est en cause. Il n'y a plus rien dans ma vie que la comtesse Fœdora que j'aime, et qui doit m'aimer.

— Et qui t'aimera si tu sais attendre. Il y a des femmes qu'il faut enlever d'assaut; il y en a d'autres qu'il faut séduire : la comtesse est de celles-ci. Avec une autre je te conseillerais la hardiesse , avec elle je te dicte la patience. C'est une âme poétique, je crois, tu es un esprit enthousiaste. Vous êtes évidemment faits l'un pour l'autre. Prenez-donc garde de vous éloigner l'un de l'autre sans vous être compris. Il n'y a que les âmes asymptotes, c'est-à-dire les

plus rapprochées qu'on puisse rencontrer, qui se coudoient — dérision cruelle! — sans se joindre jamais!

Gérard rentra chez lui, plus calme & moins découragé.

Il prit machinalement un livre, qui se trouva être le poëte de l'amour attristé, Uhland.

Ses yeux s'arrêtèrent sur un sonnet du rêveur allemand.

Sa pensée suivit la route tracée par le poëte; sans but, pour ainsi dire, il prit la plume et traduisit, par à peu près, le *Bouquet*, d'Uhland.

On dit que les fleurs parlent, que la rose
Trahit le secret de nos pures amours,
Et que dans la tombe, alors qu'on repose,
Le *wergis-mein-nicht* murmure : *Toujours*.

Si le vert laurier nous dit : Et la gloire ?
Si le noir cyprès s'exhale en sanglots,
A la voix des fleurs si vous voulez croire,
Pourquoi vous parler avec d'autres mots ?

J'ai cueilli ces fleurs et de chaque sorte
J'ai fait un bouquet d'où mon âme sort,
Et puis, tout tremblant, je vous les apporte
A vous mon amour, mon âme, ma mort!

Il avait écrit ces vers en pensant à elle. Il les lui envoya. Comme il dut s'en repentir, bientôt, car c'était folie!

Et cependant il ne savait pas que Fœdora ne croyait plus aux rimes des poëtes.

XII

Toute femme est femme, c'est-à-dire que la vanité parle en elle bien plus haut souvent que la voix de la raison ou que la voix, bien plus faible, du cœur.

Malgré sa froideur habituelle, Fœdora commençait à se sentir flattée de ces constants hommages d'un homme qui passait, d'ailleurs à bon droit, pour un *gentleman*.

— Que pensez-vous de M. de Tournière? demanda-t-elle un jour à Oginski.

Le comte la regarda, sourit avec une certaine mélancolie qui allait bien à son mâle visage, et répondit :

— M. de Tournière est, à mes yeux, le type parfait du galant homme. Il a conservé le culte de sa foi en ce temps de scepticisme. On le prend pour un don Quichotte mélangé de don Juan, qui passe à travers le monde en combattant les moulins à vent et en enlevant la meunière. Point du tout. Il me fait l'effet, avec sa nostalgie de l'espace, du bruit, de la gloire, il me fait l'effet d'un aigle emprisonné dans la cage d'un rossignol. D'ailleurs, naïf comme un enfant ou comme un vieillard, timide comme un marin, ce héros

de roman qui sait tout, a tout vu, a tout fait, tremble devant une femme aimée, présente sa poitrine à tous les coups, — à tout autre qu'à vous je dirais ridiculement, à vous, comtesse, je dis héroïquement, — et il ferait enfin le meilleur, le plus bourgeois et le plus dévoué des maris. Mon rapport est fait. Qu'en dites-vous?

— Tout serait pour le mieux sans un mot : vous appelez M. de Tournière un héros de roman. Or, souvenez-vous que les demi-dieux sont bien souvent de méchants hommes.

— Une exception confirme la règle. Bref, conclut Oginski, j'aime le baron et je l'estime. C'est un ami dévoué, c'est un cœur bien placé, un esprit d'élite. — Mais, en vérité, pourquoi me demandez-vous cela?

Fœdora hocha la tête avant de répondre.

— Mon Dieu, dit-elle, je ne le sais pas moi-même... M. de Tournière m'intéresse... je m'ennuie... je suis curieuse... Voilà plus de motifs qu'il n'en faut pour excuser mes questions et motiver votre réponse, dont je vous remercie, cher comte.

Gérard, qui vint ce jour-là chez la comtesse Mynska, fut mieux reçu que de coutume.

Fœdora le traita avec le laisser-aller de la franche amitié, elle l'avertit même qu'elle se

rendrait au théâtre le soir même, au Gymnase, & qu'elle serait aise de l'y rencontrer.

Gérard sortit transporté. Il courut au boulevard Bonne-Nouvelle, jeta un louis à la location du théâtre, et, le soir, arrivait un des premiers aux fauteuils d'orchestre.

Tout était contraste dans cette nature ardente, aimante, complexe. Gérard n'eût pas reculé d'une semelle pour laisser passer le Grand Seigneur, et il se faisait volontairement l'esclave de la comtesse. Expliquez ensuite le cœur humain.

Le cœur humain de qui? le cœur humain de quoi?

Gérard cherchait des yeux, à travers les loges, Fœdora, et ne la voyait pas. Il avait déjà peur qu'elle n'eût changé d'avis. Le premier acte de la pièce venait d'être joué.

Debout, aux fauteuils, le dos tourné à la scène, il regardait, non sans anxiété, dans la salle, lorsque, se retournant, il aperçut, dans une avant-scène du rez-de-chaussée, Thérèse Dornay, qui lui fit en souriant signe de la venir saluer.

Gérard, en lui rendant son salut, feignit d'abord de ne pas comprendre.

Mais elle y mit de l'insistance.

Son sourire s'accentua, son geste devint positif.

Gérard se leva et alla à elle.

Il la trouva sur le seuil de sa loge, debout et lui tendant la main.

— Ah ! je suis bien heureuse de vous voir, dit-elle. Nous sommes toujours amis, n'est-ce pas ?

— Plus que jamais, dit Gérard, qui peut-être se sentait aise, après tout, de prendre (en causant froidement avec cette femme qu'il avait aimée) sa revanche des déceptions & des souffrances d'autrefois.

Quant à Thérèse, elle était assez piquée du dédain de Gérard, qui l'avait abandonnée au lendemain d'une trahison, sans colère & sans phrases. Puis elle avait deviné, en voyant tout à l'heure les gestes de Gérard, qu'il cherchait quelqu'un dans cette salle, une femme assurément.

A cette pensée, elle se sentait prise d'un accès de colère sourde. Ce n'était pas jalousie, car elle n'aimait point Gérard & ne l'avait jamais aimé. C'était plutôt haine, haine contre tout ce qui venait se jeter à travers son chemin. Thérèse était méchante.

Elle était curieuse aussi.

Quelle était la femme que Gérard attendait?

Elle eût voulu le savoir. Bah ! Elle allait le savoir bientôt.

Elle fit entrer le baron dans sa loge.

— Asseyez-vous, dit-elle d'un ton presque caressant.

Sa voix était douce. Gérard regarda Thérèse. Elle n'avait point changé. C'était toujours cette grâce exquise, ces beaux cheveux noirs, ces longs yeux chargés d'étincelles, qui l'avaient séduit autrefois.

On ne revoit pas impunément une femme qu'on a aimée.

Gérard se sentit troublé.

Mais ce trouble ne dura pas.

Il s'assit sur le rebord du fauteuil, sa main droite appuyée contre la porte de la loge, comme pour sortir aussitôt.

Thérèse alors lui demanda de ses nouvelles, parla du passé en souriant & avec une feinte humilité qui semblait implorer un pardon & qui raillait.

Gérard répondit d'un ton dégagé, fit de l'esprit qui égaya Thérèse, et se levait pour sortir, lorsque dans l'avant-scène qui faisait face, il aperçut la comtesse Mynska.

Sans doute il eut un tressaillement, car Thérèse devina aussitôt quelle était cette femme.

Elle la parcourut, pour ainsi dire, du regard, et, feignant de ne l'avoir pas vue :

— Où allez-vous? dit-elle à Gérard en lui prenant la main. Il y a si longtemps que nous

ne nous sommes vus ! Vous pouvez bien demeurer encore... D'ailleurs, l'entr'acte est assez long.

Gérard était pâle.

Il hésitait.

Entre deux bouches de canon, il n'eût pas bronché. Entre ces deux femmes, il avait peur.

La position était d'ailleurs difficile.

Thérèse redoublait de ces manières charmantes qu'on appelle avec beaucoup de raison des chatteries. Ses gestes félins semblaient envelopper le baron de caresses.

— Savez-vous ? disait-elle en se penchant vers lui, que je vous adore à présent, Gérard !

Le baron se leva.

Il était exaspéré de l'hypocrisie qu'il devinait parfaitement sous cette tendresse.

— Adieu ! dit-il.

— Vous fuyez !

Elle lui tendit la main.

Il la serra un peu brusquement et sortit.

Un soupir de satisfaction s'échappa alors de sa poitrine.

Et cependant Thérèse riait sous cape, fort satisfaite d'elle-même.

La comtesse Mynska était pâle et se tenait roide, dans sa loge, comme une statue.

Elle avait tout vu.

XIII

Gérard regagnait sa place au moment où le rideau se levait.

Thérèse le poursuivit encore d'un petit salut affectueux, et lui, se détournant du côté de la comtesse, rencontra le regard de Fœdora.

Ce regard était froid, et Gérard le devina implacable.

— Ah ! Thérèse, murmura-t-il, voilà de tes coups !

L'acte se joua sans qu'il y comprît un seul mot. Il était absorbé, ou plutôt sa tête bouillonnait. Il regardait devant lui, sans voir.

Puis il se disait qu'après tout il lui serait facile de se disculper d'une faute qu'il n'avait pas commise.

Cette Thérèse, en vérité, il l'avait saluée comme on salue la première venue qu'on rencontre par hasard.

La comtesse comprendrait cela.

Sans doute, le regard qu'elle venait de lancer à Gérard était sévère ; mais ne méritait-il pas cette sévérité, puisqu'il s'occupait de mademoiselle Dornay, lorsqu'il devait attendre la comtesse Mynska ?

Elle avait voulu lui faire comprendre qu'elle

était froissée, mais une minute après elle n'y devait plus penser.

Voilà, du moins, ce que se disait Gérard, qui, bientôt amené sur le chemin des conclusions heureuses, en vint à se persuader que ce regard même et cette froideur de la comtesse, étaient l'indice de l'amour.

Ainsi donc, il était aimé ! Mais non, il tremblait de se tromper.

Ah ! comme il eût voulu causer quelques instants avec Fœdora !

Et cet acte était si long !

On l'acheva cependant.

Gérard se leva précipitamment, et courut à la loge de la comtesse.

La comtesse venait de partir.

— Mais c'est impossible, dit il, elle reviendra.

— Oh ! monsieur, fit l'ouvreuse, cette dame a dit que nous pouvions disposer de la loge ; elle ne reviendra certainement pas.

Gérard frappa du pied & sortit, sans savoir où il allait.

Il se trouva sur le boulevard.

Il y avait contre le trottoir une rangée de voitures.

Gérard les regarda l'une après l'autre.

Le coupé de la comtesse n'était pas là.

Gérard crut qu'il allait devenir fou : il sentait un cercle autour de sa tête, ses jambes faiblissaient.

Il rentra machinalement au théâtre & demeura l'œil fixé sur la loge vide.

Peu d'instants après l'ouvreuse introduisit deux dames, et Clara Peplum s'assit à la place où tout à l'heure Gérard avait vu la comtesse Mynska.

En sortant du théâtre, le baron alla à son cercle. Il songeait, tout en marchant, à se rendre à l'hôtel de Fœdora, ou bien à écrire une lettre — & mentalement il l'avait rédigée — lorsqu'il entra dans le salon, où il était sûr de rencontrer des amis.

— Ah ! Gérard ! s'écria-t-on...

Et on s'empressa autour de lui.

— Que faites-vous ? Que devenez-vous ?

— Vous êtes invisible.

Gérard s'excusa comme il put.

En ce moment entra le marquis de Cerbières, qui fit un mouvement en apercevant Gérard.

Le marquis de Cerbières honorait alors de ses visites mademoiselle Thérèse Dornay.

— D'où venez-vous, Cerbières ?

— Du Gymnase, répondit-il, où j'ai eu le plaisir d'apercevoir M. de Tournière.

— J'y étais en effet, dit Gérard.

— Et que dites-vous de la pièce ?

— Je suis l'ami de l'auteur.

— Méchant !

M. de Cerbières s'approcha de Gérard et lui dit qu'il désirait lui parler seul à seul.

— A moi ? dit le baron.

— A vous.

— Parbleu ! je vous écoute.

— Monsieur de Tournières, dit le marquis froidement, la comtesse Mynska vous a paru offensée ce soir.

L'œil de Gérard s'alluma.

Il regarda le marquis bien en face et lui demanda :

— Que voulez-vous dire ?

— Je dis, fit M. de Cerbières, que la comtesse a dû être fort peu flattée de votre tête-à-tête avec Thérèse Dornay.

— Ah ! s'écria Gérard , je devine votre pensée..... Vous insultez une femme, Cerbières !

— Je suis l'amant de Thérèse, dit le marquis, et je n'aime pas les rivaux.

— En ce cas, fit Gérard, il était inutile de mêler un nom honoré à tout ceci. — Mais, ajouta-t-il, comme si une idée nouvelle fût entrée dans son cerveau, peut-être pourriez-vous me dire, vous, qui a prononcé ici, voilà quelques jours, le nom de la comtesse et le mien ?

— C'est moi, dit le marquis.

Gérard était pâle ; il mordit fébrilement sa moustache et ses lèvres.

— Alors, dit-il, c'est à mon tour d'exiger une explication.

— Je suis à vos ordres, dit Cerbières.

Ils rentrèrent dans le cercle des causeurs, et un moment après Gérard se retirait.

— Eh bien ! dit alors le petit duc de Mantes à M. de Cerbières, qu'y a-t-il de nouveau entre Gérard et vous ?

— Rien, dit le marquis, nous nous battons demain !

XIV

Gérard rentra chez lui, écrivit à Bonnard & à un autre de ses amis, un officier, de se rendre chez M. de Cerbières, ajoutant que tout ce qu'ils feraient serait bien fait ; puis il se prit à songer à Fœdora.

Écrirait-il la lettre à laquelle il songeait tout à l'heure ? Mais une lettre, cela est froid, presque muet. Ce n'est pas la poésie, c'est la rhétorique de l'amour.

— Non, se dit-il, j'irai chez elle.

Seulement irait-il avant le duel ? Point. Il fallait en finir avec cette ennuyeuse affaire. Le

duel aurait lieu, sans doute, sinon le lendemain, au moins deux jours après.

Il se battrait le matin et irait l'après-midi chez la comtesse, à moins qu'il ne fût blessé.

La possibilité de la mort ne lui venait pas à l'esprit.

Il se coucha et ne dormit pas.

Le jour était à peine levé que Bonnard tombait chez son ami comme une bombe.

— Eh bien ! quoi ! Nous sommes donc toujours jeune ? Un duel ! c'est insensé ! Enfin, vaille que vaille ! Et je parie deviner pour quelle cause nous nous battons.

— C'est ridicule, dit Gérard, mais Cerbières est jaloux... jaloux de Thérèse !

Et il se mit à rire.

— Le diable emporte cette fille ! s'écria le vaudevilliste. Ah ! que ne peut-on la déporter, avec dix ou douze mille de ses pareilles, à la façon de Manon Lescaut ! Enfin, comment cela s'est-il passé ?

— Je n'en sais rien. Elle était au théâtre. Elle m'a fait signe d'aller à elle... J'y suis allé...

— Pourquoi ?

— Dis-le moi. Nous avons échangé quelques mots, elle a étudié sur moi l'effet de quelques nouveaux sourires ; Cerbières a tout vu, et, après

explication, il a été convenu que nous nous rencontrerions.

— Mais, en vérité, dit Bonnard, sais-tu bien que c'est stupide de se battre pour mademoiselle Dornay? Mais j'aimerais mieux copier dix fois de suite les œuvres complètes de M. Ponson du Terrail. — Enfin, rien à dire. M'autorises-tu pourtant à arranger l'affaire?

— C'est inutile... Cela n'en vaut pas la peine.

— Comme tu voudras. Je cours m'habiller, dans une heure je suis ici avec le lieutenant & nous courons chez M. de Cerbières. Ah! Gérard, mon ami, j'ai bien peur que tu n'aies toujours et toujours vingt ans!

La rencontre eut lieu le lendemain.

On avait choisi le bois de Villiers, un peu au-dessus de Nogent.

Gérard & ses témoins attendaient lorsqu'on vit arriver une voiture du côté de Paris.

C'était le marquis & ses deux seconds.

On se salua.

Le docteur Thénard, qui était présent, examinait sa trousse sur l'herbe.

Deux minutes après, les adversaires engageaient le fer.

Gérard était de première force, mais M. de Cerbières passe pour un des meilleurs élèves de Robert.

Le combat fut long. Tout à coup le marquis laissa tomber son épée & porta sa main gauche à son bras droit.

Il était pâle, mais souriait.

Le docteur examina la blessure. Elle n'avait rien de grave.

M. de Cerbières tendit sa main gauche à Gérard en lui disant :

— Sommes-nous fous !

Puis on reprit le chemin de Paris.

XV

Le duel avait déjà fait du bruit lorsque Gérard se présenta chez la comtesse Mynska.

Fœdora venait d'apprendre les circonstances qui l'avaient précédé & elle en connaissait le résultat.

Ce ne fut pas sans émotion que Gérard tendit sa carte au domestique.

Lorsqu'on l'annonça, il éprouva un petit tremblement et fit provision de courage.

La comtesse paraissait triste & fatiguée. Son accueil fut calme, et légèrement empreint de mélancolie.

Gérard se sentait gêné.

Il avait tant de choses à dire ! Et cependant pas un mot ne lui venait à la bouche.

— Ce temps est affreux, disait la comtesse. Le soleil m'ennuie. Je suis accablée.

Et sur ce ton pendant longtemps encore.

Gérard n'était pas venu pour parler du soleil ou de la pluie. Mais la comtesse semblait vouloir fermement maintenir la conversation sur ce sujet.

Lorsque Gérard essayait d'attaquer la place par une tranchée nouvelle, vite elle se dérobait, et force était au baron d'en demeurer là.

Du reste, aucune amertume, un peu de tristesse seulement, et dissimulée avec un art parfait sous un ton léger de bavardage.

Elle causa tant & si bien, que le temps moral d'une visite s'écoula sans que Gérard réussît à placer ce qu'il voulait dire.

Il sortit exaspéré contre lui-même, et il n'était pas plutôt dans la rue qu'un flot d'éloquence lui vint à la bouche.

C'étaient des excuses passionnées, des supplications mêlées de larmes, tout l'attirail de la demande en grâce.

Et pourtant tout à l'heure il n'avait rien dit. Rien !

Que devait-elle penser de lui ?

Il remarqua alors qu'elle ne lui avait pas dit au revoir.

La séparation avait été tiède.

Le malheureux fut au désespoir.

Il rentra chez lui, jeta sur le papier tout ce qu'il avait sur le cœur, et envoya cette lettre, comme un écolier de troisième qui fait une déclaration à sa cousine.

Son domestique n'était pas plutôt parti, que Gérard regrettait d'avoir écrit.

Il eût voulu tenir encore sa lettre et la déchirer.

Il ne savait plus ce qu'il y avait mis. Il souhaitait de la relire, de la revoir.

Bref, cette lettre absorba tout le reste de sa journée.

Il errait sur le boulevard comme une âme en peine, lorsqu'on lui frappa brusquement sur l'épaule.

C'était Bonnard.

— Ah ! lui dit-il, je suis bien aise de te rencontrer.

— Eh ! quelle est cette figure ? s'écria le vaudevilliste ; te voilà ténébreux comme le prince Hamlet.

— Mon cher ami, je suis bien malheureux !

— La comtesse ?

— Ne m'aime pas.

— C'est impossible ; cette femme-là doit t'adorer. Connaît-elle ton duel ?

— Je n'en sais rien.

— Dès qu'elle apprendra l'aventure, elle te sautera au cou.

— Non ; j'ai peur, au contraire... Tu ne la connais pas.

— C'est possible. Quand j'étais petit, j'avais un grand oncle qui me trouvait idiot parce que je ne savais pas deviner les rébus. Je n'ai jamais su deviner les rébus, à plus forte raison les femmes.

Ils causèrent encore, Bonnard essayant d'égayer l'attristé Gérard et n'y parvenant pas.

Le vaudevilliste redoublait de saillies.

— Sais-tu, lui dit brusquement Gérard, que j'ai parfois envie de retourner aux pampas et d'oublier tout ce qui est ici ?

— Ah ! tiens, c'est une idée... neuve, et qui t'a réussi déjà, puisque tu es revenu. Prends donc le temps comme il est et l'amour comme il vient. Mais non, je ne te prêcherai pas la consolation banale ; tu es assez fort pour te dire cela toi-même : écoute la voix qui te répète que ta place est à Paris, et que tu as là un royaume à conquérir. Riche, brave, titré & suffisamment beau, tu as le Pérou sous la main ; ne va pas le chercher ailleurs.

— Soit, dit Gérard ; j'ai tort.

Il tendit la main à Louis, qui la serra fortement, puis courut chez lui, où il espérait bien trouver une lettre de Fœdora.

La lettre y était en effet.

Il l'arracha des mains du concierge et la lut

Fœdora disait :

« J'ai reçu vos confidences, cher baron, et, en vérité, votre confession me touche. Mais vous êtes un pécheur et vous avez grand besoin de faire pénitence. On ne peut vous pardonner aussi vite.

« Je vous conseille donc le jeûne & la solitude, et vous prie de croire que vous avez toujours en moi une amie.

« Comtesse Mynska. »

Gérard poussa un cri.

— Elle ne m'a pas compris ! dit-il ; elle ne m'a pas compris !

Il saisit la plume et écrivit :

« Votre lettre est sévère, votre ironie me tue, madame. Vous ne voyez donc pas que je vous aime et que cet amour est toute ma vie ? La fatale rencontre de l'autre soir doit-elle me condamner à avoir entrevu le ciel et à en être chassé ? »

En recevant cette lettre, la comtesse, malgré le style un peu emphatique, se sentit touchée

Elle aussi écrivit, et sa lettre pardonnait et pardonnait tout.

Mais elle l'avait à peine achevée qu'elle vit là, auprès de la lettre de Gérard, les billets que lui avait écrits autrefois Micaël Zan.

Elle les rouvrit et lut :

« Vous m'avez cruellement blessé, madame, et votre sévérité est un arrêt de mort. Que vous ai-je fait ? Vous ne croyez pas que mon amour seul me fait vivre, et vous verrez bientôt que je n'ai pas menti.

« M. Z. »

— Celui-ci ! murmura-t-elle, parlait aussi comme celui-là !

Elle songea, puis, déchirant la lettre qu'elle venait d'achever, elle écrivit :

« Je serai franche, baron. Vous m'aimez, dites-vous, et vous partagez votre cœur entre la comtesse Mynska et Mlle *** ! Non, vous ne m'aimez pas.

« C'est pour une autre que vous vous êtes battu hier. Le champion de la comtesse ne doit pas tirer le fer pour une autre. Non, vous ne m'aimez pas.

« Votre âme passionnée vous fait voir un idéal

là où il n'y a qu'une réalité. Ces amoureux des nuées m'effraient. Dès que l'ange redeviendrait Fœdora, tout s'éteindrait. L'homme de qui je dois porter le nom doit m'aimer toujours.

« Déchirez cette lettre & oubliez-moi, Gérard, ou plutôt conservez de moi le souvenir d'un amour interrompu, le seul des amours dont on se souvienne.

« Votre amie,

« FŒDORA. »

XVI

Gérard s'élança dans la rue après avoir lu ce billet.

Il était livide; il avait l'air d'un fou.

Chez Fœdora, où il courut, on lui répondit que la comtesse venait de sortir.

Il descendit les escaliers en se soutenant à peine.

En ce moment une voix lui cria :

— Où allez-vous, baron?

Il reconnut le comte Oginski.

— Ah! dit-il, je puis vous parler d'elle.

— Je sais tout, répondit le comte.

— Elle vous a dit...

— Tout en vérité... La comtesse n'a d'autre confident que moi.

— Eh bien ? dit Gérard.

— Elle est cruellement froissée, répondit Oginski ; déjà trahie autrefois, elle a peur de l'avenir. Cette âme confiante est devenue timide et repliée sur elle-même ; elle craint. Elle ne vous a pas compris. En vain lui ai-je dit qui vous étiez, Gérard, et quel cœur de vaillant s'unissait avec votre cervelle de rêveur. Elle tremble de se tromper. Une méprise la tuerait, et elle veut vivre.

— Mais alors, dit Gérard avec désespoir, je suis perdu !

— Allons donc ! espérez ! Le temps est là.

— Le temps...

— Oui, le temps. Ah ! je sais bien que tout pour vous devrait se faire en hâte. L'amour est impatient, l'amour est faible. Soyez fort. Tenez, voulez-vous épouser la comtesse ? Je vais en Pologne me battre en soldat. Suivez-moi.

— Vous suivre ?

— Venez là-bas, combattre pour son pays, pour notre patrie. Elle verra que vos caprices, Gérard, sont des convictions. Elle verra que vous savez lutter pour l'idée, elle vous aimera. Suivez-moi, Gérard.

— Eh ! la quitter, Oginski, c'est la mort !

— Vous ne voulez pas me comprendre. Ici, dans ce Paris, au milieu de cette foule uniforme, turbulente, vulgaire, vous êtes un comparse de la comédie ridicule qui se joue tous les jours. Là-bas, dans nos marais, vous êtes l'acteur du grand drame de la délivrance. Allons donc, Gérard! Vous avez suivi Raousset-Boulbon en Amérique, suivez le comte Oginski en Pologne.

— Quand partons-nous? dit Gérard.

— A la bonne heure! s'écria Oginski. Le désespoir aussi dicte les résolutions héroïques.

Fœdora, le lendemain, recevait cette lettre.

« Madame,

« Vous voulez des épreuves & demandez à votre chevalier ses éperons de gloire. — Je pars. Vous ne me reverrez que lorsque vous aurez assez songé à l'absent pour souhaiter son retour.

« Vous m'avez cru frivole, vous avez passé à côté de moi sans regarder au profond de mon âme. Je suis assez fier pour croire que vous verrez plus tard que vous avez mal fait.

« Il y a en ce moment, madame, un peuple qui se relève, le fer à la main, et appelle au secours. Mon arme sera-t-elle inutile? Je la lui apporte, et avec d'autant plus d'ardeur que, là-

bas où vous êtes née, où vous avez passé, je me croirai plus près de vous.

« Adieu,

« GÉRARD. »

Lorsque la comtesse lut cette lettre, lorsque Bonnard connut les projets de départ de son ami, Oginski et M. de Tournière franchissaient déjà la frontière d'Autriche.

XVII

Louis Bonnard, un matin, reçut la lettre suivante.

« Mon ami,

« Me voici loin de Paris, loin de Fœdora, loin de toi. Je croyais (pardonne-moi) qu'il était plus difficile que cela de se séparer de ceux que l'on aime.

« J'ai poussé le cri des ambitieux insatiables qui est aussi celui des heureux s'exaltant eux-mêmes.

« — *Alea jacta est !*

« Le sort en est jeté !

« J'ai rompu brusquement avec la vie parisienne, j'ai voulu couper dans la racine un amour

qui menaçait d'emplir mon cœur et de l'étouffer.

« Ai-je bien fait?

« J'ai emporté jusqu'ici le trait qui m'a blessé, mon ami, et j'ai grande peur de n'avoir fait autre chose que ce soldat de Denain à qui son chef reprochait de déserter le champ de bataille :

« — Oui, je m'en vais... j'en ai assez... je cherche un fossé pour mourir. »

« Ah ! si cette femme m'avait aimé, Louis, songe comme la vie m'eût été clémente ! Les jours heureux ! J'ai entrevu le bonheur, cette fois, de bien près, je l'ai touché ; mais vers lui j'ai eu beau tendre la main, il était trop loin encore.

« Allons, n'y pensons plus.

« Je suis en Pologne et j'y suis comme soldat de l'indépendance.

« Il ne s'agit plus d'aimer et de parler d'amour.

« Il s'agit de combattre.

« Il s'agit de mourir ou de vaincre.

« Le comte Oginski a formé un régiment de faucheurs et il m'a donné le commandement d'une compagnie

« Les beaux hommes, mon ami, braves, déterminés, effrayants.

« Quelles barbes et quelles armes !

« J'ai parmi eux un jeune homme de dix-huit ans que j'ai surpris pleurant tout à l'heure sur une roche.

« — Eh ! qu'avez-vous ?

« — Rien. Je songe.

« Il m'a regardé, puis il a ajouté :

« — Je songe à tous ceux qu'ils m'ont tués. Ma mère, mon père, mes deux frères sont morts. Je suis seul de mon nom à présent. Et je pleure, parce que ma faulx n'a rencontré encore aucune poitrine russe.

« Oginski lui a dit :

« — Patience !

Il s'est remis à songer.

« Nous sommes à présent dans les bois, campés à la grâce de Dieu, attendant l'ennemi, qui nous poursuit, et prêts à lui faire payer cher son audace, s'il nous attaque.

« Ah ! la belle vie, après tout, que la vie aventureuse & libre, la seule vie, mon cher Louis, la seule qui nous rapproche de l'idéal cherché !

« Je t'écrirai souvent. Écris-moi de même.

« Des nouvelles de Paris, mon ami, des nouvelles de Fœdora.

« Je t'embrasse et je t'aime.

« GÉRARD. »

M. Gérard de Tournière commandait une compagnie de faucheurs dans le bataillon du comte Oginski.

Le bataillon était nombreux & comptait les plus bouillants & les plus hardis des universitaires de Varsovie. Il y avait encore des Français, quelques Allemands des universités d'Heidelberg ou de Gœttingue, tous pleins d'ardeur, pleins de foi, pleins d'amour pour la liberté.

Quelques paysans lithuaniens s'étaient mêlés à cette bande héroïque. Ils paraissaient plus robustes & non moins vaillants.

La plupart se tutoyaient & s'appelaient *frères*.

C'était la fraternité des gladiateurs qui vont mourir.

On se battait souvent.

Il y avait des chirurgiens dans le bataillon.

On soignait les blessés, on enterrait les morts, puis on repartait.

Après une victoire, tous s'agenouillaient et chantaient un cantique.

Le prêtre était debout & entonnait le chant sacré avec enthousiasme.

Sous ces vastes pins, dans ces gorges sombres, les voix prenaient un singulier accent religieux.

Gérard respirait à l'aise au milieu de cette fièvre ardente. Il allait marchant avec ardeur,

toujours en avant, fier de son but et de son œuvre, et disant à Oginski :

— Merci ! Vous m'avez arraché au néant pour me jeter à la vie !

Le soir, lorsque le camp était établi, on chantait encore, des chansons patriotiques cette fois.

La plupart du temps on entonnait en chœur la *Polonaise* fameuse de Kosciusko :

Frères, levez-vous pour la vengeance !

Hymne sombre et farouche qui avait tant de fois effrayé les régiments russes.

Gérard entendait aussi non sans émotion un des Français, d'une voix souvent fausse, chanter les chansons du pays.

Un soir, c'était la *Normandie*, de Bérat, une autre fois quelque chanson campagnarde, comme le *Départ* :

Allons, il faut partir
Faut partir à la guerre ;
Soldat, faut obéir
Quand on est militaire.
L'Empereur l'a voulu ;
Tout est fini, vois-tu !

Il n'y avait rien dans ces paroles, et presque rien dans le rhythme doux & triste qui les accompagnait, mais il y avait un écho de la patrie, mieux qu'un écho, une voix véritable, et Gérard

se revoyait, marchant le soir à travers champs, près du vieux château de Tournière, pendant que les paysans, revenant du travail, chantaient cette chanson, qu'il connaissait bien.

Gérard alors hochait la tête, songeait à Paris, à la comtesse, et parfois une larme roulait dans ses yeux, quand au refrain il répétait :

Tout est fini, vois-tu !

XVIII

Louis Bonnard répondit à la lettre de son ami Gérard de Tournière :

« Paris, 27 mai 186...

« Des nouvelles de Paris, mon cher ami, des nouvelles de la comtesse ! Tu me demandes des nouvelles, à moi nouvelliste, comme si le proverbe des cordonniers n'était pas le plus authentique des proverbes !

« Hélas ! je ne sais rien, je ne vois personne, je vis comme un hibou, je travaille comme un sourd & je m'ennuie comme un millionnaire.

« Ne faisons pas de mots.

« Je te vois d'ici, mon cher & bon Gérard, parcourant des yeux ma lettre, y cherchant le nom de la comtesse Fœdora, et j'entends battre

ton cœur, ton brave cœur, qui retentit si fort lorsqu'il s'agit d'amour ou d'honneur que je puis bien l'entendre d'où je suis.

« La comtesse est visible au Bois, tous les jours à la même heure, comme par le passé.

« Elle a deux beaux chevaux alezans qui font l'admiration des amateurs. Sa livrée est fort élégante. Nos chroniqueurs appellent notre irrésistible Polonaise une des reines de Paris. Si elle donne des fêtes cet hiver, on se disputera ses invitations comme une loge aux premières représentations de Victorien Sardou.

« Va, ne t'inquiète pas de la belle dédaigneuse, et reviens-nous, mon bon Gérard ; j'ai besoin de toi.

« J'ai besoin de ton esprit droit & ferme pour servir de tuteur à mon humeur fantasque. Ah ! quelle vie je mène, mon ami, et que tu dois être plus heureux, en tes marais lithuaniens, que moi sur le boulevard ou dans les petits théâtres !

« Cette existence frelatée me pèse. A la bonne heure, toi, Gérard, tu es utile à quelqu'un, tu sers une idée, tu combats, tu marches, tu agis, tu vis ! Ah ! pauvre de moi, je déteste les tirades pour en avoir trop entendu dans les drames ; mais, en vérité, il y en aurait une profondément vraie à faire sur notre malheureuse vie de fous & d'énergumènes.

« Je reviens de Fontainebleau, où j'ai passé un mois. Ce temps a suffi pour me donner l'horreur de toute la capitale. Que dirais-tu, Gérard, si je partais un beau matin pour te rejoindre?

« Il fait si bon aller se mesurer de temps à autre avec la nature & se sentir petit à côté d'elle, ou plutôt se fondre dans son immensité avec le bonheur d'un fils qui plonge la tête dans le sein de sa mère. Ces arbres majestueux de Fontainebleau, ces gorges profondes, ces roches entassées comme au hasard par une main géante vous étonnent, vous ravissent, vous écrasent. On se sent dominé par la grandeur de tout ce qui vous entoure, et pourtant l'âme est plus orgueilleuse et prend des attitudes plus hautaines. Il semble qu'on se sente en face d'un lion terrible. Il est là, l'œil ouvert, la bouche béante; il va vous dévorer. Vous tremblez, et cependant vous vous dites avec joie que vous le regardez & que vous avez vu ce roi du désert face à face. Ces amoncellements de rocs, ces entrecroisements de chênes énormes, ces ravins comblés de fougères vous englobent dans leur masse, mais vous relevez pourtant plus fièrement la tête. Vous songez, vous pensez, seul au milieu de ces magnificences qui se taisent et ne savent plus que se faire admirer.

« Mais que vais-je faire? bon Dieu! Des

phrases, alors que tu me demandes des nouvelles.

« Puisque je n'ai rien à dire, sachons me taire.

« Je t'écrirai, mon brave Gérard, lorsque je serai bien gai ou tout à fait triste. Je te dois ma part de joie ou d'ennui. Et toi aussi, tu as contracté cette dette envers moi. Acquitte-la; tu connais le proverbe : « Qui paye ses dettes s'enrichit. »

« J'attends.

« Ton ami,

« L. Bonnard. »

Gérard lut & relut cette lettre de son ami.

Une seule chose le frappa : la comtesse songeait seulement, pendant que l'on se battait en Pologne, à promener au Bois son luxe & sa beauté.

— Ah ! décidément, s'écria-t-il, je m'étais trompé !

Il montra la lettre à Oginski.

Le comte hocha la tête et dit simplement :

— Fœdora Mynski est la cousine de la comtesse Plater. Elle pense à nous là-bas, et qui sait si nous ne la verrons pas bientôt apparaître au milieu de nos faucheurs.

Cette pensée ranima Gérard.

Fœdora pouvait venir en Pologne !

Il la verrait chaque jour, il pourrait lui parler.

Peut-être parviendrait-il à dissiper les soupçons d'autrefois.

Le malheureux vécut ainsi tout un jour sur cette pensée, et le lendemain, lorsqu'il fallut se mettre en route, il se sentit plus dispos et — l'homme le meilleur a ses jours de défaillance — plus courageux.

Depuis huit jours environ la petite troupe du comte Oginski était poursuivie à travers les bois par une colonne russe.

C'était par une série de marches & de contremarches qu'elle parvenait à échapper à l'ennemi.

Elle n'était pas, d'ailleurs, isolée.

Les colonnes insurrectionnelles correspondaient entre elles à l'aide de messagers, et le paysan qui avait apporté à Gérard la lettre de la comtesse Mynski avait en même temps annoncé à Oginski qu'il serait attaqué le lendemain sans doute par le général Douracheff.

Le lendemain, les Polonais étaient sous les armes.

Le soleil se levait à peine que tous, groupés autour des rochers, tapis dans les hautes herbes, attendaient l'arrivée de l'ennemi.

Les faulx, nouvellement aiguisées, jetaient de sinistres éclairs ; plus d'un fusil s'armait çà et là en craquant et quelques insurgés sciaient rapidement de hauts chênes pour en faire des barricades.

— Tout-à-coup, dans la profondeur du bois, un cri partit, strident, terrible — quelque chose comme un rugisement de bête fauve.

On eût dit que ce cri était un signal.

Une fusillade retentit à travers les arbres, et les sentinelles polonaises se replièrent sur le gros de la troupe en s'écriant :

— Les Russes !

Il y avait un prêtre parmi ces hommes.

Le prêtre monta sur un tertre et dit d'un ton haut :

— A genoux !

Tous s'inclinèrent.

Le prêtre murmura quelques paroles et poussa ce cri :

— Debout ! enfants. Dieu & la liberté !

— Oui, Liberté ! dit Gérard.

Les uniformes russes apparaissaient comme des points gris parmi les arbres.

Les Polonais firent feu sur cette troupe qui s'avançait ; puis, Oginski, sabre au poing, se précipita sur les assaillants, suivi des faucheurs.

Gérard assistait comme impassible à cette

mêlée ; il regardait sans voir ces hommes qui s'entretuaient avec des cris farouches.

L'image de Fœdora était venue tout à coup se placer entre son regard & les ennemis.

Un homme vint à lui, les dents serrées.

— Holà ! lui dit-il, holà ! frère, que fais-tu de ce côté ? N'as-tu pas ton épée pour combattre ? Va me remplacer.

Il tomba mort sur le revers du chemin.

Gérard secoua la tête comme au réveil d'un songe.

Il tira son épée et courut au milieu de la mêlée furieuse.

Il ne vit rien ; il avança.

Son épée tournoyait autour de lui comme l'épée d'un preux.

On reculait, et lui répétait « Liberté ! » — son cri de guerre.

Tout à coup il s'affaissa ; son bras laissa tomber son arme.

Il devint pâle et tomba face contre terre, au pied d'un chêne.

Une balle l'avait frappé.

XIX

Madame la comtesse Mynski était encore à sa toilette du matin, lorsqu'on lui annonça M. Louis Bonnard.

Elle le fit attendre assez longtemps, puis elle ordonna qu'il fût introduit.

Elle connaissait bien Louis.

Elle l'avait vu maintes fois. Lorsqu'il entra, elle ne le reconnut pas.

Elle vit paraître un homme qui lui sembla vieux, qui n'était pas trop élégamment vêtu, et dont les yeux avaient quelque chose de hagard.

Ce ne fut pas sans un léger serrement de cœur qu'elle lui fit signe de s'asseoir.

— Madame, dit alors Louis, je viens accomplir auprès de vous un triste message.

Fœdora était demeurée jusqu'alors dans une attitude savamment coquette.

Aux premiers mots de Bonnard, elle jeta bien loin l'éventail dont elle jouait et dit d'une voix altérée :

— Vous venez me parler de M. de Tournière?

— Oui, madame, dit tristement Louis.

— Mon Dieu ? s'écria Fœdora en bondissant, il est mort ?

Elle regarda Bonnard qui demeurait immo-

bile. Son œil s'agrandit ; elle tendit les bras et s'évanouit en poussant un cri.

Louis éperdu se leva, sonna la femme de chambre et murmura, regardant la comtesse :

— Est-ce qu'elle l'aimait?

Fœdora revint à elle.

Son premier geste fut d'éloigner la femme de chambre, et, une fois seule avec Louis :

— Monsieur, dit-elle avec une expression navrante, parlez-moi de lui.

— Il est mort, dit-il froidement, mort en soldat, d'une balle là !

Il montrait son front.

— Ses dernières paroles lorsque ses compagnons l'emportaient, ont été pour vous. Ses lèvres ont murmuré votre nom avant de se fermer. Allez, madame, il vous aimait bien.

La comtesse regardait Bonnard comme si elle n'eût pas compris ce qu'il disait.

Et lui, s'animant, sa voix devenait dure parfois, — parfois aussi se mouillait de larmes.

Il disait :

— Cet homme, qui n'est plus est parti un beau jour, parce que vous ne l'aimiez pas...

— Je ne l'aimais pas ! songea la comtesse.

— Il ne pouvait vivre désormais. Figurez-vous que son cœur était loyal et que sa bouche n'avait jamais menti. Il avait cherché, toute sa vie,

un idéal qu'il avait enfin trouvé, disait-il. C'est cet idéal qui l'a tué. Lorsqu'on a relevé son corps, le comte Oginski vous le dira, madame, on a trouvé ce papier sur sa poitrine. Il y avait encore avec cela une fleur, une fleur tombée un soir de votre coiffure. Je la garde, c'est tout ce qui me reste de lui. Mais ce papier est pour vous. Lisez.

La comtesse pleurait.

Elle fit signe à Louis de lire.

Il ne lut pas, il savait par cœur le billet taché de sang :

« Je n'ai eu, m'avez-vous dit, que des caprices, madame. Caprices de gloire, caprices d'amour. Ce ne sont, là pensiez-vous, que des accès de fièvre. Ces maladies ne sont ordinairement pas longues, disiez-vous encore. Qu'importe, si l'on en meurt?

« GÉRARD. »

Plus bas, Gérard avait tracé au crayon les vers d'Uhland :

J'ai fait un bouquet d'où mon âme sort,
Et puis, tout tremblant, je vous les apporte,
A vous mon amour, mon âme, ma mort!

— Donnez-moi ce papier, dit Fœdora.

Elle le prit des mains de Louis et le regarda bien longtemps d'un œil fixe.

— Celui-là était un ami, disait Bonnard. C'est fini. Ma vie à moi aussi est brisée. Mon pauvre

Gérard! Madame, lorsqu'on aime, qu'on ne vous aime pas, c'est ici-bas l'enfer. Vous ne l'avez jamais su. Aussi bien, vous avez passé à côté de Gérard sans regarder cet amour qu'il vous montrait. Il vous a pardonné, madame.

Fœdora se leva droite comme une statue.

Sa lèvre frémissait, son regard clair, lançait des flammes.

— Oui, s'écria-t-elle, mais moi je ne me pardonne pas!

— Ah! dit-elle, je n'ai jamais su, moi, ce que c'était que l'amour sans espoir! Qui vous a dit cela, malheureux? Mais c'est parce que j'ai souffert, que j'ai fait souffrir. La triste loi de la nature qui rend dent pour dent. Je l'ai tué, je l'ai tué!

Elle baisait follement la lettre de Gérard; elle se frappait le front; elle sanglotait.

Mais ses yeux fixes n'avaient pas de larmes.

Toute sa douleur s'amoncelait dans son cœur.

Elle regarda enfin Louis, et d'une voix stridente :

— Oui, je l'ai tué, dit-elle, mais je sais ce qui me reste à faire... partir!

— Quoi! vous voul z...

Elle leva les yeux au ciel et dit avec une sauvage énergie :

— Je veux le venger!

DOLORÈS

HISTOIRE DRAMATIQUE.

Ceci, dit Chantepleure, est une histoire romantique. Le romantisme avait du bon. On ne le dirait pas, à lire ce qui va suivre. Mais bah! Et puisque nous sommes en Espagne, — excusez les fautes du traducteur.

I

Dès l'âge de dix ans, j'aimais Jose comme un frère. C'était un pauvre enfant orphelin que mon père, un des plus riches seigneurs de l'Andalousie, avait fait élever à mes côtés, comme un de ces *menins* qu'on donnait en France aux jeunes nobles, avant la Révolution. Nos affections, nos penchants étaient les mêmes. Mes plaisirs étaient

ceux de Jose. Plus sérieux que moi cependant, il se montrait déjà grave & réfléchi, et je n'étais encore qu'un enfant.

Quelquefois un sombre nuage venait obscurcir son front si pur. Ses plus anciens souvenirs étaient marqués de sang & mouillés de larmes : c'était une cabane isolée dans les montagnes, au milieu de laquelle des cadavres gisaient : un homme, une femme, son père & sa mère. Caché sous le lit, l'enfant avait vu les bandits égorger ses parents, puis, après l'assassinat, piller & s'enfuir.

C'était ensuite une troupe de gens de Bohême, parmi lesquels il vivait comme un des leurs, car ces vagabonds l'avaient adopté ; puis encore la sombre nuit où il parvint à s'échapper ; c'était la vie misérable dans les carrefours de Grenade ; il se voyait, mendiant, demi-nu, errant de place en place & de rue en rue, mourant de faim, tremblant de froid ; c'était enfin la maison de mon père, ses jeux avec moi, ses études, ses joies.

Et c'était tout. Hélas ! c'était bien assez déjà de souffrances !

Je n'avais jamais connu que le luxe, les plaisirs, le bonheur ; mon âme était joyeuse & comme souriante ; je ne comprenais pas qu'il pût y avoir, hors des murs de la *Casa-Carmona,* des malheureux & des mendiants. Quand je regardais,

dans la galerie de tableaux de mon père, cette toile d'Esteban Murillo où le vieux vagabond est assis dans un coin sombre, et ronge une croûte sèche de maïs, je souriais au caprice de l'artiste, et je ne m'imaginais pas que le peintre n'avait rien inventé.

Ce fut Jose qui m'apprit à connaître (et de nom seulement) cette implacable ennemie, l'adversité ! Mais alors je la croyais si loin de moi que, si je ne la défiais pas insolemment, comme quelques-uns, du moins, ne m'en inquiétais-je guère.

Cependant les années s'écoulaient : nous n'étions déjà plus des enfants, Jose & moi; nous étions deux beaux adolescents, fiers & décidés comme des éphèbes antiques, des hommes bientôt.

J'avais dix-huit ans ; Jose était, de quelques mois seulement, plus âgé que moi. Quels beaux rêves nous faisions tous deux !

—Moi, disais-je à Jose, ce que je veux, c'est une maison retirée, entourée de jasmins & d'orangers, recouverte de briques rouges, tout au fond des bois, sous notre beau ciel andalous ; c'est une collection de livres estimés (autant d'amis & de conseillers) Homère, Dante, Cervantes, Molière; c'est, assise à mes côtés, une belle & pure compagne, que j'aimerai, qui m'aimera et dont le sourire répondra à mon sourire, dont le regard reflétera mon regard.

Et lui :

— Je veux la gloire dans la foudre, disait-il, la palme du combat au milieu des balles, le laurier sur mon front ou la mort glorieuse ! Je veux l'épée du commandement dans ma main, devant moi une batterie ennemie, des canons furieux et derrière moi de courageux soldats aux cœurs résolus. — Celle que j'aimerai : je la vois, une brune fille de nos climats, avec un œil noir & brûlant, des lèvres rouges comme une grenade fleurie, une âme de feu dans un corps de péri.

Pauvres rêveries ! Espoirs envolés ! Bonheurs évanouis ! où êtes-vous ?

Et où sommes-nous ?

II

Un jour, un bruit terrible, qui nous glaça d'abord de terreur & nous fit ensuite bondir d'indignation, se répandit dans Grenade : la libre Espagne était envahie ! On afficha bientôt dans tous les carrefours que l'empereur Napoléon, non content d'avoir vaincu ses ennemis naturels, voulait encore détrôner notre roi & soumettre notre pays à sa domination despotique.

Il n'y eut parmi nous qu'un seul cri, celui que ces mêmes Français, attaqués chez eux, avaient

poussé quelques années auparavant : « A l'ennemi ! » et nous partîmes.

— L'avenir m'appartient ! me dit alors Jose ; la voilà qui vient à moi cette gloire tant désirée ! Luis, dans quelques mois, je porterai l'épaulette de capitaine ou je serai mort !

Pour moi je n'ambitionnais pas ces couronnes militaires, mais je me souvenais des paroles dernières de mon père mourant : Notre devise est : pour notre roi, pour notre foi, pour notre patrie !

Nous rencontrâmes, pour la première fois, l'ennemi à Fuengirola et le combat fut des plus acharnés. Un détachement français du corps du duc de Bellune occupait la citadelle et nous foudroyait de son artillerie. Partis le matin de Calle de la Moralle, fatigués, harassés d'une marche de plus de sept heures, nous retrouvâmes cependant devant l'étranger toute notre force avec notre courage. La lutte fut terrible. Nous n'avions pas de canons, car lord Blayney, qui nous commandait, et qui fut fait prisonnier durant l'action, n'avait pas cru devoir s'en munir. Nos tirailleurs étaient mitraillés et notre artillerie ne pouvait agir contre des murailles. Il nous fallut céder : vaillamment conduits par leurs chefs, les Français firent une sortie et nous enveloppèrent. « —*Amigos !* s'écria Jose, c'est ici qu'il faut mourir... Feu ! » — Et nous essayâmes de

lutter encore. Inutiles efforts! Les Français nous entourent, ils nous pressent, ils nous étouffent dans un cercle de fer. — A la baïonnette ! s'écrient-ils. — Et ils marchent sur nous têtes baissées. — Nous combattions en désespérés, avec fureur, avec rage... Je voyais Jose se multiplier, frapper, encourager ses soldats sans relâche. — Et partout je le suivais, l'épée au poing. Une balle m'atteignit.

Je sentis aussitôt une chaude rosée couler sur mon front, ma vue s'obscurcit, mes oreilles bourdonnèrent, je perdis les sens & je tombai tout ensanglanté sur les cadavres.

III

Quand je revins à moi, la nuit s'étendait sur ce champ de carnage. — Je me trainai lentement au milieu des morts. Je ressentais à la tête des douleurs horribles, il me semblait qu'elle était brisée. J'avançais la main au hasard, et souvent je rencontrais quelque chose de gluant & de froid — du sang ! — Une fois, je m'arrêtai tout-à-coup. Il m'avait semblé, en le touchant, qu'un de ces corps avait tressailli. Je le tâtai de tous côtés... je voulais m'assurer... mais c'était

bien un cadavre ! Cela me fit mal & je me sentis près de défaillir. « Mon Dieu ! me disais-je, peut-être que Jose est là, couché parmi ces morts, immobile comme eux, glacé ! » Et je tremblais alors, j'avais peur.

Oh ! ces yeux fixement ouverts, ces bouches béantes, ces regards vitreux, ces pâles visages, tout sanglants, je les vois encore. Ils sont là, près de moi, devant moi. C'était affreux.

Mes forces s'épuisaient ; le sang coulait de ma blessure ouverte & je ne voyais surgir aucun secours, aucune espérance.

On dit, pensais-je, que toujours des gens suivent les armées pour piller les cadavres... Si je pouvais les voir... si j'entendais...

Mais, rien! rien ! La mort partout, et le silence.

Une faiblesse extrême s'emparait de moi. — Je réunis alors tout ce qui me restait d'énergie, et je m'écriai ; l'écho répéta sourdement mon appel & s'éteignit...

Je sentis mes oreilles tinter, ma tête s'alourdir, mon corps s'affaisser, et je tombai une seconde fois, évanoui, sur ce sol imprégné de sang.

Que se passa-t-il alors autour de moi ? qui peu après accourut à mon aide ? quelle puissance me sauva ? je l'ignore.

Lorsque mon évanouissement cessa, je cher-

chai autour de moi les morts, Fuengirola, et la plaine couverte de cadavres, mais tout avait disparu. Je me trouvais dans une chambre richement meublée, couché dans un lit excellent et la tête enveloppée d'appareils.

IV

J'essayai de me soulever, et je vis, assise à mes côtés, comme l'Ange gardien auprès d'un misérable, une femme qui semblait épier avec sollicitude le moindre de mes mouvements.

Une vision ! Je ne pus retenir un cri. L'admiration, la surprise, m'arrachèrent, sans doute, quelque vive parole, car je la vis rougir, et elle me fit aussitôt, mais doucement, signe de me taire.

C'était une belle jeune fille de dix-huit ans, au visage superbe, les cheveux noirs, les yeux de feu. Elle m'apparut, comme les madones doivent se montrer à ceux qui croient, et mon cœur battit à cette première vue, et je me sentis tressaillir jusqu'au fond de l'âme.

—Mon Dieu, me disais-je, n'est-ce pas un rêve?

Et j'étendis les bras vers cette divine apparition, tremblant de la voir s'effacer, disparaître...

Elle me prit la main, elle me dit tout bas :

— Vous avez la fièvre, senor. Au nom du ciel, reposez-vous.

Quelle voix douce & pure! quels accents! quelle charme ineffable! j'étais encore trop faible pour cette émotion ; lorsque je sentis ma main serrée dans la sienne, une telle effluve de joie m'envahit, que je ne pus la supporter. Mes forces me trahirent & je retombai sans connaissance.

A mon réveil elle n'était plus là. Je la cherchai des yeux, je me soulevai de mon lit, j'appelai; la porte s'ouvrit aussitôt et je vis paraître une dame, toute vêtue de noir, qui s'avança vers moi.

— Vous avez appelé, senor? dit-elle.

Je regardai fixement cette femme. C'était le même visage, la même voix que tout-à-l'heure, mais la voix un peu plus grave, les traits un peu plus accentués. — La mère de celle que j'avais vue, un instant auparavant.

— Senor, me dit-elle, souffrez-vous encore?

— Oui, répondis-je... C'est la tête... là! ..

Elle me prodigua mille soins, et je me sentis comme ranimé.

— Senor, dit-elle, faites surtout silence! Il y a ici d'autres blessés que vous.

Je la regardai avec étonnement.

— Senora, lui dis-je, où suis-je donc?

— Chez moi, répondit-elle, chez une Espagnole toute dévouée à son pays, et prête toujours à secourir ceux de sa nation qui tomberont frappés dans la guerre sainte. Elle mit un doigt sur sa bouche et sourit doucement, en me montrant du geste la pièce contiguë. Je compris qu'il y avait là un autre blessé !

V

Je revis le lendemain celle que j'appelais en moi-même mon bon ange, cette gracieuse enfant que mon cœur aimait déjà. Je lui adressai quelques questions auxquelles elle répondit, puis elle m'ordonna avec douceur de me taire ; car, à la fièvre, il fallait le repos. Il en fut ainsi des jours qui suivirent.

La mère s'appelait madame de Bolsas, la fille se nommait Dolorès. Que d'instants heureux je comptai durant ces jours où ma blessure me cloua ainsi sur ce lit ! combien d'heures d'inexprimable bonheur s'écoulèrent, lorsqu'à mon chevet Dolorès me souriait de son divin sourire et que je lui disais tout bas mille choses folles, qui, si elle eût voulu les comprendre, signifiaient clairement : Je vous aime !

Elle me fit raconter mon histoire et je lui demandai la sienne. Fille d'un gentilhomme Cas-

tillan, tout dévoué au roi Ferdinand, elle avait vu, dans la même guerre, tomber son père et son frère sous les balles des Français. La mère, ardente, enthousiaste, s'était alors sacrifiée au service de la patrie; loin de se laisser abattre par la douleur, elle se roidit dans son héroïque orgueil & brava le sort. — « Nous ne sommes, dit-elle à sa fille, que de faibles femmes, et pour nos mains le mousquet est trop lourd. Mais nous avons cependant notre tâche à remplir. Aux hommes, les combats & la lutte; aux femmes, le dévouement & l'abnégation. Il n'y a pas seulement des coups à porter, il y a des blessures à cicatriser. A eux le poignard & les balles, à nous le baume & la charpie ! » Et, toutes deux, la mère & la fille, seules, — stoïques, — s'étaient consacrées aux blessés qui tombaient en défendant leur indépendance. Dans les âmes énergiques de nos femmes, l'amoùr de la patrie est plus qu'un amour, c'est un devoir.

VI

— Quand nous vous recueillîmes, me disait Dolorès, vous étiez couché sur la terre, au milieu d'une mare de sang. Votre pouls battait faiblement. Juan Rico, notre domestique, vous prit dans ses bras & vous porta jusqu'ici, toujours

évanoui Ma mère croyait que vous alliez mourir. Et moi.. ..

— Senorita, lui disais-je, merci, merci pour la vie ! A vous toute mon amitié ! Et je n'osais ajouter : tout mon amour. Ce mot brûlait mes lèvres ; cent fois j'essayai de le prononcer & jamais je n'en eus la force.

Je craignais de l'irriter, je tremblais de la fâcher contre moi. — J'avais peur. — Et pourtant, me disais-je, elle est coquette, elle est vaniteuse, elle est femme sans doute. Ne crains rien, prends courage & parle. — Puis, un instant après : Mais non, et que vas-tu lui dire ? N'est-ce point de la folie ? Et t'écoutera-t-elle ? N'as-tu pas déjà son dévouement ? Ambitieux qui va rêver son amour ! — Et je m'arrêtais.

Un jour, cependant, je pris la résolution de parler. Je me levais depuis quelque temps durant deux ou trois heures par jour, et le plus souvent alors elle venait me tenir compagnie. Elle avait, ce jour-là, un air souriant & joyeux qui m'encouragea.

— Vous paraissez, senorita, lui dis-je, bien heureuse aujourd'hui ?

— Je suis bien heureuse, en effet, dit-elle. Devinez-vous pourquoi ? Parce que votre voisin est, lui aussi, hors de danger.

— Mon voisin ?

— Un jeune officier de grenadiers qui est là, dans cette chambre.

Instinctivement, je sentis mon cœur se serrer ; un frisson me courut par tout le corps. — Cette gaîté de Dolorès me fit mal.

— Alors, dis-je, sans songer aucunement à mes paroles, ce malheureux est sauvé ?

— Sans aucun doute. Cela ne vous explique-t-il pas ma joie ? Il paraît, le malheureux jeune homme, si bon, si triste !

La jeune fille ne savait pas que toutes ses paroles m'entraient dans le cœur comme des clous aigus !

— Il va vous quitter alors, dis-je encore, il va vous quitter, comme moi !

— Oui, dit Dolorès simplement.

— Et, demandai-je, en me rapprochant d'elle, n'allez-vous point l'oublier, senorita ?

— Jamais ! répondit-elle, le pauvre garçon ! Croyez-vous donc que je vous oublie aussi, senor Luis ?

— Vous êtes bonne, m'écriai-je. Ah ! si je croyais que, lorsque je vous aurai quittée, mon souvenir s'efface de votre pensée, je vous le jure, Dolorès, j'en mourrais !

— Que voulez-vous dire ?

— Mon Dieu, dis-je en élevant la voix à mesure que l'émotion me gagnait, vous m'avez

sauvé de la mort, senorita ; la vie, c'est vous qui me l'avez rendue. Ne me la reprenez pas. Il y a un mois à peine, peut-être, que je vous connais, et déjà vous êtes nécessaire à mon existence comme l'air que je respire. Dès que je vous ai vue, je me suis senti troublé : mon cœur s'est ouvert et je n'ai plus pensé qu'à vous. Mon père est mort, senorita, ma mère est morte ; un ami, un frère que j'avais, mort aussi, sans doute. Je n'ai plus que vous. Ne me fuyez pas ! Au nom du ciel, écoutez-moi, Dolorès !

— Senor, senor, s'écria-t-elle, il y a quelqu'un dans cette chambre ! Si l'on entendait !...

Elle était devenue toute pâle ; elle tremblait. Peut-être avait-elle peur que cet homme, qui l'aimait, car il l'aimait, il devait l'aimer, entendît mes paroles.

A dessein, j'élevais la voix (j'étais fou), je me mis à genoux, je lui pris les mains, et je lui dis :

— Dolorès, au nom de Dieu qui m'entend, au nom de ma mère, au nom de tout ce que j'ai, sur la terre, de plus saint & de plus sacré, je vous jure que, sans votre amour, je mourrai ; je vous jure qu'à ma vie il faut votre regard, votre voix, votre sourire... Dolorès, écoutez-moi ; répondez-moi, Dolorès ; aimez-moi, car, de toutes les forces de mon cœur & de toute mon âme, je vous aime !

— Malheureux ! s'écria-t-elle. Et d'un geste elle me montra la porte qui s'ouvrait. Un homme parut. Je poussai un cri, et je reculai, terrifié ! C'était Jose.

VII

Il était pâle, amaigri, souffrant; une écharpe serrait son bras gauche, et son front, comme le mien, était enveloppé d'un appareil. Je l'avais oublié, moi, en pensant à Dolorès, et je m'étais, peu à peu, habitué à cette idée qu'il avait succombé là-bas. — Il me faisait déjà, cet amour, oublier tout le passé, oublier l'amitié ! Ah ! si je l'avais su, mon Jose, mon frère, si près de moi, sous le même toit ! Si j'avais su que ce blessé dont elle me parlait, c'était lui, comme je me serais aussitôt précipité pour l'embrasser ! avec quelle joie je l'aurais pressé dans mes bras ! Et voilà que sa vue en ce moment me glaçait de terreur. Je le prenais pour un spectre. A son tour il poussa un cri :

— Luis ! dit-il, Luis !

Et il tomba accablé, dans un fauteuil. Dolorès s'avança vers lui, il la repoussa. Je l'entendis qui murmurait des mots terribles :

— Ah ! le destin !

Elle s'éloigna alors, en me faisant un geste suppliant...

— Taisez-vous ! disait-elle.

VIII

Quand nous fûmes seuls, je m'avançai vers Jose.

— Tu l'aimes donc? lui dis-je gravement.

— Je l'aime.

— Ah ! *pobre de mi !*

Nous demeurâmes un instant écrasés tous deux. Je regardais fixement devant moi, comme si je m'étais tout à coup aperçu qu'un gouffre s'ouvrait sous mes pieds.

— Je l'aime tant, dit Jose, que si tu ne t'étais pas appelé Luis de Carmona, je t'aurais tué, tout à l'heure. Et, d'un geste de rage, il jeta à terre un poignard que je ne lui avais pas vu dans la main. Je me sentis pâlir et je tremblai. Oh ! ce n'était pas de terreur ! Je ne craignais point cette arme qui brillait sur la dalle. Que m'importait la mort? Je l'avais vue de trop près déjà pour la redouter. Mais, ce qui m'effrayait, en ce moment, c'était cet amour terrible qui surgissait ainsi devant moi, invincible obstacle à mon bonheur. Une fatale pensée me traversa l'esprit

comme un éclair ; je revis le champ de bataille de Fuengirola, les morts, le sang, les corbeaux tournoyant lentement, et je regrettai de n'être point demeuré parmi ces cadavres. Je regardais le poignard de Jose et le vertige me prenait ; ce fer qui étincelait, m'attirait comme un aimant ; je me baissais vers lui. Grâce à lui, j'entrevoyais le bonheur ; je le saisis de mes doigts crispés et je le brandis dans ma main.

— Luis ! me cria Jose, si tu aimes Dolorès, il faut que je meure, car tu ne pourras la posséder, moi vivant. Tue-moi donc.

— Ah ! malheureux !... m'écriai-je. C'est moi qui mourrai !

— Insensé !

Et il m'arracha brusquement le poignard ; il le brisa, et le foula aux pieds.

— Écoute, me dit-il, aimes-tu cette enfant comme je l'aime? Pour elle, donnerais-tu ton sang, ta vie, ton salut ?

— Oui ! répondis-je.

— Sacrifierais-tu pour elle, sans regret, ta fortune, ton nom, ton avenir?

— Oui.

— Pour elle, te condamnerais-tu aux travaux les plus durs, aux peines les plus cruelles ? Pour qu'elle ait sur sa tête une mantille belle, travaillerais-tu la nuit, le jour, comme un artisan,

toi noble et maigre et faible ? Si elle te disait : Je veux ces bijoux, je veux ces diamants, creuserais-tu la terre avec tes ongles si tu espérais lui arracher les pierres qui brillent?

— Oui, répondis-je, je le ferais !

— Luis! s'écria-t-il exalté, pour elle, pour un de ses baisers, pour un de ses sourires, immolerais-tu ton ami, ton sauveur, ton frère ?

Ma raison s'enfuyait ; ma tête se perdait ; je ne songeais qu'à Dolorès.

— Peut-être ! répondis-je.

— Eh bien ! dit Jose, dont l'œil s'injectait de sang, moi aussi, moi aussi je ferais cela ! Ecoute, Luis, dit-il, je te dois la vie, car ton père m'a fait élever à tes côtés, moi l'orphelin, l'enfant des Bohêmes, car il m'a vêtu, moi, pauvre & nu ; car il m'a instruit, moi l'ignorant & le mendiant. Je t'aime comme un frère, plus qu'un frère, et tu m'aimes aussi. Cet autre amour nous sépare ; la fatalité le met entre nous. Soyons forts, Luis ! jamais tu ne me céderais Dolorès ; moi, je la tuerais plutôt que de la voir à toi ! Eh bien ! qu'elle ne soit à aucun de nous, Luis, fuyons... Demeurons unis... Retournons à Grenade... Oublions... mon Luis, que nos mains serrées ne se déchirent pas. Sacrifions à notre amitié cet amour insensé ! Oui, fuyons Dolorès.

Partons, Luis ! — Ah ! mais, comprends-moi donc, si — cela était possible, — si je t'avais tué tout-à-l'heure !...

Il poussa un sanglot douloureux ; je me jetai, en pleurant, dans ses bras et je me sentis le cœur soulagé, l'âme plus libre, quand je lui dis d'une voix calme :

— Ce soir, ami, nous partirons pour Grenade. Et, nous oublierons, va!

Je ne savais pas que l'oubli a le pied lourd, qu'il est bien lent parfois à venir, et que souvent il ne vient jamais.

IX

Nous ne revîmes pas Dolorès. Nous laissâmes pour Mme de Bolsas une lettre pleine de gratitude & d'affection... Ne lui promettions-nous pas que nous la reverrions bientôt ? Chacun de nous, cependant, se sentait assez fort pour ne revenir jamais.

C'est ainsi que nous partîmes furtivement. Le lendemain nous étions à Grenade. Les Français occupaient la ville, et j'y vis arriver Lord Blayney suivi d'un grand nombre de prisonniers Anglais. Des Espagnols applaudissaient... Oui, j'en ai vu qui paraissaient joyeux...

Je me renfermai dans ma chambre; Jose ne sortait guère de la sienne. Ses blessures étaient à peine cicatrisées. Nous nous parlions peu. Il revenait cependant de jour en jour à la santé; mais nous ne pouvions sortir, car il eût fallu expliquer aux commissaires français l'origine de nos cicatrices encore fraîches, et le duc de Bellune n'eût pas manqué de nous faire arrêter comme prisonniers de guerre.

Je passais presque tout mon temps à lire; Jose étudiait, disait-il, la stratégie. Pensait-il à Dolorès? Moi, j'y songeais à toute heure. Son souvenir ne me quittait pas. Je revoyais partout ce céleste visage de jeune fille; partout j'entendais sa voix qui me caressait et je sentais encore un frisson me courir dans les veines, lorsqu'elle m'apparaissait comme autrefois, penchée sur moi, son souffle effleurant mon visage, sa douce main posée sur mon front sanglant.

Chaque jour, ces pensées prenaient plus d'empire sur moi, et bientôt, tout à fait, elles me dominèrent. J'avais, de souvenir, esquissé au pastel un portrait de Dolorès, et je passais des heures entières dans la contemplation de cette image si imparfaite lorsque je la comparais à mes beaux souvenirs! Je lui parlais, je lui souriais, je la baisais sur le front, sur les lèvres; et c'étaient, alors, de fiévreuses heures de joie.

Mais un feu cuisant me consumait ; je m'affaiblissais; ma tête devenait plus lourde et mon sang bouillait dans mes veines. Ces souvenirs me minaient et me tuaient lentement. Et nous avions juré, Jose & moi, de ne plus la revoir. En vérité je serais mort plutôt que de manquer à mon serment.

Un jour, je m'étais assis devant ce portrait de Dolorès et je le regardais, absorbé, magnétisé par lui comme ce peintre que son œuvre faisait trembler, lorsque la porte de ma chambre s'ouvrit brusquement, et Jose parut. Il était vêtu d'un costume de voyage ; j'entendais sonner sur le parquet ses éperons, un large *sombrero* couvrait sa tête et je ne sais quelle flamme sombre brillait dans ses yeux.

— Luis, me dit-il, d'une voix saccadée, nous avons fait serment, l'un & l'autre, de ne plus revoir Dolorès ; quand j'ai engagé ma foi, je croyais être fort, je me sentais puissant & courageux ; j'ai voulu lutter, et j'ai souffert. Maintenant, je suis brisé ! Écoute, je ne puis plus supporter cet éloignement ; ma vie s'éteint, je le sens, mais avant de mourir, je veux, je veux, entends-tu ? la revoir... Je ne trahis pas lâchement la parole donnée. Je viens te dire : Luis, ce soir, je serai chez elle !

— C'est impossible ! m'écriai-je

— Je pars, continua-t-il, dans une heure. Devance-moi, si tu le peux, et si tu te places sur mon passage...

— Songes-tu bien à ce que tu dis, Jose?

— Tiens, dit-il, en tirant son large couteau andalous, voici *ma navaja!* Prends la tienne et Dieu décidera!

Il aperçut, en ce moment, le portrait de Dolorès, et se prit à sourire :

— Oui, oui, fit-il, c'est elle, c'est bien elle, Luis! et tu la contemplais ainsi, chaque jour, à toute heure. Tu voulais la revoir aussi! Et Allons! tu vois bien que ce serment était une folie!

— Eh bien! m'écriai-je, je pars. Elle me montait au cerveau, cette vapeur que les Florentins appellent *la luxure de sang*. Je pars et tu ne la reverras pas!

— Alors, dit-il froidement, c'est que tu m'auras tué.

— Jose! Jose!... Sais-tu bien que tu tentes le sort?... Ne vois-tu donc pas que ma main tremble, que je suis fou et que je pourrais...

Il fit un geste terrible.

— Je l'aime, dit-il.

Je tombai accablé sur un siége.

— Ah! tu l'as voulu, murmurais-je. A ce soir!

X

J'avais pris les devants. J'attendais. A quelques pas de moi, dans l'ombre, la maison où vivait Dolorès. Aucune lumière aux fenêtres; il était dix heures de la nuit; rien : le silence & l'obscurité. J'avais attaché mon cheval à un arbre, et je m'étais assis sur un tertre, enveloppé dans mon manteau. A quoi pensais-je alors? — Je l'ai oublié. — Je pensais à tout, à rien. Je tremblais & je songeais à fuir. Je pensais à Dolorès & je pensais à Jose, et je me disais : C'est horrible! peut-être que, dans une heure, je serai couché, mort, à cette place, ou, si ce n'est moi, ce sera Jose. Dans une heure, l'un de nous entrera dans cette maison et reverra cette femme (qui n'aime peut-être aucun de nous) et l'autre ne respirera plus! — Et je me demandais alors : pourquoi ce sang? pourquoi ce crime?— Parce qu'une inconnue est venue qui nous a souri à tous les deux, qui nous a caressés de sa main, qui nous a endormis de sa voix; parce que le sort a voulu que, blessés en même temps, nous fussions relevés ensemble & soignés côte-à-côte par la même femme. Je frissonnais. — Puis la pensée me venait de m'enfuir & d'abandonner Dolorès à Jose,

et je me répétais que ce sacrifice était beau, et j'espérais aussi que cette pensée viendrait à Jose, qu'il la suivrait. Alors je disais : Attendons ! — Puis encore je fermais les yeux & je voyais Dolorès devant moi, je la voyais superbe, souriante, et je m'écriais : Cette femme sera à moi, malgré l'amitié, et par le crime même ! Et je m'exaltais, mon sang s'allumait, mon cerveau brûlait, ma main fiévreuse cherchait, sous mon manteau, ma *navaja*. Alors je ne craignais plus rien, je ne voyais plus rien ; Jose n'était plus mon ami, mais mon rival, mais mon ennemi, et je l'attendais comme on attend son adversaire, dans un duel.

Ce fut dans un de ces moments terribles que Jose arriva. La lune, voilée jusqu'alors, s'était, depuis quelques instants, levée. Il m'aperçut à cette lueur et s'avança vers moi : —Je t'attendais ! lui dis-je.

— Et moi, fit-il, j'avais hâte d'arriver ! — Tu es décidé à tout ? demandai-je. — A tout. Et il me montra son couteau aiguisé. — Allons ! dis-je. Tu l'auras voulu. — Luis, dit-il, tu m'as autrefois sauvé la vie, mais en t'épargnant lorsque tu te traînais aux pieds de Dolorès et que je pouvais te tuer, je te l'ai rendue : nous sommes quittes et nos bras ne doivent pas trembler. — *Vamos !* (Allons) m'écriai-je.

Un flot de sang me monta au cerveau, mes tempes battirent et je me mis en garde, à l'andalouse. Jose, résolument, fit de même : nos couteaux se croisèrent. Il était fort comme un athlète & son sang-froid triplait ses forces; je suis mince, plus petit, et la colère m'aveuglait. Il me frappa à l'épaule et je poussai un cri.

— Tu es blessé ? dit-il. — Ah ! ce n'est rien, Jose; n'eussé-je que le dernier souffle, je me cramponnerais à tes pieds pour t'empêcher d'entrer là. *Guardaste.* (En garde, toi !)

Je voyais son regard s'enflammer, ses muscles se crisper ; je sentais contre mon visage son haleine qui sentait la fièvre. — Et pourtant il conservait encore son sang-froid. Je compris que si je luttais en furieux, j'étais perdu ! — Je me modérai donc, et j'opposai le calme à son flegme terrible.

— Un moment ! dit-il après quelques minutes. — Et il essuya son front couvert de sueur, puis il but dans une gourde pleine une gorgée *d'aqua ardiente*. Il me dit ensuite : Allons ! Combat hideux ! duel horrible !

Pied à pied, poitrine contre poitrine, face à face, enlacés, nous luttions ainsi comme deux tigres. Haletants, égarés, nous n'avions plus alors qu'une seule et même pensée. J'oubliais tout, et j'avais soif de meurtre. Je grinçais des

dents, et j'eusse voulu déchirer cet homme de mes ongles... Il leva le bras ; je frappai. Large comme trois doigts, ma *navaja* lui entra dans la gorge ; il s'affaissa, un flot de sang jaillit de la plaie comme d'une fontaine, et je le vis tomber, lourdement, la face contre terre.

Il ne bougeait plus, j'avais peur. Et la lune qui m'éclairait sans pitié ! Le vent sifflait ; les chevaux hennissaient ; il me semblait que tout dans une clameur immense m'appelait assassin. Jose, Jose, sanglant, immobile, me terrifiait. Je courus à la maison ; j'appelai du secours, Juan Rico parut. Le domestique. — Il y a un homme blessé, là-bas ! m'écriai-je. Il accourut et me suivit. Il se pencha sur le corps étendu, et me dit froidement : celui-là est mort !

XI

Mort ! Jose, mort ! et je l'avais tué ! Mort ! Et c'était moi... Mon cheval était là. Je m'enfuis. Au galop ! au galop, à travers les sentiers, à travers les bois, au galop ! — Là ! qui m'appelle ?... Rien ! Au galop, mon cheval ! Les arbres étendaient vers moi, comme des géants, leurs bras difformes ; ils ricanaient, en me voyant, et le hibou, et la chouette, et les ani-

maux de nuit qui, tous, me criaient: Meurtrier! — Partout, partout des cadavres étendus, partout des morts & des mares de sang, comme à Fuengirola, sur le champ de bataille; mais cette fois, ces pâles visages, aux yeux fixes, aux bouches ouvertes, cette fois, ils ressemblent tous à Jose. — Allons, mon cheval, ventre à terre. — Au galop! au galop!

. . . .

Quand j'arrivai à Grenade, je me jetai, brisé, sur mon lit; je n'avais plus de forces... j'espérais que j'allais mourir. . . . .

. . . .

Il y a vingt jours déjà que ces choses se sont passées, et toujours, cependant, à mes côtés, comme un remords palpable, je vois le corps ensanglanté de Jose. — Ah! j'ai maintenant peur de la vie! — Que m'importe Dolorès? — Je l'ai oubliée. Elle est là-bas, là-bas, dans cette maison à la porte de laquelle un cadavre est couché. — Je n'irai pas! — D'ailleurs, c'était lui, peut-être, qu'elle aimait, et je l'ai tué! Je souffre! — Et toujours, et toujours des cadavres! — Retire-toi, Jose!

Ma tête se perd. J'ai quitté mon pays qui était trop près de cette tombe où je l'ai jeté!... Grenade est là-bas, et, dans ses murs, il repose, froid, la gorge ouverte!

Me voici à Jaen — & pourtant, il y est aussi… J'entends le galop de son cheval; oui, là-bas. Il vient de Grenade. C'est bien lui. — Pourquoi monter de ce côté, Jose? C'est son pas, dans l'escalier… — Jose, pourquoi me tourmenter encore? La serrure a remué. La porte s'ouvre. Pardon, Jose!

. . . .

C'est le remords cela… Et je ne mourrais pas?…

XII

Là s'arrêtait le manuscrit que j'avais découvert. Qu'était devenu celui qui avait tracé ces lignes? que signifiaient les derniers mots? Je voulus le savoir. J'appelai l'hôtelier.

— Senor, me dit-il après avoir écouté mes questions, l'homme qui a écrit ceci était, à mon avis, un fou. — Il se nommait? — Don Luis de Carmona. — Et maintenant, est-il mort? — Il logeait chez moi, dans cette chambre même, n° 4, depuis le matin seulement. C'était en 1810 à peu près, car les Français occupaient encore Jaen. Le soir venu, vers neuf heures, j'étais dans la salle basse, lorsque tout à coup, baoum! j'entends une détonation. Je monte aussitôt, me doutant bien qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire. J'ouvre la porte. Ah! mon

Dieu, senor !... *Valgamedios!* De la fumée! Un cadavre par terre, de la cervelle chaude sur mes meubles, et un pistolet dans une mare de sang. Voilà ce que je vis.

— Et ce manuscrit ?

— Traîne depuis ce temps dans la chambre. Ce pauvre jeune homme, senor, était amoureux d'une demoiselle des environs de Grenade. Or, son ami aimait aussi la *novia,* et alors...

— Mais ne savez-vous rien de cette jeune fille, maître Vallana ?

L'hôte sourit d'un petit air fin et me répondit :

— La demoiselle est une dame aujourd'hui, la comtesse Cartanas. Elle a franchement & vivement oublié ses deux amoureux. Voilà longtemps d'ailleurs. La dame à cette heure a bien la quarantaine. Son mari est un des plus riches *ricos hombres* de l'Andalousie !

— Elle est heureuse alors, cette Dolorès ?

— Vous pourrez voir son château sur la route d'Andujar. Des salles toutes dorées, des tentures, des tableaux. Vous l'avez dit, elle est fort heureuse. — Mais, entre nous, ajouta maître Vallana en me parlant à l'oreille, se soucier si peu de ces pauvres jeunes gens morts pour elle, ce n'est pas cela qui lui ouvrira les portes du paradis... Et, pour moi...

J'interrompis brusquement l'Andalous, et lui montrant le manuscrit :

— Tenez-vous beaucoup à ces papiers? demandai-je.

— Aucunement, senor. Ils sont à vous. — Gardez-lez, dit-il, comme un souvenir de ce pays.

Et Vallana s'éloigna en souriant.

Je quittai Jaen le lendemain, emportant avec moi ces pages terribles, toutes empreintes de sang, que j'ai relues depuis, bien des fois, et que je viens de vous traduire.

Janvier 1860.

DIALOGUE DES MORTS

(Sur un banc des Champs-Élysées, au pays des ombres.)

Molière. — Eh! pardieu, je ne me trompe point... C'est ce cher M. de Balzac qui s'achemine de ce côté...

Balzac. — Moi-même, M. de Molière, et je bénis le hasard qui m'amène ainsi près de vous. Il y a un siècle que je ne vous ai rencontré.

Molière. — J'étais malade & je gardais le lit. Boileau me tenait compagnie, et ce bon La Fontaine, pour m'égayer, me lisait vos contes, ceux que Rabelais vous accusait l'autre semaine de lui avoir dérobés. Ça, je vous le dirai sans ambages, depuis longtemps je souhaite un entretien avec vous. Malheureusement, je n'ai pu parvenir à vous joindre. L'occasion est favorable maintenant, et, seul à seul, je vous puis parler

Balzac. — Je vous écoute, Monsieur.

Molière. — Depuis que j'ai quitté — j'allais dire la terre, mais on ne la quitte jamais — depuis que j'ai quitté la vie, il est une pensée qui m'obsède, un désir qui me tient au cœur, une curiosité que je voudrais satisfaire.

Balzac. — Disposez de moi sans façons & dites-moi, je vous prie, en quoi je puis vous être utile.

Molière. — Mon Dieu, ce ne sera pas long. Mais d'abord, permettez-moi de vous dire que c'est surtout de vous que je voulais tenir la réponse à ma question, car j'avais laissé là-haut une œuvre bien incomplète, et c'est vous qui l'avez achevée.

Balzac. — Vous me flattez, et tout parallèle entre vous et moi est chose hasardée.

Molière. — Ouais! qui dit cela? Laissez, laissez, M. de Balzac, et parlons, entre nous, comme des gens qui se valent. Donc, je disais tout-à-l'heure : il est un désir, une curiosité qui m'obsède. Cette curiosité, la voici : Que sont devenus, depuis que je ne suis plus là-haut, ces personnages perpétuels de toute comédie — (comédie du théâtre & comédie du monde) —et Tartufe, et Philinte, et Alceste, et M. Jourdain, et tant d'autres, dont je me suis égayé un moment les larmes aux yeux?

Balzac. — Par ma foi, voilà une belle ques-

tion, et je suis heureux d'y pouvoir répondre. Par qui commencerons-nous, s'il vous plaît?

Molière. — Par Tartufe, vraiment, que diable est-il devenu « le pauvre homme? »

Balzac. — Il a mis un masque nouveau sur son visage & il a changé de manières, pour qu'on ne le reconnaisse pas. Du reste, il a fait des petits & les dirige à sa guise, plaçant celui-ci dans le journalisme, celui-là dans la politique, cet autre dans la philosophie. La religion pour lui est une chose usée. Il ne va plus à confesse, a mis au clou haire & discipline, se moque des prisonniers, et s'il fait mine de distribuer ses deniers — qu'il ne distribue pas — à quelqu'un, c'est au peuple. Ah! mon cher Molière, de votre temps (et c'était votre erreur) vous ne connaissiez pas le peuple! Le peuple est une idole que chacun caresse, encense, adule, et mons Tartufe ne cesse pas de lui brûler de la myrrhe sous le nez. Ce qu'est devenu Tartufe! Ce qu'il est? Tout! Ce monsieur, qui fonde un journal, — philosophique ou religieux, peu importe, — qui insulte, çà & là, puis les adule, les illustres & les forts, Tartufe! Cet homme, prêchant à tout propos, dans le livre, dans le pamphlet, à la tribune, l'amour du peuple, de la liberté, de la paternité, de l'égalité, et qui ne reconnaît d'autre liberté que celle qu'il désire pour lui-même,

d'autre égalité que celle de ses pairs, qui flatte en bas, parce qu'on y est nombreux, en haut, parce qu'on y est fort, Tartufe! Tartufe, l'homme à entreprises, l'homme à actions, se servant de *Mines de sel Gemme* ou de *Chemins de Kan-Kouan à Ti-té-Yung* au lieu de tromblon pour détrousser les passants. Tartufe! mais dans ce cas, mons Tartufe change de nom.

Molière. — Il s'appelle?

Balzac. — Robert Macaire!

Molière. — Et M. Jourdain, mon cher Balzac?

Balzac. — M. Jourdain a pris le nom de Joseph Prud'homme. Il obéit toujours à sa bonne, qui le querelle, engraisse, & pérore comme autrefois mais avec bien d'autres nuances. Il est devenu philosophe, voltairien, encyclopédiste, aimant Diderot, — de nom, — savourant les *Provinciales*, haïssant Tartufe et l'accablant, soir & matin, de ses philippiques, mais lui donnant, sans façons, la main quand il le rencontre; car, l'autre est si bien grimé que M. Jourdain ne le reconnaît pas. — Ah! j'oubliais... Il ne se contente plus de faire de la prose...et souvent on le voit rimer, à part soi, des bouquets à Chloris. — *Belle* et *Cruelle* s'y becquettent avec art. Ce qui n'empêche pas M. Prudhomme Jourdain de mépriser les poètes.

Molière. — Bravo! parlez-moi de Philinte.

Balzac. — Celui-là aussi a prospéré. Ses petits enfants courent les rues. Ils vous accablent de politesses, et, tout en vous parlant, ils vous adorent. Leur échine est souple, la couleur de leur conscience assez changeante ; leur dévouement aime à se cacher, mais leurs protestations prennent le vol au grand jour. Il s'en est casé beaucoup dans les postes politiques. Tenez, laissez-moi vous dire que le seul personnage qui n'ait pas changé...

Molière. — C'est l'homme aux rubans verts ?

Balzac. — Justement. Alceste est toujours Alceste.

Molière. — L'en blâmez-vous ?

Balzac. — Qui sait ? Peut-être.

Molière. — Eh ! quoi, au spectacle de toutes ces folies, de ces turpitudes, de ces hypocrisies, sans compter celles dont vous ne me parlez point, n'est-il pas permis à un homme de cœur de s'isoler? est-il donc défendu de fuir ce qu'on ne peut éviter ? Quand une société, comme un gouvernement, va à mal, on s'exile. Vous l'avez dit vous-même, Balzac : aux cœurs blessés, l'ombre & le silence. L'étude de la science fait les savants, celle de la vie les misanthropes !

Balzac. — Bast ! on ne parle plus aussi sérieusement que cela sur le globe sublunaire. Et si vous disiez de telles paroles tout haut, on vous

traiterait de fou. En fait de gens, il n'est, voyez-vous, que des Sanchos et des Don Quichottes. Or ce sont des Sanchos qui vivent là-haut.

Molière. — Soit... eh! bien, mon ami, cela me fait pleurer.

Balzac.—Buvez frais, humez le piot & mangez chaud les rillons et les rillettes, dirait maître François. — Cela me fait rire!

BABOUDJ

I

Il est dit dans le quatre cent quarantième apophtegme de Grinieth, — auteur sanscrit — que la femme parfaite est aussi rare sur la terre que les fruits d'or ou les fleurs qui parlent.

Mon ami Pierre-Paul Toupart, philosophe, avait longtemps accusé de diffamation ce brave Grinieth. Mon ami Pierre-Paul Toupart était un garçon singulier. — Il vivait d'illusions, comme les Anglais de beefsteacks et les amoureux d'air & d'eau fraîche. — Il croyait à l'amitié (ce substantif féminin composé de six lettres, dont deux consonnes,) à la poésie (cet art de chanter & de mentir dans toutes les langues peu correctement) — à l'amour (un livre qui est peut-être le chef-d'œuvre de Stendhal.)

Pierre-Paul Toupart avait également la
sion des voyages.

Il dévorait avidement les relations plus
moins véridiques des voyageurs, et bonnem
les croyait sur parole. — Hérodote, à son a
possédait l'exactitude du *Moniteur* et les *I*
pressions mêmes de M. Alexandre Dum
étaient articles de foi.

On va loin & bien loin, avec des idées p
reilles.

Un beau jour, en effet, Pierre-Paul Toup
prit à Marseille le paquebot des Messageries
s'embarqua pour l'Orient.

Il visita la Grèce, la Turquie, l'Egypte e
Palestine, et fut de retour au bout de six m

Mon ami Pierre-Paul Toupart avait dépe
trois mille huit cent cinquante francs, argen
France, il avait bien laissé, par-ci par-là, q
ques rêves poétiques aux angles des chemi
mais il rapportait de son voyage un inapp
ciable trésor, un objet plus précieux cent
qu'un merle blanc ou qu'une rose bleue !

C'était un vrai bijou, une œuvre d'art,
petite merveille.

— Quelque statue grecque, déterrée par no
ami et signée, peut-être, Phidias ? — Une mo
Égyptienne, une grammaire hiéroglyphique,
morceau de la vraie croix ?

Nenni, vraiment!

C'était une pantoufle.

Une pantoufle, et la plus jolie pantoufle que pantouflier ait pantoufliée — une pantoufle mignonne & coquette, petite, petite... en velours grenat orné de perles & de pierreries, délicatement effilée, courbée, cambrée, brillante, étincelante.

Mon ami Pierre-Paul Toupart, dès qu'il fut de retour, m'écrivit d'aller le visiter — et je n'eus garde d'y manquer.

Nous échangeâmes une bonne accolade, et Toupart entama bien vite le chapitre premier de son Itinéraire.

Je l'écoutais avidement. — Je savais que Pierre-Paul était incapable de mentir, et je ne sourcillai point lorsqu'il m'apprit l'étrange façon dont il avait trouvé sa pantoufle.

II

Je visitais, me dit-il, les Pyramides & je contemplais les quarante siècles nonchalamment entassés sur ces monuments immenses. — Mon guide (un Grec moderne de la plus belle eau) me proposa de pénétrer dans l'intérieur de la Pyramide de Céphren, 632 mètres 66 centimètres de hauteur.

Je suis curieux. J'acceptai. — Après avoir visité les Tombeaux de Saint-Denis, je ne pouvais manquer de donner un coup d'œil aux Tombeaux des Pharaons.

Donc nous entrâmes. L'ombre était épaisse. — Çà & là des chauves-souris battaient sourdement des ailes soulevant une poussière quarante fois séculaire.

Mon guide me précédait portant une torche, et je regardais, de tous côtés, ne voyant pas grand'chose. — Je vous avouerai, mon ami, que j'étais désappointé.

L'intérieur de ces augustes monuments devait, à mon avis, avoir conservé je ne sais quels vestiges des choses d'autrefois. — C'était là que s'accomplissaient de mystérieuses cérémonies, des initiations ténébreuses, là que se réunissaient les prêtres égyptiens & tous les dépositaires des sciences occultes & des antiques secrets des mythologies.

Mais rien. — Nul écho des bruits d'autrefois, nulle trace des fêtes antiques, — le silence, la nuit, la mort.

Mes pensées philosophiques allaient leur train. Toutes les belles déclamations de mes auteurs chéris sur le néant des choses humaines me revenaient à l'esprit, et je répétais, amèrement, le cri du psalmiste : *O vanitas, vanitatum!*

Tout à coup — croyez-moi, mon ami, ceci n'est pas un conte — la flamme de notre torche fit briller, dans un coin, je ne sais quel joyau, dont l'éclat illumina, un instant, l'ombre épaisse.

Le cœur me battait — je fis un bond, je posai la main sur ce que je croyais être le sceptre d'or de quelque Pharaon... & je ramassai.... une pantoufle...

O la délicieuse baboudj. — Vous l'avez vue? — Regardez-la encore. (Elle était délicatement posée sur un coussin de satin blanc et recouverte d'un cylindre en verre, comme ces mesquineries en verre filé, qui font la joie des bons bourgeois, retour de Bade).

III

Dès la première seconde de possession, continua mon ami Toupart, je compris que je venais de trouver un trésor.

Tout joyeux je payai grassement mon guide, puis une fois seul, j'examinai de tous côtés la *baboudj*.

Et jugez de ma surprise, lorsqu'en portant les yeux sur la semelle, j'aperçus cette ligne hiéroglyphique tracée en lettres d'or :

Un éléphant, quatre coqs renversés, un serpent, deux mains étendues — le triangle — le croissant — et le soleil.

Je connais par cœur mon Champollion, et je traduisis sur le champ cette zoologie astronomique par cette phrase vulgaire :

— *Je suis*, — disait l'inscription, — *la pantoufle gauche du génie Baboudj et servirai de talisman au mortel heureux qui me trouvera. — La femme parfaite, (belle, bonne, aimante et fidèle) sera celle dont le pied gauche pourra chausser la pantoufle de Baboudj.*

Qu'en dites-vous? — Dès ce moment, je me mis à l'œuvre. — Mes rêves de poète allaient donc enfin être réalisés! — Pour moi, l'amour n'avait plus de secret. — Les femmes, ces énigmes indéchiffrables, j'allais les lire plus couramment encore que l'inscription de ma pantoufle. — O le plus fortuné des hommes, je pouvais donc, parmi toutes les filles d'Ève, découvrir la femme belle, bonne, aimante & fidèle! Le bonheur — (ce nuage qu'on aperçoit quelquefois, mais qui fatalement se réduit en pluie aussitôt) — le bonheur était donc à moi! — Ah! bon génie Baboudj! — Ce n'est pas un cierge que j'allumerai, c'est un feu d'artifice que je tirerai pour toi!

IV

Or il y avait dans notre caravane, une poétique jeune fille, énergique comme une héroïne de Byron. — C'est à elle que, d'abord, j'essayai baboudj. — La pantoufle était trop étroite.

Mon ami, je vous avouerai qu'il m'a fallu souvent agir de ruses & dépenser quelque peu d'esprit pour décider chaque femme à me confier — (pour un moment) son pied.

La main se donne tous les jours, le front se prête quelquefois — ce sont là petits cadeaux qui entretiennent l'amitié. — Le pied ne pourrait guère entretenir que l'amour.

Donc, à partir, de ce jour, je n'ai point cessé de continuer ma chasse à la femme parfaite, *rara avis*, disent les sceptiques — gens que je déteste comme l'écolier son pédagogue.

J'ai essayé la pantoufle à bien des femmes — à combien de brunes & de blondes, de petites & de grandes, de vieilles & de jeunes, de sottes & de femmes d'esprit !

Pour celle-ci, la pantoufle était trop étroite, — elle était trop large pour celle-là. Je n'ai pas, à l'heure qu'il est, trouvé le pied qui m'annonce indubitablement la meilleure des femmes.

J'ai voyagé beaucoup, en Asie, en Europe, en Amérique. Les Chinoises comme les Anglaises, les Allemandes comme les Péruviennes, les Françaises, les Arabes, les Espagnoles n'ont pu chausser la *baboudj* magique!

Mais, qu'importe! — Elle existe, la femme adorable pour qui ce bijou a été ciselé, la céleste créature, bonne autant que belle, qui me rendra le plus heureux des hommes... et que...

V

Ici, l'orateur fut interrompu par son valet de chambre qui nous dit, entr'ouvrant la porte :

— Messieurs, votre *lunch* est servi!

Je quittai Toupart, fort enchanté de l'avoir revu et tout ébahi de ses histoires trop invraisemblables pour n'être pas entièrement vraies.

VI

ENVOI

Auriez-vous le courage, Mesdames, de me tendre un soir votre pied et la témérité de risquer, dites-moi, l'épreuve de la pantoufle?

LA LUCIOLE

I

Il faisait nuit depuis longtemps, une nuit d'été claire & sereine.

La nature s'était doucement assoupie, après une chaude journée où le soleil avait brillé. — Tapis dans les feuilles, les oiseaux cachaient leur tête sous leurs ailes et dormaient. — Les choristes des prés, cigales & sauterelles, les choristes des bois, fauvettes & pinsons, avaient achevé leurs positions. — Seuls les symphonistes nocturnes, s'éveillant avec l'ombre, préludaient — chacun selon son goût — à l'éternel concert de la nuit.

Étendu sur son lit d'herbe molle, le scarabée se retournait sans cesse, et, bien en vain, essayait de luter contre l'insomnie. — Cette nuit-

là, à n'en pas douter, le scarabée avait la fièvre. — Eh ! quoi, s'était-il donc, durant le jour, trop exposé aux rayons du soleil? — Son petit système d'insecte avait-il subi quelque atteinte ? — Des enfants acharnés l'avaient-ils blessé méchamment?

Non, rien de tout cela. — C'était vraiment bien autre chose qui enlevait le sommeil au pauvre scarabée!...

II

Ce scarabée était un rêveur, — peut-être un fou, un poëte, — un peu parent de ce triste grillon dont Mürger nous a dit l'histoire.

En vain cherchait-il, à ses côtés, une compagne bien-aimée qui réalisât ses songes poétiques. — La réalité crue lui semblait trop laide — et, l'ange de ses rêves était trop loin, était trop haut, pour qu'il pût jamais espérer l'atteindre.

Aussi, vivait-il retiré, presque seul — dans un petit réduit, qu'il eût pu nommer sa tanière. — Il s'essayait, pour s'occuper, à pénétrer certains mystères de la science, problèmes arides. — Mais s'il parvenait quelquefois à absorber dans ces études son esprit actif, jamais, jamais il ne pouvait faire taire la voix de son cœur qui lui

demandait — (si souvent, à toute heure) un peu d'amour.

III

Et, cette nuit-là, son cœur parlait bien fort!... — Le scarabée se leva brusquement, et sortit — un peu au hasard...

Il vit le ciel tout étoilé ; — il sentit passer sur ses élytres la .brise fraîche; il entendit, au loin chanter joyeusement le rossignol.

Ce doux spectacle lui fit mal. — Au milieu de ce calme, il se voyait tellement agité — et si triste au milieu de cette douce joie!...

La source murmurait tout bas, se déroulant sur son sable fin, et la lune s'y mirait avec coquetterie.

Çà et là, s'ouvraient les belles de nuit, aspirant la brise... Les brins d'herbe se redressaient, offrant leur tête verte à la rosée... Les oiseaux de ténèbres eux-mêmes, si taciturnes, huhulaient gaiement...

— Ah ! murmura le scarabée, le pauvre scarabée, comme ceux-là sont heureux!

IV

Il marchait bien lentement, bien tristement, tout absorbé.

Il ne vit pas, sur son chemin, deux ou trois limaces le regarder d'un air railleur et lui montrer les cornes, en se moquant !...

Au détour d'un petit sentier, il s'arrêta.

Devant lui, radieuse, rayonnante, les ailes étendues, volait une luciole...

> Sotto l'amiche tenebre
> Per l'aer quieto ombroso
> Movea dorata luciola
> Il volo luminoso...

Elle semblait toute de feu... C'était plutôt une goutte d'or fluide, se balançant coquettement dans l'espace... Sa lumière apparaissait vive et claire, et disparaissait tout à coup...

Le scarabée la suivait des yeux, dans son vol... Elle tournoyait, bourdonnait, s'arrêtait, tombait et remontait, suivant son caprice... Et, comme elle voyait, devant elle, le scarabée fasciné, elle souriait...

V

— Oh! dit-il enfin d'une voix suppliante... oh ! dit-il, qui êtes-vous donc?...

Il lui parla tout aussitôt de ses rêves, il lui parla de ses désespoirs, de son amour contenu, de ses espérances radieuses, il lui parla du passé, — il lui parla de l'avenir. — O, poète! — et tout ce qu'il disait — (la luciole le comprit bien) — signifiait : je t'aime!

Elle fut flattée. Elle s'arrêta. Elle descendit près de lui :

— Qui je suis? dit-elle...

Elle lui montra les étoiles du ciel, et dit :

— Celles-là sont mes sœurs!...

Le scarabée, le pauvre scarabée se sentit défaillir de joie. — Il pensa :

— Je ne m'étais donc pas trompé!

— Oui, dit-elle encore, et je suis la reine de ces étoiles brillantes... Devant moi, leurs têtes se courbent et toutes obéissent à ma voix. — Souvent au diadème des déesses, souvent à la couronne des dieux, nous brillons, étincelantes — & les mortels prosternés sont éblouis de nos clartés.... — Que veux-tu de moi? ajouta-t-elle... que veux-tu?... et que puis-je faire?... Ce que tu désireras sera accompli!...

Il se taisait... mais pour lui, son regard parlait. — Elle l'attira vers elle...

— O mes longs espoirs... ô mes rêves, vous voilà, dit-il, vous voilà donc réalisés!

VI

Toute une nuit, toute une nuit de bonheur s'écoula... Puis, à l'horizon, le ciel blanchit. L'ombre du ciel se déchira, comme un voile. Devant le soleil se retirèrent les brouillards & un cri martial éclata dans l'air : — Voici le jour!

C'était le coq qui chantait.

. . . . Le scarabée alors regarda la luciole... Elle se tenait molle, affaissée, terne & triste, et son éclat, devant la lumière, s'était éteint.

Le scarabée poussa un cri. — « Eh! quoi... dit-il... c'est donc ainsi?... » Elle ne le regarda pas et partit.

Il la vit s'éloigner, enlaidie, et demeura sombre...

Il y a si peu d'amours qui résistent à la vraie lumière, et, par le monde, tant de lucioles dont les rayons faux s'éteignent — quand vient le jour!....

LE

PREMIER JUGEMENT DE SALOMON

LÉGENDE ARABE

Salomon-le-Hadji (le Saint) est un nom vénéré par les Arabes avec une sorte de superstitieuse terreur. Il est pour eux le roi des rois, le plus puissant monarque des temps évanouis, le premier des hommes après le prophète & ils célèbrent, dans leurs légendes, les preuves de sa justice, comme les anciens chantaient les travaux d'Hercule. Écoutez un de ces récits que le conteur du désert fait le soir, sous la tente, à l'heure du repos, pendant que les chevaux suivent d'un œil profond le soleil embrasé qui se couche au loin dans la vaste plaine.

I

En ce temps-là, dans Jérusalem la Sainte, régnait le puissant roi David. Jéhovah prodiguait à son peuple ses inépuisables bienfaits & l'arche sacrée, dans Sion, s'élevait sous la garde des Lévites.

Or, un jour que le soleil était beau, les jeunes gens & les jeunes femmes se promenaient sur le mont des Oliviers, derrière le Temple, en face de la colline de Bézétha. Ils allaient & venaient, les jeunes gens, sous les yeux des vieillards qui s'appuyaient sur leur bâton pour marcher. Les élégants étaient vêtus de riches étoffes de pourpre & leurs manteaux étincelaient de broderies d'or. Les femmes, enveloppées du large *mitparath* (1), leurs cheveux noirs retenus dans un filet, de lourdes boucles aux oreilles, et les pieds chaussés de cuir précieux, passaient, couvertes de leur voile, que le vent venu de Siloë soulevait parfois indiscrètement pour laisser voir les anneaux ou *nezem* que quelques-unes portaient au nez.

La ville s'étendait au pied du mont; d'un côté Sion, Acra de l'autre, au milieu la vallée de Kidrôn. Une muraille de quatre cents coudées

(1) Manteau.

entourait la cité d'une ceinture de pierre, et l'on distinguait dans l'amas de maisons, construites pour la plupart en argile ou en briques, quelques superbes palais de marbre. Le sombre fort de Sion élevait, comme une menace, ses murs formidables, et le temple semblait s'élancer vers le ciel. Puis, à travers les rues étroites de la ville basse, sur les *rehobs* ou places publiques, dans les larges rues, comme la rue des Boulangers, des Lainiers ou le marché des Engraisseurs, la foule se pressait, allant d'un bazar à un autre, encombrant les boutiques avec ce fourmillement et ce murmure qui semble si petit lorsqu'on le contemple ou qu'on l'écoute de bien haut.

— Que regardes-tu, Abiathar? dit tout à coup un passant à un jeune homme qui se tenait sur le mont, pensif et les yeux fixés sur l'horizon, ne cherches-tu pas dans la foule, le mitparath violet de la belle Nizad ?

Celui qui parlait ainsi était un jeune homme de vingt-cinq ans à peine, vêtu d'un manteau rouge qui recouvrait une tunique de fine étoffe. Son manteau avait quatre coins, auxquels étaient attachés, avec un fil violet, selon la loi de Moïse, des houppes qui devaient lui rappeler les préceptes de Jéhovah et lui faire éviter l'idolâtrie; ses longs cheveux noirs retombaient en longues boucles sur ses épaules et sortaient

comme un flot de lave des plis de son turban. Il s'appuyait négligemment sur un bâton orné d'un anneau d'or et regardait en souriant celui qu'il nommait Abiathar.

— Non, répondit celui-ci, non, Zébah, je n'attends point Nizad. Je songe que je demeure inactif dans Sion, alors qu'il est encore des Philistins à combattre, et je me dis que, dans une main d'homme, le glaive est plus glorieux que notre bâton blanc.

— Tu aimes la guerre, Abiathar?

— Je hais les ennemis de Jéhovah.

— Par le prophète Moïse, tu as raison, Abiathar, et les incirconcis méritent la mort. Quant aux filles des Philistins, je leur fais grâce — en faveur de leur noir regard — de l'exécration que je porte à leurs frères et à leurs époux.

— Zébah, les filles de Gath et celles d'Ascalon sont les filles des hommes et nous sommes les enfants de Dieu! Mais, ajouta bientôt Abiathar, tu as raison! A quoi sert de regretter la guerre? Ne puis-je montrer mon courage, même en demeurant à Sion, auprès de Nizad?

— Ah! dit en riant Zébah, montrer ton courage! En effet, pour toi, tout est là; tu aimes la gloire, ambitieux, et tu n'aimes que cela! Toute renommée est cependant un vin qui s'évapore facilement.

— Qu'importe, s'il vous enivre ! Oui, j'aime le bruit, j'ai soif de triomphe, je gémis dans mon repos, et pour que le nom d'Abiathar soit prononcé avec honneur, je descendrais dans la glacière de Siloé sans trembler.

— Et combien de temps y resterais-tu ? dit Zébah — d'un ton railleur. Supporterais-tu bien le froid durant une heure?

— Oui, par le Seigneur !

— Une heure !

Et Zébah se mit à rire.

— Une heure, en vérité, répéta Abiathar.

— Je prends à témoin Schéphélad, dit Zébah en désignant un jeune homme qui venait vers eux, et je parie cent anneaux d'or que tu ne demeureras pas, en dépit de ton courage, une heure dans la glacière.

La foule, toujours avide de distraction, s'était assemblée et tous écoutaient, hommes et femmes.

— Montagnes de Gelboa ! s'écria Abiathar, je tiens le pari !

Et voilà qu'ils se retirèrent. Rendez-vous fut pris pour le lendemain.

Lorsque Abisag, la mère d'Abiathar, apprit que le jeune homme avait fait devant tous une promesse aussi folle, elle se prit à pleurer et

conjura son fils de renoncer à ce projet. Mais Abiathar fut inébranlable.

Le cri de l'amour-propre parle quelquefois plus haut que celui de la conscience. Le jour venu, Abiathar se rendit à Siloé, où l'attendait une foule curieuse.

Zébah avait amené la plupart de ses amis pour les rendre témoins de sa victoire.

— Eh bien! dit-il à Abiathar, regarde la glacière. Ton audace ne te fait-elle pas défaut?

Abiathar souriait.

— Il jeta loin de lui son manteau et entra, jusqu'au menton, dans la glace. Les spectateurs jetèrent un grand cri et les sanglots d'Abisag s'entendirent au milieu de la clameur. Elle avait fait apporter, par ses serviteurs, des brasiers et d'immenses couvertures; elle attendait que l'heure fût écoulée pour envelopper son fils dans ces lourdes étoffes, bien échauffées, et de grosses larmes lui coulaient sur les joues lorsque ses yeux se portaient sur le visage blême et presque violacé d'Abiathar.

Le malheureux, dont les dents claquaient, sentait un froid terrible l'envahir jusqu'à la racine des cheveux. Il souffrait d'une façon cruelle, il voulait crier, appeler, mais cette pensée qu'on parlerait demain de son courage

le soutenait et lui faisait supporter la torture en silence.

Enfin, l'heure s'écoula.

Abiathar, enveloppé dans les couvertures, Abiathar, glacé, raide et à demi-mort, fut rapproché des brasiers et bientôt les soins maternels le ramenèrent à la vie. Il ouvrit les yeux, vit à côté de lui Zébah, et de ses lèvres bleuies, il réclama, grelottant encore, et claquant des dents, le prix du pari.

II

Mais Zébah ne voulut point payer.

— Je prouverai, disait-il, que je ne suis point vaincu.

Les deux adversaires se rendirent devant le roi David.

Le roi se tenait, dans son palais, sur un trône d'ivoire, dans une salle toute lambrissée de bois de cyprès, d'acacia, de cèdre, de sandal venu de l'Inde et d'olivier. A sa droite, souriait Salomon, son fils; à sa gauche, était assis le prophète Nathan. Des lévites armés le gardaient jour et nuit, et les employés. ceux qui veillaient sur ses trésors, sur ses magasins, sur ses vignobles, sur ses sycomores de la plaine de

Schéphéla, sur ses provisions d'huile, sur ses bœufs de la vallée de Suron, sur ses chameaux et son menu bétail, l'entouraient en ce moment, et l'on voyait à leur tête le *rechousch* ou chef des domaines.

— Parlez, dit le roi aux plaideurs.

Et aussitôt Abiathar raconta comment il avait gagné le pari proposé par Zébah, en demeurant pendant une heure enseveli dans la glacière.

David se tourna vers Zébah :

— Roi puissant, dit celui-ci, ce que vient de dire Abiatha est la vérité, mais dois-je payer le prix d'un pari que sa mère lui a aidé à gagner ?

— Ma mère ! s'écria Abiathar.

— Abisag, répliqua Zébah, n'a-t-elle pas apporté auprès de la glacière des brasiers enflammés qui ont adouci le froid que tu devais ressentir ?

Abiathar se mit à rire.

— Roi puissant, reprit Zébah, juge toi-même si le pari a été tenu et si Abiathar serait demeuré dans la glace sans le secours du feu qui se trouvait non loin de lui !

— Tu as raison, dit le roi.

Et, se tournant vers Abiathar :

— Le pari n'est pas gagné, fit-il. Zébah gar-

dera ses anneaux d'or; et toi, va te plaindre à ta mère !

Abiathar courba la tête, pendant que Zébah proclamait la gloire et la justice du grand roi David.

Mais Salomon, fils de Bathséba, regardait son père, et l'enfant hochait la tête d'un air étrange.

Salomon, fils de Bathséba, avait alors huit ans.

III

Or, à quelque temps de là, le roi David donnait un festin où les grands du royaume avaient été conviés. Le cuisinier se multipliait, excitant l'ardeur de ceux qu'il avait sous ses ordres, et préparant maintes surprises pour le repas du soir.

C'était des fèves et des lentilles, un immense *uggoth* ou gâteau de farine de froment, des veaux rôtis entiers, des moutons bouillis dans de l'huile, des quartiers de cerf ou de bœuf cuits dans du miel, puis des gâteaux percés comme des pains azymes et pétris avec des olives, des flans oints d'huile, des biscuits huilés, des beignets au vin aromatisé.

Le cuisinier préparait ses marmites, ses pots,

ses bassins, ses mortiers, ses tridents, et une flamme brillante s'allumait dans le *kiraïm*, ou foyer général.

Mais voici que Salomon, le fils du roi, descendit dans les cuisines.

— Tu me dois obéissance, Kimor, dit-il au cuisinier, et feras ce que je vais te dire.

— Je le ferai, dit le serviteur en regardant l'enfant.

— Eh bien, reprit Salomon, au lieu de placer tes mets sur le feu selon l'usage, tu les placeras à deux coudées du kéraïm. C'est mon ordre.

— J'obéirai, dit le cuisinier étonné.

Le soir venu, David et ses hôtes étaient couchés sur des *érés* (sofas) en bois de cèdre recouverts d'ivoire, autour des mets préparés par Kimor. Les chandeliers, placés à terre, élevaient leurs bras de métal d'or au-dessus des convives et jetaient dans la salle du festin une lumière éblouissante. La pourpre & l'or ruisselaient autour d'une table où fumait l'encens. Les vins d'aromate épandaient leurs senteurs et les fruits rouges ou dorés éclataient dans de riches corbeilles. Après les ablutions, on servit le repas. Des musiciens jouaient des airs joyeux sur le *nébel,* instrument venu de Phénicie et qui ressemblait à une amphore, ou sur l'ougab ou cornemuse. La flute de roseau s'unissait à la trom-

pette de corne et le bruit sec des castagnettes et le son mâle des cymbales retentissaient au milieu des accords.

Tout à coup on entendit le roi David pousser un grand cri de colère.

— Par les Ammonites que j'ai tant de fois dispersés, dit-il, ces viandes sont saignantes encore, et ces pâtisseries n'ont point vu la flamme. Or çà, qu'on m'amène le cuisinier !

Kimor arriva, tout tremblant, entre deux gardes.

— Roi puissant, vainqueur d'Ammon, dit-il, je suis innocent !

— Innocent ! dit le roi, pourquoi tes mets sont-ils crus comme les fruits que tu nous sers ?

— Roi puissant, j'ai agi ainsi sur l'ordre d'un autre.

— Et qui a osé parler ? Qui t'a commandé ces sottises ?

Le pauvre David avait faim, et l'homme affamé est méchant.

— Roi puissant, c'est ton fils Salomon...

— Salomon ! dit le roi, qu'on l'appelle.

L'enfant vint aussitôt, l'œil et la lèvre animés d'un malin sourire et fixant son regard sur son père.

— Kimor n'a obéi qu'à ma volonté, dit-il.

— Et pourquoi as-tu voulu commander à Kimor? s'écria le roi.

L'enfant garda un moment le silence, puis il répondit lentement :

— Je pensais que le feu qui fait fondre une glacière à deux coudées de distance pouvait aussi cuire à deux coudées les viandes d'un repas. Je me suis trompé, mais qui peut se vanter d'être infaillible?

Le visage du roi David, d'abord courroucé, s'épanouit soudain de joie; le père prit son fils dans ses bras et le baisant au front :

— Tu es un sage! dit-il.

Il appela Sadok, Nathan et Benaïah, et d'une voix haute :

— Vous, s'écria-t-il, faites monter Salomon sur ma mule, et descendez dans la ville de Guihon. Toute la Cour vous suivra. Donnez l'onction à mon fils. Que devant lui tous les fronts s'inclinent, que toutes les musiques éclatent, que tous les cœurs battent, et que tous les enfants de Dieu s'écrient : « C'est Salomon, fils de David et de Bathséba, c'est Salomon le sage, c'est *Salomon le juste*. Dieu garde pour nous les jours du roi! »

QUATRE HEURES DE HASCHICH

Il ne faut jamais laisser échapper l'occasion de voir ou de savoir du nouveau. C'est le moyen le plus certain de perdre ses illusions. J'ai pris du haschich avant-hier. Un de mes amis, qui revient d'Algérie, avait rapporté quelques pains de cette espèce de confiture, que les Arabes appellent *madjound*. Confiture, non, c'est du beurre, une façon de beurre rance & verdâtre, ou plutôt une pâte, une pommade à l'odeur désagréable. Quelques grammes de haschich et soudain, dit-on, l'infini s'ouvre, l'inconnu se révèle, le fantastique devient naturel. Que de rêves, de surprises, de gaîtés, d'émotions inconnues, contient ce morceau de *madjound* gros comme le pouce ! On serait tenté pour beaucoup moins.

Cependant j'avais hésité un moment. Si le démon du vertige allait à jamais me conquérir? Si cette première épreuve allait être une prise

de possession de moi-même par le haschich? — N'importe, j'essaierai, je verrai!

Il fut convenu entre quatre amis que nous prendrions du haschich en commun. A dîner, nous étions sept. Trois seulement pour surveiller les quatre *haschichins;* parmi ces trois spectateurs, un médecin pour nous étudier, un scribe pour recueillir nos dires, faits & gestes. Il était sept heures & demie. Ernest — celui qui revenait d'Alger — nous enseigne la façon dont se prend le haschich : par petits fragments, dans une cuillerée de confitures. L'odeur est fade, le goût rance.

Nous buvons du café; c'est un adjuvant. Dans vingt minutes, les effets du haschich commenceront. Quelle ivresse! Le ciel va s'ouvrir!

Nous causons.

Que va-t-il arriver? Quels sont les premiers effets? Que voit-on? Que dit-on? Que ressent-on? C'est Ernest que l'on consulte. Il ne nous promet pas monts & merveilles. Le haschich, dit-il, ne fait après tout que développer et comme *sublimer* le caractère de celui qui l'absorbe. Il élève le naturel au carré ou au cube (c'est un calcul à faire), mais il l'élève, il le grandit au-delà de toute proportion. D'ailleurs rien de fatigant, rien de terrible, rien de dangereux, paraît-il; dans les hôtelleries arabes, on

en sert après le repas aux voyageurs fatigués pour leur donner quelques heures de repos.

Un quart d'heure se passe. Rien. Si nous n'allions rien ressentir? Notre scribe prépare son papier. Nous sommes tous assis, nous regardant avec des yeux pleins d'un doute inquiet. Seul, l'Algérien Ernest, assis sur un tapis, les jambes repliées à la turque, attend avec une assurance et un sourire fatalistes.

—

Huit heures. — Un certain trouble. Les tempes bourdonnent, le cervelet semble serré violemment, le pouls bat avec fièvre. Au poignet, les veines gonflées font saillie. Les jambes semblent se dérober. On s'interroge. Ressentez-vous quelque chose? Quoi? Qu'avez-vous?... Un silence. Tout à coup, je ne sais pourquoi, un grand éclat de rire. Il part de je ne sais d'où, il semble voleter par la chambre, il fait naître le rire où il se pose; c'est encore de la génération spontanée, et celui-ci, celui-là, lui, moi, vous, nous rions, sans cause, pour rire, pour rire et pour rire encore. Et ce rire strident, nerveux, douloureux & voluptueux, rire de fou, rire sans fin, se croise, redouble, s'arrête pour repartir par fusées, s'élance, retombe, rebondit, — un feu d'artifice, une pluie, une cascade. Puis,

c'est tout. L'atonie. Les spectateurs qui n'ont rien pris nous regardent; ils doutent. Ce manque de foi en ma franchise m'irrite singulièrement. Il me semble, en ce moment, que c'est une grossière injure. Je voudrais leur prouver que j'ai ri involontairement. Impossible. Les mots semblent fuir. Tout devient vague. Une fièvre de mouvement me prend, me fait sauter, aller, venir, remuer les bras, les jambes, la tête, pour rien, pour le plaisir.

Ernest, accroupi sur son tapis, dodeline la tête comme un magot chinois et se contente de dire en regardant son voisin, qui se tord comme un empoisonné :

— Ce Georges ! est-il *drôle !*

Drôle !... Ces cinq lettres, soudain, me sautent à l'esprit. Le mot prend un sens que je ne lui connaissais pas, un sens bizarre, inexplicable, comique. Il me semble le voir s'agiter, s'animer, danser. Oui, il danse ! le *d* heurte l'*r*, l'*o* sourit, l'*l* danse sur lui-même, l'*e* roule, roule comme un soleil allumé. Et je répète dix fois, vingt fois, me renversant sur mon fauteuil, en agitant mes jambes comme un possédé :

— Est-il *drôle !* est-il *drôle !*

— Est-il drôle ! répète Ernest, redoublant de rire. — Est-il drôle ! dit Christophe, qui, les cheveux épars, se promène dans la chambre, de

long en large, comme un ours dans sa cage. Et Georges qui étouffe, qui s'étrangle, qui rit, qui pleure, qui se tord sur le lit où on l'a couché, répète aussi, dans son hilarité pleine de hoquets :

— Est-il drôle ! Est-il drôle !

La physionomie des mots, celle des personnes, tout est changé, transformé, défiguré. Tout a un sens nouveau, inconnu, parfaitement précis. Une parole jetée au hasard par l'un de nous allume toute une série de pensées disparates, comme une allumette ferait partir un baril de poudre. Chacun de nous se renvoie le mot défiguré ; l'un lui retranche une lettre et rit, l'autre y ajoute une syllabe et se tord de bonheur, un troisième dit *cuirassier* au lieu de *curaçao*, et se meurt d'ivresse, de volupté. « Cuirassier ! Cuirassier ! » Il le chante sur tous les tons. — « Que je suis heureux ! Que je suis heureux ! Cuirassier ! » — Il a dit cuirassier ! Et ce mot, rejeté comme un volant sur une raquette et ramassé par chacun de nous, nous paraît si bizarre, si extraordinaire, si excentrique, que cette gaîté sans raison n'a plus de bornes.

Les fous ont de ces hilarités. Ils se renvoient aussi des mots, des phrases. La même exclamation évoque chez chacun d'eux des idées différentes. Une chose insensée prend un sens distinct pour chaque folie. Ainsi pour chaque

halluciné de haschich. On est fou réellement. Trente grammes de cette pâte et adieu la raison ! On sent bien que cette raison vous échappe ; un sentiment de honte vous étreint, puis un besoin de rire le combat ; on se méprise et l'on est heureux ; on devient double : il y a deux hommes en vous, — ou plutôt il y avait deux hommes en moi, car les hallucinations doivent varier selon les tempéraments, et je ne fais que relater le procès-verbal sincère de mes sensations. — Il y avait deux hommes, l'un qui sentait l'autre verser dans le délire, et le raillait, l'autre qui se laissait aller sans résistance au haschich, devenu la proie, le jouet de cette folie passagère.

Oui, folie !... — Les gestes anguleux, nerveux, tantôt pleins de bestialité, tantôt solennels comme ceux d'un Don Quichotte. Les gestes, tous les gestes, étaient ceux des aliénés. Je me souvenais de certaine visite à Charenton. L'impression était la même.

Huit heures et demie. — Quelqu'un a dit : *De la Musique! Je veux de la Musique!...* Je n'y songeais pas. Pourquoi n'y avais je pas songé? Je me reproche d'avoir oublié de demander de la musique, comme si j'avais commis un crime. Je suis navré. On nous joue l'air des *clo-*

chettes de *la Flûte enchantée.* Chacun écoute, mais l'un pleure, l'autre rit. Et l'air continue, charmant, doux, pénétrant, sublime... Je ferme les yeux ; l'harmonie m'envahit. C'est une impression de bonheur suave. Je n'ai qu'une idée : reprendre du haschich, en reprendre beaucoup, tous les jours, tout de suite ! Mais me lever ! impossible. J'écoute le piano. Paul, qui est assis sur le tabouret et qui joue — lui, pas du tout haschiché — me semble singulièrement fantastique. Je le vois vêtu d'une houppelande, en perruque poudrée, en jabot, en manchettes. Un moment je me figure que c'est Mozart. Puis, je me reproche cette idée comme si cette pensée était coupable. J'ai envie de m'en accuser tout haut, et je n'ose. La musique continue, enivrante, divine... Paul nous a avoué, le lendemain, qu'il n'avait joué que les premières mesures de l'air de Mozart et que ce que je prenais pour une marche harmonieuse n'était qu'une suite heurtée de notes discordantes.

Un silence encore. Une immense fatigue. Je m'assieds. La chambre où nous sommes nous paraît singulièrement vaste — un Champ de Mars meublé. J'ai froid. Une fenêtre est ouverte. Si j'allais m'enrhumer? Cette idée me torture à me faire crier. Elle grandit, elle se loge invinciblement dans mon cerveau. Je cours à la

fenêtre pour la fermer... Elle n'était pas ouverte.

— Oui, me crie Georges, ouvre la fenêtre... Je veux m'envoler ! Je parie que je m'envolerais, je m'envolerais, vous dis-je...

Christophe, tout en larmes, tombe à ses pieds, lui prend les mains, les embrasse, le supplie de ne point partir par la fenêtre, de demeurer à côté de lui, de ne pas l'abandonner..

— Est-il *drôle !* Est-il *drôle !* répète l'Algérien-Ernest qui rit toujours. Mais cette fois son cri me semble plus excentrique, moins humain que tout à l'heure. C'est la figure d'Ernest qui m'arrête. Il me paraît défiguré, empourpré, les cheveux dressés sur la tête, la bouche fendue par un rire idiot. J'ai peur. Je me vois de même. Suis-je donc ainsi ? Je cours à la glace. Je suis pâle ; mes yeux injectés se couvrent de fibrilles sanglantes. Cette idée me vient tout à coup que ce n'est pas du haschich, mais du poison que nous avons pris. Allons ! nous allons donc mourir ici !

— Comprends-tu? (Je saisis Paul par le bras.) Une partie de plaisir qui finit comme le banquet de *Lucrèce Borgia ?* (Pourquoi ce souvenir romantique ?)

— Est-il drôle ! Est-il drôle !

C'est Ernest qui n'a quitté ni son tapis, ni sa

chanson. Parfois, il s'interrompt pour chanter le refrain monotone d'une romance arabe ; parfois il veut nous prouver qu'il n'est pas ivre et nous parle de *Stendhal* ou de *sinus*, de *cosinus*. Le malheureux sait la trigonométrie, et je ne peux pas dire combien je souffrais de l'entendre aborder un sujet de conversation sérieuse. Cette réflexion m'humiliait de le voir plus apte que moi à discuter de choses graves. Christophe s'était remis à se promener de long en large, souffrant beaucoup, les yeux rouges & secs. Il se figurait qu'on tuait, loin de lui, une personne chère, et se reprochait de ne pouvoir la défendre. Mais il était emprisonné, que faire? Georges jetait ses vêtements par la chambre, déchiquetant sa chemise, voulant s'échapper, ou par la porte ou par la fenêtre. Les trois spectateurs effrayés le retenaient. Il râlait, il étouffait.

Neuf heures. — Cette idée me poursuit toujours que nous allons tous mourir là. Je m'approche de la table où le scribe avait dû recueillir nos propos. J'entendais une voix répéter distinctement : *Il va faire son testament!* — « Eh! bien, oui, je le ferai! répondis-je. » Je pris la plume. Mais les lettres que je traçais me paraissaient folles. Elles se moquaient de moi. Il me semblait aussi que quelqu'un me disait tout bas : Ton

testament? *Tu as donc peur?* Je jetai la plume, je me lançai à travers la chambre, et je me pris à danser & à chanter sur un air qui n'existe pas ces paroles qui pour moi avaient des rimes, un sens, un rhythme précis.

On ne peut pas laisser mourir.
Mourir un ami comme cela!
Un pharmacien! un pharmacien!

Ce cri : *un pharmacien!* servait de refrain. Je voyais Georges se tordre, j'entendais sa respiration siffler dans sa gorge, je voulais le plaindre, le secourir, et pour appeler au secours je ne trouvais que cette façon de couplet que je chantais sur un ton gai et en riant, en riant beaucoup quand je parvenais à m'interrompre.

Neuf heures et demie. — L'accès de Georges est calmé. Il s'est relevé, rhabillé; de temps à autre il répète seulement en regardant le plancher : *Que de vin! oh! que de vin*! Il est fou à lier et se croit ivre. Christophe répète d'un ton plaintif qu'il faut partir, qu'il veut partir, qu'il doit partir. Il dit en marchant : « Une voiture!... Une voiture! » Ernest — faut-il décidément le nommer en toutes lettres? c'était Ernest d'Hervilly, le poëte, — Ernest rit d'un air hébété.

Pour moi, cette hallucination me poursuit

encore que tout est fini, que nous nous sommes trompés, que la pâte verte était du poison. Paul et les deux autres, — ceux qui n'avaient rien pris, — très-effrayés de notre état, causent tout bas. Je les vois bien, il me semble même que je les entends. Leurs yeux me semblent effarés. J'ai la conviction intime qu'ils parlent de me saigner, car — chose curieuse — depuis cinq minutes, ce n'est plus la crainte du poison qui me tient, mais la terreur de la congestion cérébrale.

— Eh bien! dis-je à Paul, crois-tu que cette ivresse est gaie? Nous sommes perdus!

— Mais non, mais non....

Il veut me rassurer; ses paroles prennent un sens terrible. Il me semble que ce sont les encouragements derniers qu'on donne aux moribonds. Je me tourne vers Georges. — Voyons, toi, tu es médecin? Eh! bien, est-ce que notre état offre quelque danger? Il me regarde avec des yeux hagards. — Oui, oui... du danger... Il y a du danger... pour moi!... — Alors, nous ferons bien d'avertir un médecin? Réponds-moi, voyons! — Oui, oui, nous emmènerons un médecin. Oh! je n'ai pas peur!

Remarquez bien ce point de départ, mais singulier, d'une hallucination qui dura toute la nuit. Je croyais mourir; Georges, lui, était persuadé que, m'ayant insulté, j'avais juré de l'as-

sassiner cette nuit même. Mes regards lui paraissaient farouches, mes moindres gestes menaçants, mes paroles meurtrières. Il était pâle, les yeux hagards, il tremblait — mais intérieurement il ne voulait point paraître avoir peur. Je ne devinais rien, je suivais pas à pas mon terrible *dada* et je consultais cet autre insensé; je priais cet halluciné de nous soigner. Or, toutes mes paroles, il se les appliquait fatalement, comme autant de menaces.

De dix à onze heures. — Cet état douloureux dura bien une heure de souffrance horrible, où je sentais la vie m'échapper, mes tempes battre, des flots de sang jaillir comme en mugissant vers mon cerveau ; une heure de crainte folle où je me voyais étendu dans cette chambre, où j'entendais les prières des morts, où les bougies croissaient, s'allongeaient, devenaient des cierges.

Au hasard, je prenais un journal — et distinctement je lisais les *faits divers* qui racontaient notre mort, je voyais le chagrin de mes parents et de mes amis, j'entendais les larmes, je criais.. Tout à coup, je sentis que tout m'échappait, les murs fuyaient, le plancher s'enfonçait, le plafond s'envolait. Plus rien. Le vide, le noir, l'inconnu, la mort...

—

— Hein? que dis-tu de ça?

Je repris soudain connaissance. C'était un de nos trois surveillants qui venait de me souffleter brusquement avec une serviette mouillée. Son sourire me sembla bien railleur, je me demandais s'il ne m'avait pas insulté, et pourtant je le suppliais de recommencer encore, de frapper toujours. Pendant un quart d'heure, lorsque le sang affluait à la face, le linge mouillé vint me souffleter; quand cette trape sombre qui menaçait de m'engloutir s'ouvrait, un coup brusque me rappelait, m'éveillait... Mais que mon pouls battait fort!... Je serrais les dents, comme si le tétanos allait venir. Je souffrais horriblement. C'était sinistre.

Puis, brusquement une incommensurable envie de partir me prend. Je demande une voiture.

Minuit. — Je pars avec Georges qui me suivait le front baissé. Les rues me paraissaient vastes, larges, sombres. Les passants me faisaient l'effet d'ombres. Dix minutes après, j'étais chez moi. L'hallucination disparaissait peu à peu.

— Je t'offre l'hospitalité, dis-je à Georges. Impossible de te laisser seul dans l'état où tu es.

Il me répondit :

— Je suis résigné!

Je le voyais devenir pourpre. L'idée que l'a-

poplexie allait nous frapper tous deux ne m'avait pas encore quitté.

— Ote ta cravate! ôte ta cravate! criai-je.

Il me regarda effrayé. Je l'entendis murmurer :

— *Déjà!*

Il ôta sa cravate et se jeta dans un fauteuil avec l'accablement d'un condamné qui se livre au bourreau. Je ne comprenais pas cet abattement. Je croyais que lui, médecin, avait conscience du danger que nous courions et les idées de mort de tout à l'heure me revenaient.

Lui croyait toujours que j'allais l'assassiner. Ses yeux s'étaient arrêtés fixement sur une panoplie. Je n'oublierai jamais son regard, où il y avait à la fois de l'effroi et de la menace — un regard de fou. Il se coucha d'un air résigné. Je m'étendis sur un canapé. Ses yeux ne me quittaient pas. Une lourdeur de tête, un feu dans la gorge, un cercle de fer autour de mon front. Je fermai les yeux, une série de rosaces rouges, vertes, bleues, qui tourbillonnaient, se confondaient, avançaient ou reculaient, comme les éblouissements des chromatropes anglais, se succédèrent dans l'ombre. Puis je perdis terre et je m'endormis. Sommeil profond, immobile, comateux. Le lendemain, j'avais peine à rassembler mes idées; pour exprimer ce que j'avais res-

senti, les mots me manquaient, je bégayais. Georges demeurait absorbé, se demandant encore si son horrible cauchemar n'était pas une horrible réalité. Il me parlait peu; il semblait m'en vouloir ou me redouter encore. Pour moi, rien ne restait de l'hallucination passée, rien qu'un feu violent dans le gosier, des tiraillements d'estomac, un inexprimable vide dans le cerveau, une faiblesse extrême, un battement douloureux à la tempe droite, et je ne sais quel sentiment de honte et de regret...

—

Voilà donc tout ce que je devais rapporter de ce voyage dans l'infini! Où sont ces extases fameuses, ces visions, ces séductions, cette fièvre? J'ai dit ce que j'ai vu, ce que j'ai ressenti, nettement, exactement. Ce n'est pas plus étrange que cela. Peut-être sous le ciel béni de l'Orient le haschich apporte-t-il des excitations heureuses à ses calmes et contemplatifs consommateurs. Mais avec notre vie fébrile, nerveuse, resserrée, étroite, prendre du haschich, c'est centupler les soucis, les tracas, les peines, les maux qui nous assiégent. On m'a assuré que nous avions pris une trop forte dose de haschich. De là notre malaise et notre terreur. C'est possible. Et pour-

tant je suis persuadé qu'en fin de compte cet affaissement et cette déception sont généraux et sont justes. Et, si une cuillerée de cette pâte nous arrachait subitement à nos ennuis journaliers, à la mesquinerie habituelle, à la sottise coutumière, grand Dieu! qui ne se créerait aussitôt, à côté de la vie active, une vie mystique, la vie du rêve, et ne quitterait brusquement la terre et la boue pour le ciel et le nuage!...

Prenez garde, ce nuage n'est pas vide, et ses habitants s'appellent les mauvaises visions.

CHARENTON

I

LA MAISON — LES DORTOIRS — LES COURS

Les douloureux problèmes de la folie, les bizarreries du rêve, les mystères du somnambulisme m'ont toujours invinciblement attiré. Il y a du vertige dans le sentiment qui pousse l'homme à se pencher sur ces choses inconnues et à les contempler comme on interrogerait un gouffre. La folie, cette maladie étrange — aussi aveugle que la mort et plus terrible, car la mort ne mêle pas le rire à l'agonie ; — la vue de ces créatures dont l'âme est partie, plus effrayante qu'un cadavre, car le cadavre se tait du moins ; l'étude de la cause et des effets, vous plongent en une profonde et douloureuse méditation. Et pourtant il est bon parfois d'aller voir de près ces

maux et ces égarements; il sort de là comme une salutaire leçon, et l'homme même vous apparaît, jusquedans sa dégradation, avec toute sa grandeur. Ce n'est donc pas pour le vain plaisir de conter des anecdotes ou de décrire des choses curieuses que j'ai pris la plume. Je sais que la question est brûlante et qu'on risque de toucher à bien des plaies. Mais, encore une fois, les études de ce genre sont utiles ; elles portent avec elles une morale, elles prêchent le calme et la paix, elles enseignent la crainte des passions énervantes, et justement à cette heure où le spiritisme semble multiplier ses victimes, il est bon peut-être d'aborder un pareil sujet.

Le public n'est pas admis, à Charenton, dans les cours des malades. J'ai pu, grâce à l'obligeance du directeur, visiter parfois l'établissement, et j'en remercie ici M. de Fontanes.

La maison de Charenton est située sur l'emplacement occupé jadis par la maison des frères de la charité, dits de Saint-Maurice. Une inscription gravée sur le marbre rappelle, dès le péristyle, le nom du fondateur, Sébastien Leblanc, contrôleur des guerres en 1664, et sur une plaque clouée en face, on peut lire que la maison actuelle fut édifiée sous le ministère de M. de Montalivet.

Vous figurez-vous ce que peut être une maison

de fous? Avez-vous construit, dans votre imagination, quelque enfer assez terrible pour y loger ces damnés de la déraison? Lorsque vous avez regardé, du bas de la colline, le bâtiment qui est Charenton; lorsque, passant la nuit sur la route, vous l'avez vu briller de tous ses feux lugubres avec ses fenêtres éclairées, que de souffrances et de drames n'y avez-vous pas devinés et comme aperçus à travers les murailles? Quelles sinistres images évoque ce seul mot : *cabanon*! C'était ainsi jadis. Au temps où l'Hôtel-Dieu, par exemple, n'était qu'un foyer d'infection, où jusqu'à trois malades de maladies diverses couchaient dans le même lit, la maison de fous, moitié prison, moitié hospice, connaissait les cris et les atroces douleurs, les déchirements et les luttes où les dents grincent. Un homme a changé tout cela, Pinel, qui revendiqua les droits de l'humanité en faveur de ceux chez qui l'on ne voulait plus reconnaître son semblable. La commune de Paris n'avait-elle pas décrété (brumaire 1793) qu'on détruirait les cabanons de la Salpétrière, et qu'à Bicêtre on séparerait les fous des autres malades? Et que de progrès depuis Pinel, depuis Esquirol, depuis ces inventeurs sublimes de la pitié en médecine!

Le cabanon n'existe plus; la maison aujour-

d'hui est riante, on a fait partout des jardins; les cours, disposées en *impluvium,* comme dans les maisons romaines, s'ouvrent sur la campagne, et, du haut de ces terrasses, la Marne apparaît, les champs, les montagnes, les horizons baignés de vapeurs bleues. L'air est partout, partout une propreté hollandaise, des couleurs gaies et calmes. Dans les dortoirs, des lits à rideaux blancs avec un ruban pourpre qui tranche sur l'uniformité des draperies et lui donne je ne sais quoi de coquet, — quelque chose comme un sourire. Au réfectoire, des assiettes de faïence à filets de couleur; dans la bibliothèque, des gravures, des journaux illustrés, des *images*.

On se croirait, à voir ces longs corridors paisibles, dans quelque Chartreuse, au haut des Alpes. On a beau écouter, tout est silencieux. L'été, dans ces jardins, les oiseaux chantent et les papillons ne manquent pas de fleurs. Lassé des bruits étouffants de la fournaise qui est là-bas, on souhaiterait le repos, ici, et la paix. Mais bientôt le cœur se serre lorsque, pas à pas, on descend les cercles de cet enfer qui s'appelle la *folie*. Au premier degré on hésite, au second on devient pâle, au dernier on est muet.

Le côté des hommes comprend *huit divisions*. Chaque division a sa cour spéciale et correspond à un certain degré de la folie. On part de la

1re division — *division des convalescents* — jusqu'à la division des *agités*, ou fous furieux. L'incurabilité commence à peu près à la troisième division.

Première division. — Les convalescents. — Ce jour-là les malades étaient en promenade. Il n'en restait là que quelques-uns, de bonnes figures placides et reposées, des vieillards du Marais, paisibles. Les uns lisaient, assis sur un banc, le journal du matin; les autres, assis, humaient le soleil; d'autres jouaient aux échecs silencieusement. Il y en avait qui, rêvant, regardaient l'horizon.

Un pauvre vieux vint à passer, le dos courbé, le visage amaigri, les cheveux blancs, marchant doucement en s'appuyant sur un homme de son âge. Il avait, enfoncé sur les yeux, un chapeau de feutre et, à la boutonnière d'une redingote large comme une houppelande, le cordon de la Légion d'honneur.

Notre guide, — mon ami Constant Laurent et moi, nous étions accompagnés de M. Compaing, l'inspecteur de l'établissement qui mettait avec une extrême bonne grâce ses curieuses notes à notre disposition — salua l'homme qui soutenait le vieux monsieur.

— Eh bien! dit-il, va-t-il bien?

— Oui, merci, répondit l'autre.

— Bonjour, monsieur Malitourne, dit alors l'inspecteur en s'adressant à l'homme au ruban rouge.

Le vieillard marmotta tout bas quelques paroles, salua timidement de la tête, nous regarda d'un air craintif et s'éloigna comme un enfant peureux.

Malitourne! *Le Malitourne de Véron,* comme dirait M. Théodore de Banville.

C'est lui. Voilà plusieurs années qu'il est là. Sa folie a pour base la peur. Le moindre bruit le secoue, et il tremble. Celui qui le soutient est un vieux domestique qui vit ainsi parmi les fous. C'est le gouvernement, je crois, — ou c'est un ami d'autrefois, — qui paye à Charenton la pension de Malitourne (1).

Deuxième division. — Le nombre des malades est déjà plus grand.

Ce sont les maniaques, les hallucinés, ceux qu'on espère encore guérir. Dans tous ces yeux, la flamme brille. On hésite à croire que ce sont là des aliénés. On se rappelle le mot de Napoléon sortant de visiter Bicêtre. « Entre un fou

(1) M. Malitourne vient de mourir (avril 1866).

et un homme raisonnable, il n'y a peut-être pas l'épaisseur d'une pièce de six liards! »

Division des gâteux. — Celle-ci vraiment est effrayante. L'aliéné, du moins — fût-il épileptique — parle, gesticule; sa vie fiévreuse est encore la vie. Le gâteux, sans force, sans souvenir, inerte, végète et languit comme un mollusque. Ils étaient jadis, ces pauvres êtres amollis, ceux qu'on négligeait entre tous, les plus difficiles et les plus désagréables à soigner. Aujourd'hui chacun d'eux a son lit; il a fallu des prodiges de dévouement et de patience pour leur faire reconnaître ce lit, pour les habituer à retrouver leur place à table, pour combattre leur malpropreté. Créatures dégradées! J'en vis un, je le vois encore, avec son profil émacié et sa tête terriblement comique (il ressemblait à Grassot), il ne savait, celui-là, que trouver une parole, une seule : *Je suis empereur!*

Les infirmiers qui les soignent sont prodigieux, doux comme des sœurs de charité, solides au poste comme des soldats. Ils habillent, ils déshabillent, ils lavent sans cesse ces malheureux. Un jour de sortie par semaine leur suffit. Ces braves gens, choisis dans ces populations robustes de l'Ardenne ou de l'Auvergne, enlevés à leurs montagnes, s'acquittent de leur tâche

simplement, — comme naguère ils poussaient la charrue. Ce sont des paysans. Un enfant de Paris ne resterait pas là deux jours; ii perdrait patience ou deviendrait fou.

Laissons les divisions intermédiaires, moins tranchées que les autres, pour arriver à *la division des agités.*

Cette fois, voilà les cris, les visages décomposés, les traits contractés, les fureurs horribles. Le moins timide avance avec précaution dans cette cour. Là, les malades gesticulent, arpentent le terrain à grands pas, s'exclament et se révoltent. Quelques-uns, enfermés dans la camisole de force, roulent des yeux égarés en écumant. Un de ces épileptiques passe sa vie à ruer, à hennir, à donner de la tête contre le mur. Il se croit changé en cheval. Toute la partie droite de son crâne est sans cheveux, déchirée. Un autre hurle, commandant un régiment imaginaire. Tous menacent, tous pourtant se taisent dès que l'inspecteur parle. Cette voix connue les intimide et les arrête : le loup devient un agneau. Tous connaissent l'inspecteur et tous le respectent. Jusqu'à ces furieux, on traite tous les fous avec douceur. Les saignées et les douches, ce traitement d'autrefois, est abandonné, comme dans la médecine ordinaire la méthode de Brussais. C'est, — chose singulière! — par le

raisonnement qu'on s'efforce de guérir ces êtres sans raison. On entre dans la logique de leur folie, et on les mène au but qu'on se propose par une série de syllogismes dont le point de départ est leur aliénation.

Le plus possible, aussi, on fait prendre l'air aux malades. Le jardin, vaste et plein d'allées, et dont la vue s'étend encore sur l'Asile de Vincennes, situé près de là, doit jouer un grand rôle dans le traitement. Il faut les voir, ces malheureux, errer autour de ces paterres ou se coucher sur le gazon, chacun s'isolant dans l'égoïsme de sa manie et toisant son voisin avec une superbe expression d'orgueilleux mépris que les gens de bon sens éprouvent souvent pour leurs semblables, mais sans avoir la franchise de le montrer.

Ils vous regardent passer sans vous voir peut-être, continuant, somnambules éveillés, le rêve qui les torture. Parfois, l'un d'eux s'approche, vous jette quelque énigmatique parole et s'éloigne, souriant et menaçant. La plupart fument : le tabac est un besoin pour le fou comme pour le prisonnier. Le prisonnier? Parfois ces maisons d'asile (on l'a vu par plus d'un exemple) ne sont-elles pas des bastilles? Je sentis qu'un de ces malheureux me glissait un papier dans la main — un papier écrit au crayon avec une virgule après chaque mot (la ponctuation des

fous mériterait une étude spéciale), et je lus :

Il a été perdu, une femme; d'environ quarante-aunes, dont la robe portait un masque, on la reconnaîtra : à un signe, noir placé; derrière la voiture. Prière.

— C'est ainsi du matin au soir, nous dit l'inspecteur. La mère du pauvre garçon est morte. Il la cherche, et, à écrire des renseignements semblables, il use des paquets de crayons et des rames de papier!

Les folies, les manies les plus bizarres se heurtent sans se confondre. Tout ce que peut. rêver d'étrange l'imagination humaine, l'aliénation l'a trouvé. Un de ces fous passe la journée à jouer du violon avec son bras. Le premier bâton venu lui sert d'archet. Il le promène sur son violon imaginaire, faisant tous les mouvements du violoniste avec sa main gauche, la rapprochant ou l'éloignant; le *pizzicato* titille ses doigts convulsivement, et, souriant à la symphonie qu'il exécute (il ne chante pas, il ne fait point de bruit), le pauvre homme semble en extase. Mais, chose plus surprenante, c'est que ce musicien silencieux, ce violon qui n'existe pas, ont un auditoire, un cercle de fous qui écoutent, bouches béantes, yeux humides, et qui se passionnent et s'émeuvent — devant rien!...

Un autre, un botaniste, se promène, s'arrê-

tant devant les fleurs, en expliquant les mœurs, la façon de les soigner, leur mode de reproduction. Il a été trente ans au Jardin des Plantes. Vous le prendriez pour un professeur, M. Decaisne ou un autre, faisant son cours. Il continue de « *mettre les fleurs à l'empois,* » dirait Alphonse Karr.

— Ceci est une éphorbiacée... Remarquez l'ovaire, il est globuleux... Ces scabieuses sont superbes... Tiens, je n'avais point encore aperçu cette plante hypocratériforme ! Voilà des roses trémières doubles que les abeilles ont piquées après s'être posées sur des roses simples. C'est dommage : le venin a été rapidement inoculé.

Point d'erreur ; toujours les mots justes, les termes techniques. On lui écrit parfois du Jardin des Plantes, le consultant, demandant son avis sur certains détails de la culture. Il répond, il donne des conseils, on ne l'a jamais vu se tromper. Et pourtant il est fou !

Un troisième, un ancien entrepreneur, va, les mains derrière le dos, faisant des calculs, des devis de constructions, des plans à n'en plus finir. On le salue. On lui demande de l'argent, un prêt pour bâtir. « — Combien vous faut-il ? — Quarante mille francs ! — Quarante mille francs? Vous les aurez demain ! demain avant midi c'est entendu ! » Il est grave et digne. — Eh bien,

monsieur, quoi de nouveau? lui dit le médecin.

— Ne m'en parlez pas, tenez, fit-il en prenant un vieil almanach, de l'an passé, voici la lettre que j'écris à un de mes amis de Nantes qui me demande de lui indiquer combien il faudrait dépenser pour recouvrir le Palais de Justice.

Et, sur l'almanach, il lut couramment comme si la lettre était écrite là, sans hésitation, (car véritablement il la *voyait,* sa lettre) il lut un compte exact du prix de revient d'une telle entreprise.

« Tant de voliges à tant vous coûteront tant; c'est à tel endroit qu'il vous fait acheter les ardoises, à tel autre les lattes, chez un tel le plâtre, ici les clous, là le zinc, ailleurs les tuyaux de conduite pour les eaux. » A sa lettre, un littérateur n'eût rien trouvé à reprendre pour le style, un architecte n'eût pas rencontré un détail faux ou un chantournement mal placé. Puis il retournait son almanach comme on retournerait une lettre véritable et lisait sur le *verso*, gravement, après avoir lu sur le *recto*.

— C'est très-bien, monsieur, vous lisez d'une remarquable façon et voûs présentez les choses avec une clarté!...

— Ah! vous savez!... dit-il avec conviction, on ne saurait avoir trop de soin. Quand je donne des conseils, je veux qu'ils soient complets. La personne à qui je m'adresse ne connait rien au

bâtiment. Que voulez-vous? Je me suis fait un point d'honneur de lui tracer son programme!

Toutes les folies, hélas! ne sont ni aussi calmes ni aussi simples.

Il en est de cruelles. Près de Blois, dans la maison du docteur Lunier, vit un veillard doux, chauve, — l'air de Béranger, — tout cassé, âgé de plus de soixante-dix ans, qui prend le frais et rit à toutes choses, aux passants, aux mouches, au soleil. — Quel âge avez-vous? lui demande-t-on.

Il sourit.

— J'ai seize ans! dit-il.

On lui présente un miroir. Il se regarde. Son sourire ne s'efface pas; le vieillard a des yeux complaisants, quoiqu'ils soient *à l'écarlate* dirait Voltaire, pour son crâne dépouillé, et il vous rend le miroir, en répétant de sa voix chevrotante :

— Oui, c'est bien cela. J'ai bien seize ans!

II

Les femmes. — Les bals. — La bibliothèque

La folie, sinistre sur les traits de l'homme, est épouvantable sur un visage féminin. Le visage de la femme exige le sourire, comme les

cheveux blancs lamajesté. Vieillard débauché, femme folle, choses également horribles. Il fallait voir pourtant. Un artiste de talent a peint, un jour, la cour des agitées à la Salpétrière. A côté de la réalité, ce tableau n'est rien. Dans une cour immense, des femmes, l'œil hagard, furieuses ou sans mouvement, accroupies et regardant le sable, ou courant, semblables à des ménades ivres, autour des arbres. Les unes, la tête rasée, maigres et noires; les autres avec leurs longs cheveux épars; beaucoup avec des vêtements en lambeaux. Plus de coquetterie! Et pourtant, comme une dernière lueur de sentiment féminin, le goût des rubans, des fleurs, des bouts de dentelles dont elles emplissent leurs poches, pour jouer, ou un morceau de bois ou de carton, qu'elles habillent comme une poupée et qu'elles bercent comme un enfant.

Je parle des agitées.

Les autres causent, s'occupent à des travaux de peinture, ou font de la musique. L'une d'elles me pria d'accepter un bouquet de bluets; elle souriait.

Elle me parla d'Abel de Pujol, — cet aïeul de la peinture contemporaine, mort voilà quatre ans.

— C'est mon fils, dit-elle alors avec un sourire.

La pauvre femme avait à peine trente ans.

Une autre expliquait qu'elle ne pouvait plus se lever parce que ses jambes étaient demeurées à la douane, à Londres.

Presque toujours les femmes affectent des poses sculpturales, se croient transformées en Jeanne Darc, en héroïnes, et, les yeux en extase, les cheveux épars, elles regardent le ciel. L'une se croit Velléda, l'autre Cléopâtre; elles ont des attitudes de prophétesses et restent là, immobiles. Une grande dame garde encore l'instinct d'approcher des chaises quand on entre dans sa cellule, comme au temps où elle recevait des visites.

Les femmes, à Charenton, sont moins nombreuses que les hommes. Leur logement forme un établistement à part, et les services sont distincts. Il arrive pourtant que les aliénés des deux sexes sont confondus, à la messe, le dimanche, et aussi dans des soirées ou des bals que donne parfois le directeur. Parmi les moyens de guérison employés par M. de Fontanes, les divertissements ne sont pas les moindres. Autant que possible, on les multiplie. Par exemple, le directeur admet à sa table les convalescents des deux sexes. Hommes et femmes, chacun s'observe soi-même et se surveille. Rien de plus bizarre et de plus touchant à la fois que ces bals où des aliénés s'invitent, dansent et causent avec

la plus parfaite politesse. Parfois, au milieu du silence, une discussion éclate. Ce sont deux maniaques dont les manies se heurtent un peu trop violemment. L'un est peintre et soutient que *Raphaël vaut mieux que Rubens;* l'autre est négociant et lui répond que *la guerre d'Amérique a été meurtrière pour les hommes et les affaires.* Évidemment ils ne peuvent pas s'entendre.

Il s'animent donc et se fâchent. On les emmène aussitôt. Quelquefois encore, une malade est tout à coup prise d'une attaque de nerfs. Mais les infirmiers sont là. Le calme revient, et les malades continuent à danser comme si nul incident n'était survenu. Un jour, dans un de ces bals, un de ces aliénés, habit noit, cravate blanche, l'air souriant, avise le garçon qui s'approche de lui, le plateau à la main, prend ce plateau brusquement et le vide sur ses genoux. Glaces, sorbets, sirops, le tout répandu sur son pantalon, il souriait. — Ah çà, mais s'écrie aussitôt son voisin, que fait-il, celui-là ? *Il est donc fou ?* Ils étaient parbleu bien fous l'un et l'autre.

Pareilles bizarreries arrivent lorsque, sur le petit théâtre nouvellement construit, on donne une représentation dramatique. Le silence est religieux, et les passages applaudis d'ordinaire à Paris sont ceux que les aliénés saluent justement de leurs bravos.

Litz racontait un jour qu'il aimait beaucoup aller exécuter ses meilleurs morceaux à la Salpétrière.

— Je ne suis jamais, disait-il, aussi bien compris !

L'an passé, il y avait justement à Charenton un jeune musicien — dont j'ignore le nom — et qui ne manquait pas d'un certain talent de composition. Il s'était chargé d'écrire la musique des messes que l'on jouait le dimanche à la chapelle, et s'en tirait à son honneur.

— Voulez-vous lui faire un profond plaisir ? nous dit l'inspecteur. Ecoutez-le !

Nous frappâmes à sa porte. Car chaque malade (s'il ne veut coucher au dortoir, et chacun de ces dortoirs n'a que douze lits pour faciliter les soins et la surveillance) peut avoir ainsi son appartement séparé, sa cellule, avec chambre de domestique au besoin. Le compositeur vint nous ouvrir, les cheveux embrouillés sur le visage, l'air étonné, mais souriant. On nous présenta. Il devint rouge, s'assit au piano à notre première invitation avec une émotion de débutant et, sans se faire prier, avec une précipitation joyeuse, il entama une romance dont il avait composé la musique et les paroles. C'était, notez bien, vraiment remarquable. Nous applaudissons. Il remercie et tout aussitôt il attaque un

oratorio quelconque. Là, déjà, la folie montrait sa griffe.

Elle se dévoilait tout à fait dans une sorte de symphonie qu'il nous fallut encore applaudir. Et qui sait? peut-être ce jeune homme, né pour les compositions gracieuses, avait-il déraillé en contraignant son cerveau à des études meurtrières pour lui ! La musique d'église l'avait tué.

Nous nous retirâmes en le remerciant. Il nous prit les mains.

— Me remercier ?... C'est au contraire moi, dit-il, qui vous remercie et du fond du cœur. Être écouté ! Il y a si peu de gens qui vous écoutent !

Il avait du bonheur pour longtemps. Et si je vous disais qu'il est à Paris vingt compositeurs connus, applaudis, qui ne le valent pas !

La plupart des malades, — ceux que la folie n'étreint pas tout à fait — ont ainsi leur passion ou leur distraction. Il en est qui passent leur vie à écrire de gros traités impossibles, comme ce vieux curé qui traçait les siens avec du jus de cerises noires. On en a vu qui pour se distraire, aprenaient, dans leur folie, une langue étrangère. La bibliothèque de l'établissement a des hôtes aussi assidus que la bibliothèque Richelieu. Il y a des Kasangians parmi ces maniaques, et qui ont aussi, à la table de travail, leur place

marquée. Qu'était-ce d'ailleurs, que ce Kasangian lui-même, sinon un fou?

Ils viennent donc là s'asseoir devant les plumes & les encriers, et lisent ou écrivent. Chose étrange! Les passions politiques persistent dans ces cerveaux vides; où le souvenir de la famille s'éteint parfois complétement, la passion demeure toujours brûlante. Quelque chose surnage souvent dans ces grands naufrages, une chose qui sombre avec facilité chez les gens sensés, *la conviction*. Il y a, parmi ces fous, des catholiques & des libres-penseurs, des monarchistes & des républicains. Et parfois ils dépensent en de vaines discussions les lambeaux de raison qui leur restent. L'un s'approche de la bibliothèque, prend un volume de Jean-Jacques Rousseau, en lit, en riant deux ou trois lignes, et replace le livre sur le rayon, en disant avec un haussement d'épaules :

— *Ah! pauvre cervelle* !

Puis il emporte les *Oraisons funèbres* de Bossuet.

Arrive alors un disciple de Jean-Jacques, qui attire à lui respectueusement les *Confessions* ou l'*Emile* & va les lire sous le nez du premier avec une intention hostile.

Bizarre problème en vérité! Problème horrible aussi, quand on songe que dans ce gouffre

— Asseyez-vous, dit-elle d'un ton presque caressant.

Sa voix était douce. Gérard regarda Thérèse. Elle n'avait point changé. C'était toujours cette grâce exquise, ces beaux cheveux noirs, ces longs yeux chargés d'étincelles, qui l'avaient séduit autrefois.

On ne revoit pas impunément une femme qu'on a aimée.

Gérard se sentit troublé.

Mais ce trouble ne dura pas.

Il s'assit sur le rebord du fauteuil, sa main droite appuyée contre la porte de la loge, comme pour sortir aussitôt.

Thérèse alors lui demanda de ses nouvelles, parla du passé en souriant & avec une feinte humilité qui semblait implorer un pardon & qui raillait.

Gérard répondit d'un ton dégagé, fit de l'esprit qui égaya Thérèse, et se levait pour sortir, lorsque dans l'avant-scène qui faisait face, il aperçut la comtesse Mynska.

Sans doute il eut un tressaillement, car Thérèse devina aussitôt quelle était cette femme.

Elle la parcourut, pour ainsi dire, du regard, et, feignant de ne l'avoir pas vue :

— Où allez-vous? dit-elle à Gérard en lui prenant la main. Il y a si longtemps que nous

ne nous sommes vus! Vous pouvez bien demeurer encore... D'ailleurs, l'entr'acte est assez long.

Gérard était pâle.

Il hésitait.

Entre deux bouches de canon, il n'eût pas bronché. Entre ces deux femmes, il avait peur.

La position était d'ailleurs difficile.

Thérèse redoublait de ces manières charmantes qu'on appelle avec beaucoup de raison des chatteries. Ses gestes félins semblaient envelopper le baron de caresses.

— Savez-vous? disait-elle en se penchant vers lui, que je vous adore à présent, Gérard!

Le baron se leva.

Il était exaspéré de l'hypocrisie qu'il devinait parfaitement sous cette tendresse.

— Adieu! dit-il.

— Vous fuyez!

Elle lui tendit la main.

Il la serra un peu brusquement et sortit.

Un soupir de satisfaction s'échappa alors de sa poitrine.

Et cependant Thérèse riait sous cape, fort satisfaite d'elle-même.

La comtesse Mynska était pâle et se tenait roide, dans sa loge, comme une statue.

Elle avait tout vu.

« 3 heures.

» Chère sœur,

» As-tu *Monte-Cristo ?* Eh bien ! c'est moi. J'aurai un million ce soir. Ta Léonie est bien triste. Elle aura dimanche son équipage et un maître de langue. Et toi aussi un maître de piano. Je te choisis un *nid* de princesse. Tu auras ta voiture dimanche, toute rose.

» Aime ton Eugène, car je suis ton empereur. Voilà ce que je veux de vous pour mes pauvres : un sol par franc. Et la haute main sur tous. Dix commis sont à l'heure qu'il est dans mes bureaux. Ah ! je vous ai bien étonnés, avoue-le ?

» Eh bien ! ce n'est rien.

» Aime bien ma portière. Habille-toi. Viens la prendre conduis-la chez notre ami, rue de Seine. Achète des chemises à l'homme, *et surtout chez ce garçon qui nous a fait crédit !*

« Adieu, adieu. »

Le côté le plus bizarre en cette affaire, c'est que ce fou, parlant de millions qu'il allait avoir, demandant de l'argent, empruntant pour rendre le lendemain ou le soir même, disait-il, trouva sur le champ *mille francs* chez un épicier qu'il ne connaissait pas.

— Comment avez-vous pu lui prêter cela? demandait-on au marchand.

Il fit une réponse que je trouve merveilleuse :

— *Un homme qui avait l'air si riche!*

Mon voisin est mort à Charenton.

III

FOLIE CONTAGIEUSE — LES CRIMINELS

Elle a partout ses causes, la folie : dans l'ivrognerie & dans le travail, dans la colère & dans le dévouement, dans la douleur & dans la joie, dans la peur, — dans la peur surtout, car on a vu des gens frappés de folie par terreur de la folie, comme naissent les cholériques à l'idée seule du choléra. Maladie contagieuse, dit-on aussi, et le *Dictionnaire des Sciences médicales* fournirait là-dessus d'étonnants exemples. En voici un qu'on m'a raconté :

« Sous la Restauration, un jeune homme, un employé de je ne sais quel ministère, qui vivait seul avec sa mère, rentrait chaque soir, depuis quelques jours, pâle et tout soucieux. Questions de la mère : — Qu'as-tu donc! qu'y-a-t-il? souffres-tu? Le fils restait muet. Enfin, un jour,

pressé de questions, il avoue qu'on le soupçonne de conspiration contre le roi, que chaque jour un homme dont il décrit les traits et le costume le suit depuis son logis jusqu'à son bureau ; qu'il court le risque d'être arrêté, & que sa vie est en danger. — Eh bien! mais, dit la mère, tu prouveras ton innocence! Tu n'as pas conspiré? — Non. — Ne crains donc rien. Le lendemain, la mère sort avec son fils, cherche des yeux l'espion de chaque jour, et ne voit rien, ne reconnaît personne. — Allons, dit-elle, on a renoncé à te poursuivre! — Au contraire, dit le fils, à présent *ils sont deux* ! — C'est impossible, personne ne t'a suivi. J'en suis sûre. Le fils insiste. La mère reprend sa promenade d'observation. Derrière son fils, personne encore. — Décidément, tu te trompes. — *Ils sont deux,* te dis-je, reprenait le fils. Le fils était fou. Mais peu à peu, jour par jour, heure par heure, il inculqua si bien ses doutes et ses frayeurs à sa mère, que celle-ci, emportée par le courant, voyait, voyait réellement ces ennemis imaginaires qui menaçaient de lui arracher son fils, et que le malheureux avait découverts, inventés. Ils vécurent ainsi, elle et lui, dix ans, pris du même délire, toujours sur le qui-vive, se cloîtrant, se calfeutrant, toujours effarés. Et le calme, la paix, la raison leur revinrent subite-

ment en 1830, au soleil de Juillet. Depuis, lorsqu'on leur parlait des espions d'autrefois :

— Oh ! disaient-ils gravement, *ils ont été tués à l'attaque du Louvre*!

Un autre exemple historique, — et voyez quelle est la bizarrerie de ce mal! Madame de la Valette — celle qui fit sauver son mari en lui prêtant ses habits — avait imploré de Louis XVIII la grâce de M. de la Valette. Inflexible, Louis XVIII avait refusé. Elle maudissait, parmi ses larmes, ce roi qui ne savait point pardonner. A la fin, tant de secousses ébranlèrent sa raison. Elle devint folle. Et quelle était sa folie? Une perpétuelle adoration, un éternel cantique en l'honneur de ce roi qu'elle détestait!

Madame de la Vallette devait au surplus, revenir à la raison, quelques années après, par les soins du docteur Blanche.

Une grande question s'est élevée, traité à divers points de vue par les philosophes, les médecins et les hommes de lois : il s'agit de savoir, — et les débats ne sont pas clos encore, — si cette doctrine prévaudra que la plupart des criminels sont des malades et que l'assassinat, bien souvent, est commis par un *monomane*. Voilà qui nous entraînerait trop loin. M. Elias Regnault, qui a voulu établir dans une brochure

le *Degré de compétence des médecins dans les questions judiciaires,* s'est élevé contre cette nouvelle école médicale, qui voit des *fous partout*, comme je ne sais plus quel héros de Shakespeare (1).

Que de crimes pourtant qui ne sont que des actes de délire, une folie, et comme une hallucination passagère ! Cette Henriette Cornier qui, tandis qu'elle embrassait un enfant, entendait des voix lui crier : *Tue-le* ! qu'était-ce donc sinon une hallucinée ? Et Papavoine ? et ce Jobard qui, voilà quelques années, entre au théâtre des Célestins, choisit dans la salle une victime au hasard, la frappe, se croise les bras et attend ! — Jobard, condamné aux travaux forcés à perpétuité, est aujourd'hui caissier au bagne de Toulon. C'est lui qui reçoit l'argent lorsque les visiteurs achètent quelques objets aux condamnés. Quand on lui parle de son crime — vision sinistre qu'il n'a pas oubliée — il ne se l'explique pas.

N'importe. Nous sommes de l'avis de M. Elias Regnault : « Honorer le crime en en faisant une

(1) Cette courte étude n'est qu'une affaire de sensation, d'impression. Je n'ai pas voulu entrer dans une discussion étendue. Il a été dit beaucoup là-dessus et il reste beaucoup à dire. Un procès célèbre a montré surabondamment qu'il ne faut, sous l'accusation de folie, attenter à la liberté de personne.

« maladie, appeler sur lui l'indulgence, c'est » méconnaître la force qu'il a fallu à l'homme » pour demeurer vertueux, c'est le déshériter de » la gloire qu'il mérite. » Et qui donc, en effet, n'a pas eu ses passions grondantes, qui ne les a pas entendus, ces mauvais conseillers, l'amour, la jalousie, la haine, murmurer de farouches paroles ? Tout homme est démon à de certaines heures, a dit Goëthe. Seulement, les honnêtes gens les étouffent, ces maudites pensées, et triomphent ; aussi bien ont-ils le droit de relever haut le front.

La folie change, se transforme comme toutes choses. Elle a ses modes — je dirais presque ses costumes. Les fous par amour aujourd'hui sont rares. On pourrait dresser le tableau moral d'une époque en prenant la folie pour point de départ. Ce serait raisonner à peu près comme les tapissiers des Gobelins qui travaillent avec la trame à l'envers et ce serait pourtant raisonner juste. La révolution de février avait empli les maisons d'aliénés, de gens qui se croyaient poursuivis, traqués, prêts à être massacrés ou qui se proclamaient tribuns — les peureux et les ambitieux. Les opérations de Bourse de ces dernières années ont fait croître au contraire le nombre des pauvres diables qui remuent, en pensée, les trésors de la Californie, et, ruinés, veulent révolu-

tionner le monde à coups de banknotes. J'ai vu se disputant, criant comme autour de la corbeille, deux malades, écrivant sur leur main du bout de leur ongle, — un carnet tout trouvé, — les opérations de la journée. L'un d'eux paraissait inquiet. — Décidément, disait-il, je fais trop d'affaires avec X... (son compagnon). Il achète ! il achète ! c'est effrayant ! du Mouzaïa ! des Autrichiens ! Et il a un tas de valeurs en retard. Je suis engagé avec lui, mauvaise affaire ! J'ai bien peur qu'à la fin du mois il ne paye pas ses différences !...

Le *délire ambitieux*, le plus terrible de tous — l'incurable !

Parmi tous ces fous qui se succédèrent au guichet de l'Échelle, comme poussés par un mal épidémique, presque tous, sinon tous, avaient quelque projet superbe à présenter à l'empereur : une banque universelle, une mine d'or, des millions...

A présent, c'est la folie mystique, la folie du moyen âge, qui semble devoir faire le plus de ravages. Le diable a reconquis ses droits. Nombre de pauvres cervelles, gonflées de magnétisme ont éclaté comme des ballons captifs au feu d'un bec de gaz. Le spiritisme compte ses victimes par centaines et par mille. Cette plaie ridicule s'étend et ronge. On se croirait reporté vers les

niais pâmés devant des jongleries. Et si ces soirées spirites n'avaient pas de lendemain ! si l'armoire des Davenport ne s'ouvrait pas à deux battants sur Bicêtre !

Que si la folie a ses époques climatériques, elle a ses bizarreries géographiques aussi. Les guérisons sont plus fréquentes en Belgique et en Allemagne que chez nous. Cela tient-il au traitement ? Il est le même à peu de chose près. C'est à Gand que j'ai vu deux aliénés, un Espagnol et un Belge, converser ensemble, l'un en castillan, l'autre en flamand, s'injurier brusquement, puis se calmer & se tendre la main sans se comprendre.

A Paris, le nombre des femmes aliénées est de beaucoup supérieur à celui des hommes. Tout au contraire, à Londres la folie atteint un nombre plus considérable d'hommes. Qui expliquera ces anomalies? Les célibataires fournissent les trois quarts des aliénés. Sur cent donc, 25 hommes mariés, 75 célibataires. La folie se term ne souvent par le suicide. Sur 53,126 suicides, — de 1836 à 1852, — la statistique a compté qu'il y avait eu 13,241 cas de folie.

Les guérisons sont à peu près dans la proportion de 225 à 700. Tout influe d'ailleurs sur cette guérison. L'histoire a enregistré cette chose,

à peine croyable, que, lors des massacres de septembre, quand les *travailleurs* se présentèrent devant Bicètre, des fous, comprenant le danger à la vue de ces sabres nus, recouvrèrent subitement la raison et se défendirent, non pas en furieux qui luttent contre des égorgeurs, mais *intelligemment,* contre des adversaires dans un duel. Le souvenir aussi, la brusque représentation du passé peut faire renaître la raison dans un cerveau aliéné. (*Aliéné!* quel mot! Un *aliéné* a tout perdu en effet, et n'a plus rien à lui.) Le mélodrame a abusé du moyen comme il a abusé de toutes choses.

On trouverait des noms illustres sur les registres de Charenton. Eugène Briffaut y est mort. Le sensuel écrivain s'y trouvait heureux, d'ailleurs; il se figurait que l'eau qu'on lui servait était du champagne, et la buvait avec délices, en faisant claquer sa langue contre son palais.

— *Bon restaurant!* répondait-il quand on lui parlait de Charenton. *Venez donc souper avec moi un de ces soirs!*

Eugène Hugo, le frère de Victor Hugo, et qui fut poëte aussi (ses traductions d'Horace sont charmantes), mourut à Charenton, comme Eugène Briffaut, mais plus malheureux que lui. Le vieux système était encore pratiqué alors sur

les malades, et d'ailleurs le pauvre Eugène souffrait. « Il se croyait, dit madame Hugo *(Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie)*, enfermé dans une prison d'État pour avoir conspiré contre la duchesse de Berri. »

A Charenton fut enfermé aussi le marquis de Sade. La tradition raconte qu'il passait son temps à arracher les roses des rosiers et à les salir dans le ruisseau.

Au bout de quelques heures, à Charenton, le sens exact de la vie semble s'altérer chez celui qui regarde & étudie. Autour de soi un nuage : on ne voit plus clair. On regarde avec défiance celui qui vous sert de guide ; on s'interroge soi-même, tout inquiet. Les infirmiers prennent à vos yeux des airs bizarres, tout se transforme, comme dans les visions de Dickens, qui prête une âme, un mouvement, une voix aux choses ; un chien viendrait vous caresser qu'il vous paraîtrait saisi de *delirium tremens*. Pauvre raison ! J'ai pris du haschich, un soir — avec deux ou trois amis, — et je n'oublierai jamais leurs traits contractés, leurs cris stridents, leurs gestes de pantins dont aurait cassé la ficelle. Rire, névralgie de la face, gestes épileptiques, tout cela (et c'est ainsi que je riais & gesticulais de mon côté) était cris & télégraphie de fous. Un

morceau de pâte verte, un peu d'opium, un peu de chanvre, et la névrose produit l'aliénation. D'autres prendraient texte, à propos de cette mince cloison qui sépare la raison de la folie, pour s'écrier que nous ne sommes que poussière. Permettez-moi au contraire de trouver admirables, justement parce que notre intelligence est si peu de chose, ceux qui poussent la raison jusqu'à la sagesse, ou l'imagination jusqu'au génie.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE

Coulommiers. — Imprimerie de A. Moussin.